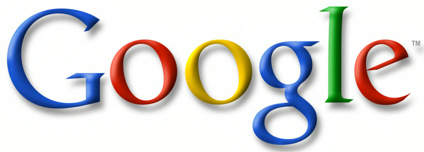





VE
RI
TAS


LIBRAIRIE
ANCIENNE
BONAPARTE
82



respectueux hommage
Alfred Marchand

ALFRED MARCHAND

LES POÈTES LYRIQUES DE L'AUTRICHE

NOUVELLES ÉTUDES BIOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES

MAURICE HARTMANN
JOSÉPHINE DE KNORR — ROBERT HAMERLING
LORM

PARIS
G. CHARPENTIER ET Cie, ÉDITEURS
13, RUE DE GRENELLE, 13

1886

LES POÈTES LYRIQUES
DE L'AUTRICHE

DU MÊME AUTEUR :

Les Poètes lyriques de l'Autriche. Études biographiques et littéraires. *Première série :* Lenau, Betty, Paoli, Feuchtersleben. Paris, chez Fischbacher, 33, rue de Seine.

Saint-Amand (Cher). — Imp. de DESTENAY.

LES POÈTES LYRIQUES DE L'AUTRICHE

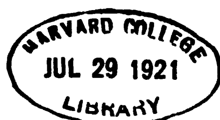
NOUVELLES ÉTUDES BIOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES

PAR

ALFRED MARCHAND

PARIS
G. CHARPENTIER ET Cie, ÉDITEURS
13, RUE DE GRENELLE, 13

1886


HARVARD COLLEGE
JUL 29 1921
LIBRARY

A Monsieur RANVIER
Professeur au Collège de France

A Monsieur Eugène GUILLAUME
Membre de l'Institut

I

MAURICE HARTMANN

MAURICE HARTMANN

I

Au nord de la petite ville de Przibam, en Bohême, un certain nombre de villages s'égrènent sur les flancs de la montagne de Dubna, dans les bois de Homola et jusque dans le creux de la vallée de la Litawka. « Sur les bords de cette rivière qui, en été, ne fait filtrer qu'un imperceptible filet d'eau à travers les cailloux de son lit, mais qui, au printemps et au commencement de l'hiver, roule des vagues furieuses et dévaste les prés et les champs, s'élève le pauvre petit village délabré de Duchnick. Un châtelet minuscule, avec un insignifiant clocheton et un potager entouré de murs qu'on appelle pompeusement le parc du château : voilà tout l'ornement du village. Du reste, des toits de chaume en partie couverts de gazon où germent et prospèrent des plantes sauvages ; quelques arbres ; des palissades brisées ; de profondes fosses à terre glaise creusées entre les maisons ; un Saint-Jean

Népomucène au milieu; quelques volets peints en rouge décorant les maisons les plus riches; — au loin, les coups sourds des marteaux de forges et la fumée éternellement montante de la fonderie : c'est là tout le village de Duchnik. » C'est là qu'est né, le 15 octobre 1822, le poète Maurice Hartmann.

La famille du poète était d'origine juive. Le père, qui n'était point sans fortune, possédait une des forges dont il vient d'être question, et se livrait en outre à l'exploitation rurale. C'était, paraît-il, une nature assez fruste et dont le sens pratique n'avait point été ennobli par une fine culture. De même que Lenau, notre poète semble avoir hérité de sa mère cette délicatesse de sentiment qui pénètre toute son œuvre comme une saine et odorante fraîcheur: le cœur maternel est le sol béni d'où la fleur de poésie tire son suc le plus doux et le plus bienfaisant.

Plusieurs frères et une sœur complétaient la maisonnée. Il est arrivé plus d'une fois à Maurice Hartmann de soutenir que sa famille descendait de juifs espagnols qui avaient émigré sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle: les émigrants s'appelaient *Duros* et avaient traduit leur nom en allemand. Ce qui donnait quelque créance à cette tradition, c'était la physionomie méridionale du poète, sa taille à la fois élancée et vigoureuse, son front à la blancheur mate, sa barbe noire, ses yeux à l'éclat velouté et doux.

Le charme un peu âpre du site où s'écoula son enfance paraît avoir agi de bonne heure sur son imagination et y avoir laissé une ineffaçable empreinte.

Hartmann a fait de ce site le théâtre d'un de ses plus remarquables récits : *la guerre au sujet de la forêt*, et il a ouvert ce récit par la description de son village natal qu'on vient de lire au commencement de cette étude. Il a reconnu lui-même l'influence du spectacle qu'il avait eu sous les yeux aux premières heures si décisives de la vie, en s'écriant avec piété dans son idylle *Adam et Eve* : « Une couronne attendue et méritée ornera-t-elle un jour mon front ? c'est à toi que je la devrai, ô village, à toi, ô bienheureux berceau qui as été placé à l'ombre des arbres, près du murmure du ruisselet, sous le filet d'or tissé des chants de l'alouette, non loin des profondeurs crépusculaires du bois, et du nid du coucou prophétique. Platon avait beau célébrer je ne sais quels mérites des citadins, il sortait avec ses disciples et s'en allait vers le libre rivage, quand il voulait ouvrir leur cœur au sentiment du beau et du grand et préparer leur esprit à habiter un monde supérieur. Moi, je célèbre la forêt où la vie n'est pas travestie, où deuils et joies ne vont pas couverts d'un fard hypocrite et menteur, où le cœur se développe en harmonie avec les arbres, les fleurs et les blés, où le printemps et l'automne ne parlent que de la vie, de la vie encore, de la vie toujours. »

Le futur poète semble avoir respiré avec joie, non-seulement les senteurs résineuses des bois, mais le parfum des légendes qui couraient sous le couvert mystérieux et que les bonnes gens du village recueillaient avec avidité. En hiver, à la nuit tombante, quand la bise balayait les rues du village et que le vent

s'engouffrait et gémissait dans les cheminées de la maison, la bohémienne, qui remplissait l'office de bonne, disait d'un ton solennel et révélateur aux petits : « C'est *ta heska Melusina* — c'est la belle Mélusine qui pleure et se plaint de ce qu'elle ne puisse pas venir chez ses enfants. » Et les petits se serraient en frissonnant les uns contre les autres, et l'esprit du poète, fortement impressionné, subissait le charme terrible du merveilleux.

On racontait en outre que le village de Duchnik était bâti sur l'emplacement d'un très-ancien cimetière, et Maurice Hartmann, dans son premier recueil de poésies, a rappelé les graves méditations auxquelles se livrait son âme neuve en songeant que la fleur piquée dans les cheveux de sa sœur avait germé dans ce sol sacré : « Lorsque le flot de la vie m'entraîna au loin et que je dus franchir le seuil de notre maison, qui avait été autrefois une pierre tumulaire, il ne me fallut pas lire l'histoire du monde pour connaître l'essence des choses. Et lorsque je commençai mon tour du monde, m'appuyant sur le bâton dérobé à un arbre qui avait jeté ses racines dans une tombe, je me dis à moi-même cette parole consolatrice : O homme, tu es né de ce sol sacré ! Que le sort te jette où il voudra, tu continueras à fleurir comme dans l'atmosphère d'un champ de repos : ce n'est que dans les cœurs qu'il faut chercher à jeter racine. » L'œuvre du poète témoigne qu'il n'a jamais mis en oubli cette charmante devise. Cette œuvre, il est vrai, n'est pas enveloppée du voile mélancolique que ces paroles semblent annoncer et que des

méditations semblables, nées également de la fréquentation précoce d'un cimetière, ont contribué à répandre sur la poésie de Lenau. Mais l'effet de ces contemplations d'une si précoce gravité se retrouve dans la noblesse de la vie de Maurice Hartmann, qui se réflète si admirablement dans la noblesse et la pureté de son œuvre ; et ceux-là même qui, n'ayant pas connu personnellement l'homme, sont réduits à le chercher dans ses chants et le souvenir de ses actes, en retirent une impression qui prouve, après tant d'autres témoignages, que le poète a su réellement « jeter racine dans les cœurs. »

Le père ne sut-il pas deviner ce qui s'agitait dans l'âme de Maurice, ou ses tendances pratiques le portèrent-elles à violenter la nature idéaliste de son fils ? Ce qui est certain, c'est que le maître de forges voulait faire du jeune rêveur un commerçant. La mère, par son intervention tutélaire, obtint pour Maurice l'autorisation de suivre ses préférences, qui l'entraînaient vers l'étude. Il fut mis en pension à Jung-Buntzlau, petite ville qui possédait ce qu'on appelait une école latine : un petit collège, dirigé par des Piaristes, — et plus tard, il continua ses humanités au lycée de Prague. A Jung-Buntzlau, il suivit le cours de religion de son grand-père le rabbin Spitz, un érudit respecté non seulement pour ses connaissances, mais pour sa douceur et son esprit de tolérance. La raison de l'adolescent ne resta pas longtemps emprisonnée dans les formes étroites d'une confession particulière ; et dès l'âge de treize ans, Maurice, s'élançant dans les hautes ré-

gions où l'âme, mise en présence de l'infini, sent la vanité de toutes les formules humaines et de tous les rites sanctionnés par la tradition, jeta dans un champ les lanières de cuir dont les Israélites entourent leurs mains quand ils les élèvent en prière vers le dieu de leurs pères. Hartmann s'abstint dès lors de tout acte qui l'eût classé parmi les adorateurs de Jéhovah, et quand il se maria, il déclara qu'il n'appartenait spécialement à aucun culte.

Les études du collège furent-elles toutes poursuivies par l'élève avec une égale ardeur? On peut en douter. « Maurice Hartmann, en mathématiques — nul » : telle est la note qu'un de ses maîtres lui donna un jour, à la fin de l'année scolaire. Un de ses amis se rappelle avoir relevé dans ses lettres des fautes d'orthographe émaillant des mots empruntés à la langue grecque. L'élève prêtait évidemment l'oreille au chant vague de l'oiseau bleu qui commençait à voltiger devant son imagination séduite, et le rêve, l'amour de la poésie et de l'art l'emportaient sur les préoccupations scientifiques. Maurice Hartmann a confessé plus tard l'enthousiasme que lui inspirait dans sa prime jeunesse une actrice du nom de Jenny Lutzer, et il a raconté comment il économisait dans la semaine le dernier Kreutzer disponible, pour avoir de quoi se payer le dimanche une place au paradis du théâtre où elle se produisait. Alors, quand il était perché là-haut et qu'il suivait le jeu de la Lutzer, « il sentait bondir en lui tout le bonheur que peut contenir un cœur de douze ans. »

Tout d'ailleurs n'était pas rose dans ses juvéniles im-

pressions. La politique commençait déjà à y mêler son amertume et ses lamentables soucis. Maurice paraît avoir eu très tôt le sens de l'indépendance et de la liberté, et il s'intéressait au sort des nations opprimées qui cherchaient à recouvrer leur autonomie. L'échec de la révolution polonaise lui inspira de douloureuses réflexions. Il fut aussi impressionné par la vue d'un vieux roi exilé, car il assista à l'entrée de Charles X à Prague, et il nous a conservé le souvenir de ce triste incident : « C'était en hiver ; il faisait froid à pierre fendre. Je sortais du lycée, et je courais, mes livres sous le bras : les ombres du crépuscule commençaient déjà à envelopper le vieux Prague. La gelée avait couvert les vitres de ses fleurs glacées, le givre s'attachait aux cheveux, tout le monde courait se réfugier le plus vite possible près du poële chaud, lorsque, subitement, un énorme carrosse noir chargé de colis apparut près de la vieille Tour-aux-poudres, roulant dans la direction du fossé. Les postillons avec leurs grandes bottes éperonnaient les chevaux dont la bouche semblait vomir des nuages de fumée et qui étaient tout couverts de givre blanc. A la fenêtre de la voiture apparut une vieille figure ravagée qui, à travers les vitres à moitié gelées, regardait les rues tristes. Le carrosse lugubre descendit le fossé, se dirigeant vers le Hradchin. Quelques hôtes attardés, qui fumaient doucettement leur cigare dans la salle à manger du *cheval noir*, haussèrent leurs épaules d'un air compatissant, lorsque le carrosse passa sous leurs fenêtres, et comme je leur demandais à qui appartenaient ce gros nez, ces grosses lèvres et ces

cheveux gris dans la voiture, ils me répondirent: Au roi de France, Charles X. » Hartmann raconte également que, dans sa jeunesse, il a vu très souvent à Prague le comte de Chambord patiner avec entrain, en compagnie de ses précepteurs, et se mêler aux collégiens et aux étudiants qui se livraient au même exercice.

Maurice n'acheva pas ses études académiques à Prague. Son séjour dans cette ville fut abrégé par une intervention irritée de son père qui, mécontent des rêvasseries de son fils, refusa de lui payer la continuation de ses études ou lui posa des conditions que la vocation plus désintéressée de Maurice ne pouvait accepter. L'instinct l'emporta effectivement sur le respect dû à l'autorité paternelle. Maurice s'en alla à Vienne, résolu à faire lui-même face aux frais de son entretien et de ses études. L'épreuve fut rude. Jeune, inexpérimenté, inconnu, il eut de la peine à se frayer son chemin, et il supporta de dures privations. Elles trempèrent son caractère, et lui donnèrent cette solidité, cette souplesse, cette force de résistance et cette élasticité qui lui permirent plus tard de surmonter tous les dégoûts, toutes les amertumes et toutes les douleurs de l'exil. La confiance de la jeunesse et les naissants rayons de la gloire poétique, doux comme une aurore, soutinrent ses premiers pas dans la carrière. Le jeune étudiant s'était pris d'enthousiasme pour le génie si puissamment original de Lenau, et ses œuvres témoignent de l'influence que ce fascinateur a exercée sur lui jusqu'à la fin de sa vie. Quand Lenau revint d'Amérique, Maurice Hartmann salua son retour dans des vers

vibrants, pleins d'une ardente et respectueuse sympathie. Le maître fut sensible à l'hommage du disciple. Il l'invita un jour à venir avec un autre ami, entendre la lecture de son *Don Juan*. Les jeunes gens sont exacts au rendez-vous. On les introduit chez le grand poète, et ils le trouvent encore couché : il est onze heures et demie, Lenau vient de savourer une tasse de café, et il fume lentement un cigare en suivant d'un œil rêveur les spirales bleuâtres qui montent dans l'air. A l'arrivée de ses hôtes, il saute à bas du lit, passe une robe de chambre, s'assied devant une grande table, près de la fenêtre, et commence sa lecture. Hartmann écoute avec intérêt. L'intérêt se change bien vite en plaisir. Le plaisir tourne au ravissement. Maurice sort de là séduit, captivé par la personne du poète autant que par les pages brillantes que Lenau a déroulées devant lui. Ce moment fut décisif pour lui : le maître venait de lui révéler de quelle importance est la beauté de la forme, et à partir de ce jour, le disciple redoubla de soins et d'efforts dans la ciselure de ses propres pièces. Il paraît toutefois que cette première entrevue ne fut pas le point de départ de relations aussi étroites qu'on eût pu le croire.

Il y avait entre les deux hommes une trop grande différence d'âge ; il y avait aussi la différence des tempéraments. L'entrain, la bonne humeur, l'enjouement de l'adolescent ne s'harmonisaient pas tout-à-fait avec la mélancolie et la désespérance du grand élégiaque. Mais Hartmann n'a jamais cessé de rendre témoignage à la grandeur du génie de son aîné, et il a parlé

en termes touchants de l'attrait magnétique de son regard, de ce regard si affectueux et si triste qu'on ne pouvait oublier une fois qu'on l'avait vu se poser sur vous.

Hartmann fut introduit par son ami Kolisch, le publiciste, dans la *Concordia*, société de gens de lettres qui avait son siège au café *Neuner*. Ce fut là que le jeune poète lut un soir sa ballade *le voile blanc*. Le sujet de la pièce est l'exécution d'un jeune comte hongrois qui, s'étant révolté contre la domination slave, a été fait prisonnier et condamné à mort. La veille de l'exécution, on introduit la mère du condamné dans la cellule. Elle embrasse pour la dernière fois son enfant bien aimé : enfant est bien le mot, car l'insurgé est dans toute la fleur de sa vingtième année. Le comte, vaincu par l'émotion de la séparation suprême et par l'horreur de la mort sur le gibet, se voit déjà pendu à l'horrible instrument, en proie à la fureur des corbeaux qui dévorent sa cervelle, et devant cette dégoûtante et terrible image son cœur se fend ; il se jette en sanglotant au cou de sa mère : « O mère ! j'ai été au fort de plus d'une mêlée, j'ai jeté des cris de joie et d'enthousiasme au milieu des orages, et des grondements de la bataille, et demain, ô mère, demain — je tremblerai. » La mère lui promet de se jeter aux pieds de l'empereur et d'implorer sa grâce. Quand on conduira son enfant à l'instrument du supplice, elle l'attendra, debout sur un balcon : « Si je fais flotter un voile noir, il faudra, mon enfant, que tu marches à la mort. Alors, va au-devant d'elle d'un cœur ferme : tu es mon fils, tu es de sang

hongrois. Mais si tu vois mes traits enveloppés du voile blanc, — alors tu sauras que l'empereur a fait grâce à ta jeune vie, et quand le bourreau te saisira, tu ne trembleras pas. » Le comte s'endort d'un sommeil paisible et calme comme celui d'un enfant, et voit en songe la figure de sa mère enveloppée d'un voile éclatant. Il est sauvé ! Il se réveille de bon matin, résolu, confiant. La cloche sonne le glas funèbre, le cortège s'ébranle d'un pas lent et solennel. La foule se presse sur le passage du condamné. Du haut des balcons, de belles jeunes filles sèment des fleurs sous les pas du cavalier qui avait ravi leurs cœurs. Lui, il ne voit rien, il n'entend rien, il regarde au loin, anxieusement, vers le point où sa mère doit apparaître. O bonheur ! c'est le voile blanc qui brille là-haut ! — Et le jeune héros suit le cortège d'un pas ferme, il ne tremble pas, et quand le bourreau le saisit et le hisse sur le dernier degré — il sourit.

« Et le voile blanc? — O tromperie douloureuse, telle qu'une mère seule l'invente pour empêcher son enfant de trembler dans la mort ! »

Un véritable talent se révélait dans cette composition d'une inspiration originale, d'une exécution sobre et dramatique. Elle avait bien les qualités de la ballade : la netteté des lignes, la vivacité du mouvement, la transparence de la langue, le trait rapide et frappant terminant le récit. Elle se distinguait par quelque chose de mordant et de noir qui la faisait ressembler à une de ces gravures à l'eau-forte dont le souvenir s'imprime si aisément et si profondément dans la mémoire.

La pièce indiquait dès l'abord à quelle noble cause l'auteur avait voué la flamme de son enthousiasme, et que l'amour de l'indépendance faisait battre virilement son cœur. La lecture eut un vif succès. Peu de membres de la *Concordia* connaissaient le poète, qui n'avait guère alors que vingt ans ; ils demandèrent son nom avec chaleur. Le président, Castelli, s'avança vers le jeune auteur et le félicita au nom de tous.

En même temps que les premiers rayons de la célébrité venaient se poser sur le front de Hartmann, ses soucis matériels se dissipaient en grande partie. Il fut admis comme précepteur dans la famille Lieben, et il sut bientôt, par son aménité, son sérieux et son entrain, conquérir la confiance des parents et la durable affection des enfants. Sa bonne humeur ne se laissait pas assombrir par les petites persécutions dont il était l'objet de la part de son père. Le maître de forges lui envoyait de temps en temps des avertissements et le gratifiait d'exhortations qui se terminaient régulièrement par cette phrase sacramentelle : « Maurice, reste bon juif ! reste bon Juif ! » Maurice se contentait de sourire et faisait heureusement tout ce qu'il pouvait pour démentir les espérances du fanatique sectaire et de l'homme d'affaires rapace.

Les loisirs que lui laissait l'éducation de ses élèves, Hartmann les employait à suivre les cours de l'université et à se perfectionner dans l'art d'écrire. Il exerçait dès lors cet art sous sa double forme : prose et vers, et il empruntait presque toujours la matière de ses écrits à ses propres expériences, aux observations faites par

lui-même sur le vif des choses. A dix-sept ans, il avait fait, du fond de la Bohême, une excursion vers l'Allemagne du nord, et il nous a donné, en y ajoutant peut-être quelques traits inventés par sa féconde imagination, le récit d'une aventure qui avait marqué de la façon la plus charmante ce court et rapide voyage [1]. C'était moins une aventure que le commencement d'une aventure, un de ces amours purs d'adolescent qui ont la grâce inachevée du printemps et qui précèdent l'explosion des vives et grandes passions : ils consistent d'ordinaire en un rêve éveillé par une rapide apparition, par une rencontre, une causerie d'une heure ; ils enchantent plutôt par ce qu'ils font pressentir que par ce qu'ils réalisent, et l'homme mûr ou le vieillard se les rappelle avec un doux et fin sourire et sans un remords.

A l'âge de vingt ans, et comme il remplissait les fonctions de précepteur à Vienne, Hartmann se décida un beau matin à utiliser quelques semaines de vacances pour aller visiter la Haute-Italie. Il se mit en route à pied et sac au dos, vit Venise et les lacs de la Lombardie, et se trouvait à Tirano, sur le retour, lorsqu'il lui prit l'envie folle de passer la frontière suisse et de parcourir le pays de la liberté, le pays de Guillaume Tell. Comme il n'avait pas de passe-port, il dut prendre le sentier des chamois, franchir des torrents gonflés par la pluie, escalader des rochers taillés à pic, afin d'éviter les douaniers qui occupaient les passages ordinaires. Le sac, pendant ces ascensions, lui pesait lourde-

[1] *Récits d'un Nomade* : le cheveu d'or et l'histoire de deux baisers.

ment sur les épaules : à Ravenne, le voyageur l'avait bourré de citrons et d'oranges. Il voulait les rapporter à sa mère, pour lui donner une idée des voyages merveilleux qu'un adolescent hardi, sobre, plein de santé et de vie pouvait accomplir avec cent florins dans sa poche, et lui inspirer confiance dans l'avenir qu'assurerait à son fils son esprit d'entreprise, sa décision, sa vaillante façon de lutter avec les difficultés de la vie. Dans le canton des Grisons, il reçut l'hospitalité de deux vieux patriotes, un ancien capitaine de la milice et un ancien sous-préfet, qui lui racontèrent comment ils avaient défendu l'indépendance de leur canton contre l'invasion française, et il rédigea plus tard ces souvenirs fortifiants, lorsqu'il se trouva enfermé à Paris, dans la prison de Mazas. Hartmann traversa Zurich et une partie de la Bavière et rentra dans sa patrie avec une ample moisson d'impressions pittoresques, artistiques et anecdotiques, qu'il mît en œuvre à des moments divers de sa féconde vie littéraire. A côté des matériaux pour les récits que nous avons déjà indiqués, il rapportait la donnée de deux autres nouvelles, dont l'une, *Miss Ellen*, raconte l'étrange mort d'une jeune fille anglaise idéalement jolie, que le touriste avait rencontrée sur les bords du lac de Côme et que consumait un étrange amour, l'amour de lord Byron. Elle n'avait jamais connu l'auteur de Manfred, mais elle suivait obstinément ses traces, avec le regret, rongeant comme un invincible deuil, de ne pouvoir retrouver sa vivante et séduisante personne. L'autre nouvelle — *l'Habit de Nessus*, — forme un joli contraste avec *Miss Ellen* par

sa gaieté et son tour narquois. C'est l'histoire d'une nuit heureuse passée par un hôte d'un jour avec une vénitienne belle comme une déesse et follement adorée par son amant, un comte allemand, qui lui a consacré sa vie entière. Le vainqueur d'une heure se rencontre quelques semaines après, en diligence, avec l'amant trompé qui, ignorant à qui il a affaire, sauve la santé et peut-être la vie de son rival trop légèrement vêtu, en le couvrant de son paletot pour le préserver des atteintes d'une froide et pluvieuse nuit d'automne. A mesure que le voyage se prolonge, la conversation devient plus franche, plus intime ; des confidences s'échangent. Un soupçon étrangement inquiétant naît dans l'esprit de celui des deux voyageurs qui a été sauvé par la générosité de son voisin : « Ce voisin, mais c'est le comte, c'est l'amant auquel j'ai ravi, sans le savoir, pendant cette inoubliable nuit, son bien le plus cher, et ce pauvre homme, le voilà maintenant qui est mon bienfaiteur ! Cet habit dont il m'a revêtu, c'est un vivant remords qu'il a attaché à mon corps. » O, comme cet habit de Nessus brûle les chairs et les os du voleur repentant à la fois et heureux du souvenir qu'il est obligé de renfermer au plus profond de son cœur ! On devine les développements malicieux auxquels donne lieu cette comique situation dans la diligence. Cette situation, le conteur l'a exposée avec une grande légèreté de main, avec une délicatesse de touche qui respecte toutes les pudeurs du lecteur, même dans les passages les plus difficiles, et avec une secrète pointe de raillerie qui donne au récit je ne sais quel attrait vif et piquant. Serait-ce

faire tort à la mémoire de Hartmann que de supposer que le fond du récit est vrai, et que le conteur lui-même en a été le héros ?

Hartmann ne se contentait pas d'emmaganiser des matériaux pour des contes et des nouvelles, il se livrait encore à la composition poétique. La plupart des pièces de son premier recueil datent de cette époque. Lorsqu'il y eut mis la dernière main, il renonça à ses fonctions de précepteur, et quitta sa patrie, cherchant un éditeur à l'étranger. Il savait que parmi les inspirations de sa muse, il s'en trouvait de fort compromettantes au point de vue politique, que Metternich avait l'œil ouvert et la main prête pour étouffer dans leur germe toutes les tentatives libérales, et qu'aucun libraire viennois n'oserait affronter les colères du terrible chancelier. Alors même que, par impossible, le recueil verrait le jour à Vienne, il serait saisi vingt-quatre heures après, et l'auteur mis sous clé avec son œuvre. Hartmann partit donc pour Leipzig, et il fut assez heureux pour y trouver un éditeur. Le recueil parut en 1845, sous le titre de : *Coupe et Épée*.

Le jeune poète s'était essayé dans des genres divers : chansons intimes du cœur, ballades, élégies etc. On remarquait tout d'abord quelques pièces consacrées aux douleurs d'une première séparation. L'une de ces pièces, dont quelques vers rappellent de loin la grâce incomparable du *Postillon* de Lenau, nous présente le poète chevauchant, solitaire, dans une campagne baignée des clartés enchanteresses de l'astre de la nuit. Le brouillard monte lentement des fonds de la vallée : ce sont les

larmes de la terre aspirant rêveusement à s'unir aux rayons qui descendent du ciel. La paix est répandue sur tout ce qui germe dans le royaume silencieux des plantes ; la vague qui coule autour des fleurs frissonne d'un mouvement d'amour ; la monture elle-même semble ressentir le charme de cette nuit enveloppée des lueurs nacrées de la lune, et se rafraîchir dans la rosée céleste. « Mais à moi, dit le poète, la lueur divine me montre le but vers lequel je me dirige : c'est une blanche pierre plantée sur la tombe d'une vierge. O, pourquoi faut-il qu'un attrait éternel m'entraîne vers la paix du champ du repos ; pourquoi faut-il que chaque chanson me rappelle le bonheur depuis longtemps évanoui ! O, que ne peut-on ressaisir ce qui nous avait un jour apporté la joie ! Que ne peut-on quitter ce qui nous avait un jour jeté dans l'abîme de l'infortune ! La clarté qui enveloppe un premier amour a la douceur des rayons de la lune : nulle puissance au monde ne saurait la faire évanouir. *C'est comme un candide visage d'enfant en pleurs, dont le regard se pose sur tous vos chants, sur toute votre vie.* Bienheureux celui dont le cœur n'a pas perdu son premier amour ! Et trois fois heureux celui qui dans la douleur est resté fidèle à lui-même ! »

« Gentil coursier, va, va toujours ! Je ne guérirai jamais. Jamais l'amour avec ses blessures toujours nouvelles, jamais l'amour ne me laissera la paix. »

Avez-vous remarqué la grâce des images dont s'enveloppe la mélancolique et précoce gravité de ce sentiment ? La pièce intitulée : *Depuis qu'elle est morte*, est

imprégnée du même parfum chaste et pur. Depuis qu'elle est morte, la bien aimée, le poète sent je ne sais quelle force douce et fière qui repose dans son âme. Il est préservé de toute souillure et purifié par l'image qui est gravée dans son cœur, « comme ces arbres qu'une statuette de saint garantit contre la destruction. » Depuis qu'elle est morte, la solitude a élevé un inébranlable rempart autour de lui. En vain, les joies mondaines montent à l'assaut de son cœur comme des vagues folles et entraînantes : le sanctuaire reste inviolé depuis qu'elle est morte :

« Depuis qu'elle est morte, la paix la plus profonde est descendue dans mon âme, comme si elle savait qu'elle y serait chez elle ; mon âme ferme les yeux et rêve et pressent plus qu'elle ne pense — depuis qu'elle est morte. » Il y a comme une séduction dans cette affliction si tranquille, si calme, de Maurice Hartmann ; sa douleur est moins vibrante et moins émouvante que celle que Lenau a exprimée dans ses chants d'amour ; elle communique un ébranlement moins violent et moins durable ; elle n'abat point ; elle a quelque chose de la sérénité que Feuchtersleben savait mêler à ses tristesses. La forme achevée répond d'ailleurs à la vertu de ce sentiment si captivant par sa gravité résignée et sa calme profondeur. Chaque strophe commence et se termine par le refrain : *depuis qu'elle est morte ;* la cadence triste et douce de ce refrain marque bien, par son retour régulier et fréquent, l'importance et l'origine de la transformation qui s'est opérée dans la vie intime du poète, et enveloppe toute cette vie du souvenir

embaumant et fortifiant de l'être chéri qui a disparu.

On retrouve ce charme pénétrant dans les pièces consacrées par le poète à sa mère. Maurice Hartmann a enrichi de quelques perles le trésor lyrique si riche constitué par la piété filiale de ses compatriotes. C'est un des attraits les plus irrésistibles de la poésie autrichienne que la maîtrise dans l'expression de ces sentiments éternels de l'âme, de ces sentiments si grands parce qu'ils sont si simples, si simples parce qu'ils sont si grands. L'art moderne s'égare souvent dans la recherche de je ne sais quelle beauté neuve, inconnue, bizarre, extraordinaire : la beauté toujours neuve, toujours jeune, toujours ravissante, elle est là, dans ces sentiments qui sont à la portée de tous et que chacun peut rendre sous une forme originale en les teignant des couleurs particulières de son esprit et du milieu dans lequel il les a éprouvés. Lenau avait su trouver des accents immortels en essayant de dire son attachement pour sa mère et les regrets que lui avait laissés sa mort. Une sensibilité suraigüe lui avait arraché de ces sanglots dont un autre poëte a dit qu'ils sont les chants les plus beaux et qu'ils retentissent à travers l'éternité. Ici encore, dans l'expression de l'amour filial, dans la glorification de la mère par son enfant, on retrouve la profonde impression que Lenau avait faite sur Hartmann. Et, ici aussi, la différence gît dans la mesure que le disciple a gardée, tandis que le maître avait laissé son sentiment se porter à l'extrême limite de son intensité. Une des plus belles compositions de Hartmann, c'est celle où il raconte l'impression que lui avait laissée

sa mère, un soir qu'elle soignait sa sœur malade. Nouvelle Niobé, elle tenait la petite fille dans ses bras, et comme elle songeait au sort cruel qui attendait peut-être cette fleur fraîche-éclose sur laquelle s'étendait déjà une ombre sinistre, des larmes, éclairées au passage par la pâle lueur de la lampe, tombèrent silencieusement sur l'enfant. Le petit Maurice était assis dans un coin et regardait ce spectacle à la fois si triste et si doux. Il ressentit comme un mouvement de jalousie à la vue de la sollicitude infinie dont sa petite sœur était l'objet : « Je voudrais reposer ainsi sur le sein de ma mère, éclairé par son regard humide, et éprouver dans le souffle d'un soupir, l'amour maternel, l'amour sacré, le grand amour ! » Et le poëte nous dit comment son secret désir s'est réalisé. L'entraînement qui l'avait poussé loin de la maison natale a porté des coups profonds au cœur de la mère. Ce cœur, le fils infidèle l'a pour ainsi dire nourri de deuils ; et plus le fils lui a causé de soucis, plus la mère l'a béni de ses larmes et de son indéfectible amour.

Cette idée de l'infinie douceur de ce que Hartmann appelle « le grand amour », revient sans cesse sous sa plume et lui dicte des chants mêlés d'admiration pieuse, de tendresse émue, de remords dont l'accent de vérité frappe le lecteur. Lorsqu'on écoute ces chants, après avoir parcouru quelqu'une de ces œuvres plus raffinées dont l'intérêt piquant est destiné à réveiller le goût blasé du jour, on éprouve la même impression qu'en sortant de l'atmosphère d'une serre chaude chargée de l'odeur capiteuse de plantes rares, pour aller respirer

l'haleine d'humbles fleurs des champs. Filles de la nature, ces dernières n'ont ni l'éclat des couleurs ni la senteur enivrante des produits artificiels, mais elles ont une grâce qui enchante et un parfum qui rafraîchit l'âme.

Toutefois, quelle que soit la valeur des chants intimes que nous venons d'analyser, ils n'auraient peut-être pas suffi pour donner la célébrité à l'auteur, à une époque où le public autrichien et allemand était surtout préoccupé de questions politiques. C'était le moment où les poètes prêtaient une voix aux idées et aux aspirations libérales qui commençaient à se faire jour partout et qui devaient éclater en 1848. Lenau, Anastasius Grün et Beck en Autriche ; Dingelstedt, Herwegh et Freiligrath en Allemagne avaient entonné des hymnes ou lancé des satires qui avaient produit un effet considérable. Les chants politiques contenus dans le recueil de Maurice Hartmann renforcèrent le chœur de ces voix mâles, et attirèrent vivement l'attention du public. C'étaient des ballades, des pièces semi-épiques, semi-lyriques, des élégies. Ces dernières pièces surtout furent remarquées. Elles avaient pour thème la Bohême et elles ont donné son nom au recueil. Hartmann avait intitulé ce recueil *la Coupe et l'Epée*, et dans une épigraphe placée en tête du volume, il en avait caractérisé ainsi l'esprit :

« Moi qui viens du pays des Hussites, je crois que j'ai communié du sang de Dieu. L'amour bouillonne au fond de mon cœur : l'amour n'est-ce pas le sang divin ? Mon cœur en est rempli comme une coupe.

« Moi qui viens du pays des Hussites, je crois aux paroles devenues chair, je crois que les pensées deviennent légion, je crois que toute poésie est une sainte épée. »

L'amour qui bouillonne au fond de son cœur comme dans une coupe, l'amour qu'il porte à son pays natal, s'épanche en élégies touchantes, quand le poète songe à la grandeur passée de la Bohême et à son abaissement présent. La Bohême d'autrefois, c'est le pays de Jean Huss et de Jean Ziska, la forte Bohême du xv[e] siècle, la fille aînée de l'esprit moderne, la terre de la vie indépendante et des libres croyances, la terre de la religiosité intime, affranchie du joug de l'Eglise, la terre des précurseurs du grand mouvement émancipateur de la Réforme, la terre qui s'appelait elle-même la terre sacrée, la terre promise. La Bohême d'aujourd'hui, c'est le pays soumis, privé de sa vie propre et autonome, le pays qui s'ignore soi-même, qui a perdu jusqu'au souvenir de sa grandeur passée, le pays des gens qui sont devenus des étrangers dans leur propre patrie, « qui portent dans leur regard une douleur vieille de plusieurs siècles », mais qui ne trouvent ni parole ni larme pour la manifester, le pays que l'on a frustré de toutes ses gloires, à qui on a enlevé jusqu'à sa langue. O cette langue maternelle, avec quelle émotion le poète en parle ! Il n'y a pas de termes assez doux, assez tendres, assez vifs, assez enthousiastes pour rendre les sentiments de piété qu'il éprouve pour elle. Elle est « sauvage comme le mugissement du vent dans les bois de sapins de la Bohême, et douce comme la plainte des sœurs qui pleu-

rent la chute de Varsovie. Elle ne siffle pas aux oreilles sans défense comme la langue hypocrite que se sont formée les esclaves du tzar ; elle répand un son d'airain comme le clairon des Hussites qui montent à l'assaut ; elle retentit comme le chant de Huss qui s'élève du milieu des flammes. O chant par lequel ma mère endormait doucement son enfant dans le berceau, tu trembles comme une vibration de l'air à travers les saules des halliers, dans le crépuscule du soir ! »

Ces notes mélancoliques poursuivent le poète partout, comme une plainte vague, qui ébranle ses fibres les plus intimes et lui paraît d'autant plus triste qu'elle vient de plus loin et qu'elle est moins comprise. « On pleure la jeune douleur de la Pologne, parce que des flammes jaillissent encore des cendres de Varsovie ; toi, ô ma Bohême, tu es un cerf mort au fond d'une sombre forêt et qui depuis longtemps a vu couler de sa blessure jusqu'à la dernière goutte de sang. » La musique seule est restée aux Bohémiens ; la musique seule, douce comme une vierge, s'en va par les pays les plus lointains, demandant pitié de sa voix dolente ; elle s'en va comme une mendiante jusqu'au Belt et au Sund, jusque vers l'Ohio, et elle chante, et elle gémit, et elle endolorit tous les cœurs avec ses mystérieuses mélodies. « Et quand ces sons arrachent des pleurs aux Normands, et que les sauvages, remués, rougissent de montrer leur attendrissement, ils ne savent pas que tous, ils ne font que plaindre ton sort, ô pauvre Bohême ! » Ah ! si le poète pouvait réveiller ses frères de leur léthargie, leur communiquer l'ardeur qui le consume, répandre dans

3

leurs veines le sang généreux qui coule dans les siennes ! Il s'indigne contre leur indifférence, sa voix s'enfle, s'irrite, les appelle, les secoue ; sa poésie lance de sombres éclairs et fait l'office d'une sainte épée, d'une épée de combat.

Mais bien que le sort de la Bohême lui paraisse plus triste que la destinée de tous les autres vaincus, Hartmann ne borne pas là ses sympathies. Son amour de la liberté a un caractère cosmopolite, comme l'époque à laquelle il appartient. Il a une parole de pitié ou d'encouragement pour tous les peuples opprimés soit par un conquérant, soit par un régime intérieur absolu, pour toutes les nations garrottées, mutilées ou dispersées : Allemands qui tendent à l'unité, Italiens gémissant sous le joug de l'étranger, Juifs répandus sur toute la surface du globe, Polonais écrasés sous le talon du colosse moscovite. Toutes ces voix désolées qui s'appellent et se répondent des quatre coins du globe retentissent douloureusement dans le cœur de Maurice Hartmann. Toutes ces infortunes, il les fait siennes par la commisération, il les mêle dans une même plainte, et les consacre par la bouche sacrée de la poésie. Toutes ces douleurs, il les peint, soit dans des ballades qui, pour n'avoir pas tout-à-fait la force plastique de celles d'Uhland, le maître en ce genre, ne se distinguent pas moins par la netteté du dessein et la sombre puissance du coloris, soit dans ces pièces épico-lyriques dont Lenau avait fourni des modèles incomparables pour la vie des personnages, l'intensité de l'action, et l'originale beauté de la scène :

« En Hongrie, dans une auberge de la Pusta sont attablés trois hommes qui se sont égarés pendant la nuit et l'orage ; en Hongrie, où le vent du hasard rassemble les enfants des pays les plus divers. Leurs regards — ce ne sont pas les éclairs de la même flamme.

« Les boucles de leur chevelure — ce ne sont pas les flots du même courant. Mais leurs cœurs, leurs cœurs blessés, ce sont des urnes que les mêmes douleurs ont remplies des mêmes larmes.

« L'un d'eux : Campagnons muets, crie-t-il, n'y aura-t-il point de toast pour aviver la joie de la beuverie ? Je le porterai, moi, ce toast. — Allons ! A la patrie ! Gai, ô gai ! Qu'elle vive libre et grande ! Allons, toc, toc !

« A la patrie ! oui, mais je suis de ceux qui ne connaissent pas la leur, car je suis un tsigane ; ma patrie est loin, elle n'existe plus que dans le monde des légendes, que dans la plainte du violon, cette plainte qu'enflent éternellement le vent d'orage et le souffle de la douleur.

« Je m'en vais rêvant par la lande et la Pusta, et je pense sans cesse à la perte douloureuse de mon pays ; et cependant, voilà bien longtemps que j'ai désappris la douceur du ciel natal, et je songe à l'Egypte quand la cymbale résonne.

— Alors le second : « Si tu bois à la patrie, je ne bois pas avec toi. Je boirais à ma honte, car la race de Jacob est une poignée de feuilles mortes que le vent sème à travers le monde ; elle ne jette point de racine dans la poussière de la servitude,

« Fais d'abord tomber les chaînes de mon bras fatigué, puis viens, et je boirai gaiement, et j'oublierai la marque brûlante que le fer a laissée dans mes chairs. Jusque-là, je resterai muet près du verre où le vin perle joyeusement.

— « Le troisième sent sa lèvre se glacer sur le bord de la coupe. Il se demande tout bas : Puis-je boire à la patrie ? La Pologne vit-elle encore ? Est-elle morte ? Suis-je comme ceux-là un fils sans mère ?

« Et, de nouveau, les voilà silencieusement assis, les sombres buveurs. Devant eux, les verres qu'ils n'ont point touchés. Tous trois, ils se gardent de dire une parole, une seule ; tous trois, ils forment un même accord funèbre. »

Il est inutile de faire ressortir la force dramatique concentrée dans ce tableau. Nous avons reproduit plus haut le *Voile Blanc* où éclate la même qualité. Il faut citer encore la pièce intitulée : *Il est trop tard.*

« Qu'est-ce qui s'avance à travers la nuit, tout seul ?
Il est si tard !
Les étoiles sont agitées comme d'un frisson d'horreur —
Il est si tard !

« C'est le fils rouge du pays,
Le bourreau, qui se rend auprès du roi.
Le roi veille encore sur son trône ;
Il est si tard !

« Le bourreau dit : La main commence à me trembler,
Le dernier cheveu de ma tête, le vent va l'emporter.

Je t'ai consacré ma vie durant cinquante ans,
Il est si tard !

« O roi, accorde-moi maintenant le repos,
Laisse-moi finir dans la prière ;
Tu pourrais bien en faire autant :
Il est si tard !

« Le roi répond : Il semble que tu dis vrai,
Quand tu me supplies d'une main tremblante. —
Il me semble presque que mon cercueil à moi
Est proche aussi !
Il est si tard !

« Je regarde tes cheveux et je songe aux miens ;
Mais si tu t'en vas, le dernier éclat de ma
Couronne brillante ne tardera pas à s'éteindre ;
Il est si tard !

« Il nous faut toujours rester ensemble !
Il est trop tard même pour la prière.
Mon bourreau ! Ne me laisse pas seul :
Il est trop tard ! »

L'exécution n'a pas partout cette saisissante vigueur. On rencontre par ci, par là des longueurs, qui sont des faiblesses. Une trop grande accumulation de noms propres et de détails historiques nuit par moments à l'élan, comme par exemple dans la *Scène de Palais*, qui représente l'invasion des Tuileries par le peuple, lors de la grande Révolution. Mais partout respire le même souffle généreux. Liberté individuelle, indépendance nationale, c'est la devise inscrite à chaque page du livre.

Hartmann ne se contente pas de la développer sous sa forme positive, dans des appels virils, dans des tableaux empreints d'une force d'âme stoïque ; il en présente pour ainsi dire l'envers dans des scènes faites pour réveiller l'indignation engourdie, et aiguiser les courages amollis. Il court au-devant des objections que l'on peut faire à son programme, et les réfute avec la confiance qui gagne les cœurs et aussi avec l'illusion des âmes magnanimes qui prêtent leur propre pureté à tous ceux qui les suivent, et voient tout, hommes et choses, sous un jour idéal, sous le rayonnement qui vient de leur propre esprit. La grandeur, la noblesse de la liberté : voilà la pensée qui vibre dans toutes ces pages, qui domine si bien l'auteur qu'elle le suit partout, même au bord de la mer, au bord de l'infini. Le jeune poète arrive à Venise, et là, contemplant la ville enchantée qui se mire paresseusement dans les lagunes, il la plaint d'être subjuguée par l'étranger, et il se dit que la plus belle chose du monde c'est encore de s'appartenir, c'est d'être libre. Bref, on peut appliquer à son premier recueil tout entier cette belle parole qu'il a prononcée plus tard, dans le second : « Pas un chant ne s'est élancé de ma poitrine que la liberté ne l'ait baisé au front — la liberté, la plus belle et la plus noble des Muses ! »

Aussi n'est-il pas étonnant que le petit volume soit devenu promptement populaire. Les deux premières éditions s'enlevèrent rapidement, la troisième parut en 1851.

II

Le succès ouvrit au jeune poète quelques-uns des cercles littéraires de Leipzig. Hartmann se lia d'amitié avec Gustave Kühne, avec Laube, avec le chef de la librairie Brockhaus, etc. Mais la notoriété dont il commençait à jouir ne semble pas l'avoir préservé des soucis matériels, et il connut ces luttes obscures où des âmes moins bien trempées que la sienne usent inutilement leurs forces et perdent quelque chose de leur noblesse et de leur élévation. Le père de Maurice que les rayons de la gloire naissante de son fils laissaient indifférent, continuait à lui garder rancune de sa fuite, de sa trahison, et ne lui envoyait aucun subside. Maurice était réduit à vivre du maigre produit de ses poésies et de quelques articles insérés dans la *Comète*. Et cependant, telle était la vaillance et aussi l'habileté qu'il mettait à supporter les privations et à ménager ses ressources, qu'il sut trouver les moyens de faire face aux dépenses d'un long voyage. Paris, la grande ville aux séduc-

tions infinies, attirait depuis longtemps son imagination facilement enflammée par toutes les beautés de l'art. Il succomba enfin à la tentation, quitta Leipzig, se dirigea vers la France, passa quelques semaines sur les bords de la Seine, et revint l'esprit enrichi de mille délicieuses impressions.

Il tenta une autre excursion plus périlleuse, mais à laquelle le poussait plus irrésistiblement encore un profond besoin de son cœur. Depuis le succès de *la Coupe et l'Epée*, la patrie lui était fermée. Le régime de Metternich interdisait la publication, même à l'étranger, de tout écrit non soumis à la censure, et quiconque passait outre à la défense, était passible des peines les plus sévères. Le poète vivait donc à vrai dire en exil. Dans son second volume de poésies, il a dépeint, tantôt sous une forme humoristique, tantôt sous une forme voilée de tristesse, les ennuis de cette existence solitaire, empruntée et sans racine. Quand, après le travail et les courses de la journée, il entrait dans sa chambre de garçon et qu'aucun regard caressant ne venait l'accueillir sur le seuil; quand il trouvait le foyer éteint, sans chaleur et sans vie, et qu'il se représentait les baisers qui auraient dû retentir joyeusement dans son âme, tandis qu'en réalité un silence et un froid mortels lui tombaient sur les épaules et lui glaçaient le sang dans les veines, il était près de sentir son courage défaillir. Il cherchait autour de lui un point familier, une retraite, un abri moëlleux où son âme tendre et aimante pût se réfugier et se reposer, comme les hirondelles, après avoir erré sur l'étendue

désolée des mers, poursuivent les mâts d'un navire, afin de s'y poser et d'y replier les ailes, et ce point, il ne le trouvait pas. Alors un sentiment profond de nostalgie l'envahissait. Sa pensée prenait l'essor et se portait loin, loin, vers la maison natale. Une image vénérable et douce surgissait vaguement, devenait de plus en plus distincte, et lui souriait ; le sourire maternel lui paraissait un souvenir d'un paradis perdu, ce regard à nul autre pareil descendait dans son cœur avec la douceur des rayons de la lune et l'inondait de félicité. Une voix émue se faisait entendre et lui parlait. Tout ce que sa mère lui avait dit remontait du fond de sa mémoire et retentissait à son oreille, « comme ces pierres jetées dans un puits profond, qui tombent de carne en carne et renvoient encore l'écho de leur chute alors que depuis longtemps on les croyait arrivées au repos et englouties dans le silence de l'abîme » : « O mère, je te salue de loin ! Un rayon sacré du cœur de l'Eternel est descendu sur toi et illumine la blanche fleur de ton âme ! »

Un jour que cette image se présenta à son esprit plus douce que jamais, Maurice n'y tint plus. Il prit le bâton du voyageur, traversa l'Allemagne du Sud, et au risque d'être arrêté dès les premiers pas, il franchit la frontière de la Bohême, et en se défilant de cachette en cachette, il arriva au village natal et se jeta dans les bras de sa mère. Il a conté plus tard cette aventure, en un petit cycle de poésies qu'il a inséré dans son troisième recueil. Le cycle est divisé en trois chapitres: *Retour*, *Dans la Patrie*, *Fuite*, et chaque chapi-

tre contient une demi-douzaine de pièces attrayantes et captivantes par le naturel, la sincérité et la chaleur du sentiment. C'est pour ainsi dire une petite épopée, l'épopée de l'enfant prodigue revenant à la maison paternelle, et rien n'est intéressant comme de voir chaque étape donner naissance à une émotion nouvelle. Tout d'abord le poète arrive au ruisseau qui sépare l'Allemagne de la Bohême : c'est le Rubicon. Faut-il le franchir ? La patrie appelle l'exilé ; mais les sbires ont l'œil ouvert, et la prison l'attend. Allons ! du courage, la fortune lui sera favorable. Rêver une nuit seulement là où le premier chant de la prairie, se mêlant au murmure des bois de sapins, a retenti dans son cœur et y a laissé un écho éternel ! — Le sort en est jeté. Le ruisseau est franchi ; l'exilé met le pied sur le sol sacré.

Ah ! qu'il est doux, le souffle de la patrie ! A chaque pas, c'est un revoir, un revoir enchanté. Les fleurs le regardent comme une ancienne connaissance qui revient au logis. Les pinsons le saluent de leurs cris joyeux. « Merci, merci, oiseaux ; oui, vous dites vrai, oui, j'ai été longtemps absent. » Dans l'air qui frappe ses joues, il croit retrouver le parfum des roses dont était pénétrée l'atmosphère de son enfance. « Oui, lierre familier, nulle part on n'est plus heureux que sous le toit paternel. » Et à mesure qu'il avance, son cœur s'ouvre davantage ; le sentiment de la haine qu'il a éveillée par son œuvre généreuse et qui le guette, s'amortit, s'éloigne ; des images riantes, des rêves de l'Eden prennent sa place. Les rayons du soleil, filtrant

à travers la ramée, se posent heureux sur les mousses et les pierres et lui sourient « comme des chants de poète qui seraient tombés tout dorés de la couronne des arbres » ; il se voit déjà au terme des a course, tout lui parle amour, et il ne comprend plus que des hommes qui s'aiment puissent se séparer et s'éloigner les uns des autres.

Puis, à ce moment d'exaltation succède un subit abattement. Il a beau faire ; il est un condamné, et, s'il veut remplir le but de son voyage et voir sa mère, il faut qu'il se cache, qu'il évite les sentiers battus où il pourrait être reconnu, et se glisse de hallier en hallier, de fourré en fourré, protégé par l'ombre et le mystère. Ah ! que ces précautions lui pèsent, à lui qui aime avant tout la franchise, la netteté, la résolution ! Mais silence ! Une émotion invincible l'agite subitement à la vue d'une blanche muraille qui apparaît à travers la verdure du bois. O ! la suavité des premières amours ! C'est cette maison qu'habitait la naïve enfant qui a donné au poète son premier baiser, la fleur de son âme, et à laquelle, pour la première fois, il avait murmuré à l'oreille ce mot divin : je t'aime. Qu'est-elle devenue ? — Morte, probablement, morte, disparue ! Un silence profond règne à l'entour, interrompu de temps en temps par le vent qui siffle dans la ramure. Le poète voudrait entrer dans la maisonnette ; l'image autrefois aimée lui serait plus présente encore dans le cadre où elle se mouvait. Mais non, il vaut mieux ne pas voir un visage étranger. Il vaut mieux regarder au-dedans de soi et ressusciter le passé dans son cœur. Justement, l'heure

est propice, l'ombre du soir descend et commence à envelopper la chaumière. Il se couche près de la porte d'entrée, et comme il passait autrefois ici des nuits heureuses, il passera encore une nuit sur ce seuil aimé, et ne pensera qu'à elle. Il ferme les yeux, et les heures fortunées d'autrefois passent devant lui une à une, et lui montrent leurs blessures, celles qu'il leur a faites lui-même sans le vouloir, dans l'insouciance de la jeunesse qui ne ménage pas ses jouissances. Et le voilà qui se met en devoir de s'accuser, lorsqu'une voix infiniment douce le rassure et le console : Dors en paix, je suis réconciliée, dors en paix !

Le lendemain, le voyageur se réveille frais et dispos, et continue sa route. Qu'est-ce maintenant ? Des sons gais frappent son oreille. Dans l'auberge, là-bas, le violon, la basse, le haut-bois, les cuivres font rage ; la danse tournoie, frénétique ; les gars et les filles sautent, emportés par une joie débordante ; la terre tremble sous leurs pas, les vitres menacent d'éclater, l'air lui-même au loin semble n'être que mélodie. Ah ! cette musique bohémienne ! « Musique qui a bercé mon enfance, enchanté mon adolescence, mélodie qui m'a ému sur la terre étrangère, musique de la patrie, salut à toi ! Salut à vous, gars vigoureux, filles fortes et belles ! Salut à tous ! » Et voilà le poète qui entre par la fenêtre : « Jouez toujours, jouez toujours, je suis des vôtres, je danse avec vous ! Je le connais, ce pas de trois ! Viens, ma jolie fille, je suis ton homme. Crois-tu qu'en exil j'aie oublié la danse de ma patrie ? » Et le voilà qui tourne, tourne, grisé par la réalité et les sou-

venirs qui se confondent et lui versent leur douceur.

Après les fugitives délices de cet amour nouveau cueilli au bord du chemin, il se remet en route, et il arrive enfin, au lever de l'aurore, en vue du village natal et de la maison paternelle. La maison est close encore. Tout dort. Le poète n'abrégera pas le sommeil de celle qui a passé bien des nuits dans de cruelles insomnies causées par l'éloignement de son fils. Il s'assied devant l'entrée de la maison, et baise ce seuil que sa mère a touché hier encore et qu'elle a sacré par ce contact, ce seuil foulé par tant de pauvres et de malheureux qui n'ont jamais imploré en vain la bonté de cette femme bienfaisante entre toutes, qui regardaient à elle avec confiance comme à l'image d'une sainte, et qui s'en allaient réconfortés, soutenus, consolés. Tous ces souvenirs se lèvent devant le regard enchanté du fils ému, et lui jettent leurs parfums.

Il le sent : si, dans sa vie d'aventures et de luttes, il a gardé un cœur ouvert à toutes les compassions, c'est à l'influence de cette image bénie qu'il le doit. L'émotion l'oppresse, et un torrent de larmes s'échappe de ses yeux. — Puis, la maison se réveille, des voix se font entendre, le vieux gardien du foyer, le chien, arrive le premier et reconnaît le jeune maître. La porte s'ouvre, et l'enfant prodigue tombe enfin, enfin dans les bras de sa mère.

Mais les joies du revoir ne durèrent point. Si les préparatifs des fêtes d'ici-bas sont toujours longs, les fêtes sont toujours courtes et s'éteignent aussitôt allumées.

4

Le bruit du retour du publiciste Hartmann transpira, un traître prévint l'autorité, et des agents furent aussitôt dépêchés pour arrêter le coupable. Si amère que fût cette trop prompte séparation, il fallut se résigner à quitter la chaleur du nid maternel, afin d'éviter un plus grand malheur. Plutôt la liberté à l'étranger que l'horreur de la prison ! Aussi, quand les agents pénètrent dans la maison, le fugitif s'échappe par une petite porte de derrière, et reprend le chemin de l'exil, non sans avoir jeté à sa mère et à sa sœur cette fière parole de consolation :

« Je suis né, moi, pour les dangers ;
Ils me guettent toujours au bord du chemin
Comme de sombres bandes de brigands.
Mais je ne connais pas la peur avec ses pâles frissons :
Je suis né pour affronter les dangers ;
Ils m'aiment, comme les lions aiment leurs dompteurs.
Je les ai évoqués moi-même,
Ils me servent, comme les esprits servent l'enchanteur. »

Les périls, les tristesses, les fatigues de la fuite terminent le cycle poétique. Ce cycle est une des plus jolies créations de Maurice Hartmann. Ce n'est pas l'œuvre artificielle d'un ouvrier habile qui s'amuse à orner une coupe de gentilles petites figurines écloses d'une imagination raffinée ; ce n'est même pas un souvenir reproduit avec art ; c'est la réalité même transportée dans le vers, toute vibrante encore et toute chaude des tendresses, des angoisses, des joies et des inquiétudes du héros de l'aventure.

Hartmann, fuyant sa patrie, ne fit que traverser l'Allemagne du sud et du centre, et poussa jusqu'à Berlin. Là, il apprit que le gouvernement autrichien renonçait à donner suite à son procès. Il reprit immédiatement le bâton du voyageur et revint passer quelques semaines, tranquilles cette fois, au sein de sa famille. Il retourna ensuite à Leipzig, pour y publier son deuxième volume, intitulé : *Nouvelles Poésies*. Le volume contient quelques pièces intimes consacrées par le poète à sa mère et écrites à Leipzig, pendant la crise qui avait précédé et amené l'excursion secrète que nous venons de décrire. A ces élégies viennent s'ajouter des ballades inspirées du même esprit d'indépendance hussite que celles du premier recueil, et un cycle de poésies intitulé : *Diarium d'un moine*. Ce cycle traite la question religieuse que Maurice Hartmann n'a abordée que rarement, et la traite de la façon la plus intéressante et la plus originale. Le poète a évidemment devant les yeux le cloître de ces moines piaristes sous la direction desquels il a fait ses premières études. Il songe à cette vie ascétique et étroite, pure et bornée, occupée et vide, et il se dit que le sentiment religieux peut être à la fois plus libre et plus intense, plus large et plus fervent.

Il prend pour ainsi dire l'ordre du jour d'un de ces religieux, toutes les prières qu'il dit, toutes les pensées qui s'imposent à lui, toutes les pratiques auxquelles il se livre, tout ce qui forme son credo, sa vie intellectuelle et morale, et il élargit ce credo et cette vie de la façon la plus ingénieuse en les transformant au moyen d'une conception supérieure, en faisant de ce

moine scolastique un penseur idéaliste, ravi par l'ivresse d'un panthéisme capiteux, plein d'élévation et de séduction.

Dans la pièce intitulée *Campi flores*, le poète nous dit comment il entend l'adoration et ce qu'il faut adorer :

« Je voudrais m'agenouiller, plein d'une joie intime,
Devant la fleur des prés
Et adorer, comme un vrai païen.

« Ce n'est pas seulement dans le pain
Et dans le vin sacré des prêtres
Que se révèle la transformation et la présence de Dieu.
C'est également un calice que la corolle de la fleur,
Et la divinité fleurit et brille également dans ce sanctuaire. »

Plus loin, le poète atteint à la grandeur lorsqu'il montre le moine s'arrêtant plein d'égards devant une toile d'araignée qui pend au milieu de sa cellule et qu'il pourrait détruire d'un léger mouvement du pan de son froc :

« Moi-même, je suis faible comme une toile d'araignée, je serais si facilement brisé, et cette araignée tremble devant moi !

« O, que cette faiblesse me touche ! Je vais redoubler de soins pour ne pas briser sa vie ni sa petite maison.

« C'est ainsi peut-être que du haut des cieux un Esprit plus fort abaisse sur notre faiblesse un regard plein de compassion.

« Avec la dernière frange de son vêtement il pourrait balayer tout le tissu de la terre, et le faire disparaître de l'espace éternel ;

« Mais notre infirmité le touche, et sa grâce prend soin que la toile de la vie de la terre ne se rompe point. »

Lorsque ce poème philosophique fut près d'être achevé, la femme de ménage de Hartmann, croyant tenir du vieux papier, s'en servit pour allumer le feu. Le poète survint lorsque la plus grande partie du manuscrit n'était plus qu'une flambée, et sa vie errante l'empêcha de recommencer l'œuvre si fatalement interrompue. A côté des fragments conservés du *Diarium d'un moine*, les *nouvelles poésies* contiennent encore un chapitre intitulé : *Intermezzo.*

Intermezzo est un véritable rosaire d'amour. Le poète, après les délices furtives et les peines d'un premier émoi du cœur, après quelques plaisirs cueillis rapidement au bord de son chemin, s'était persuadé qu'il n'aimerait plus que l'humanité. Les joies de mes frères, s'était-il dit, seront mes joies ; leurs souffrances seront mes souffrances ; je ne vivrai plus que pour eux ; je n'aurai plus d'autre but que leur affranchissement, leur bonheur. Il était résigné à ne plus connaître que l'austère volupté du renoncement, du sacrifice, du dévouement. Il avait compté sans son hôte. L'amour est le roi des espiègles. Il se rit de nos désespérances, nous guette dans le coin d'un salon, au détour d'une rue, nous touche de sa baguette magique, et voici : le charme opère, la fleur de l'âme se rouvre et exhale de plus doux, de plus enivrants parfums. Hartmann se sentit touché un soir qu'il entendit, dans un salon, la belle voix d'une cantatrice et qu'il sentit son beau

regard effleurer le sien en passant. Il fut fasciné, et « comme un cygne noir qui plonge ses yeux dans le calice pâle d'un lis des eaux que la caresse du soleil a fait surgir du fond du royaume mystérieux et s'épanouir dans l'atmosphère printanière », ainsi le poète ne put détourner les yeux de cette fleur vivante, et il comprit qu'il était attaché par d'invisibles liens. Les poésies inspirées par cette nouvelle affection ont un accent plus passionné et plus vibrant que les premières, tout en conservant une singulière noblesse de ton et d'allure. Quelques-unes de ces pièces sont d'une beauté véritablement classique.

Les *nouvelles poésies* affermirent et étendirent le renom de l'auteur. Il prit part à la fête de Schiller, qu'on célébra à Leipzig le 11 novembre 1847. La fête fut à vrai dire une manifestation en faveur de la liberté de la presse, méconnue non-seulement en Autriche, mais encore en Allemagne, et Hartmann saisit l'occasion pour réciter un prologue tout pénétré de l'esprit de la démonstration. Le prologue éveilla les susceptibilités du gouvernement autrichien. Le poète fut accusé de haute trahison et d'offense envers l'empereur, sans cependant qu'on fît mine de procéder d'ores et déjà à son arrestation.

La révolution de 1848 mit un terme à ces luttes obscures et inégales, où le publiciste sans défense était vaincu d'avance. Hartmann comprit qu'il allait pouvoir jouer un rôle plus actif et accourut à Prague. Le plus grand désordre régnait dans les esprits. Un seul parti était organisé : c'était le parti tchèque. Ce parti, qui

fondait son espoir sur la Russie, avait l'ambition de rendre d'abord triomphante dans le pays la langue nationale, et de restaurer l'ancien royaume de Bohême. La couleur et la tendance de ses élégies bohémiennes devaient faire croire que Maurice Hartmann retrouverait ses propres aspirations dans les aspirations du parti tchèque. Le poète déplorait, en effet, dans ces élégies la mise en oubli de la langue tchèque et condamnait l'oppression des Tchèques par les fonctionnaires autrichiens. Mais les rôles étant maintenant intervertis, il modifia son attitude. Les opprimés d'autrefois avouaient à leur tour des visées despotiques et méconnaissaient les droits relatifs de l'élément allemand en Bohême. L'appui qu'ils cherchaient en Russie était fait d'ailleurs pour inspirer à Hartmann un profond éloignement. Il n'avait jamais varié et il ne varia jamais sur ce point : la Russie était pour lui l'ennemi dans le sens absolu, l'obstacle invincible à la civilisation, à la liberté. Or, les tendances humanitaires et civilisatrices, les aspirations libérales étaient le fond même de la nature de Hartmann. Le renier, c'eût été se renier soi-même. Il faut ajouter que lorsque la révolution eut éclaté en France, tous les libéraux autrichiens et allemands saluèrent en elle le prélude de leur propre affranchissement, et crurent à l'avènement général de la république en Europe. Ils étaient convaincus que l'Allemagne allait consommer sous l'égide de la République cette unité après laquelle elle soupirait depuis longtemps, et ils fondaient à cet égard les plus vives espérances sur le Parlement de Francfort. Or, il était précisément dans

l'intérêt des Tchèques d'enrayer le rapprochement entre l'Allemagne d'une part et la Bohême et l'empire d'Autriche d'autre part. Dans ce but, il fallait empêcher les élections pour le Parlement allemand. Il n'est donc pas étonnant que Maurice Hartmann, qui avait été élu membre du comité national avec ses amis Egon Ebert et Alfred Meissner, ait donné sa démission dès qu'il eut reconnu les véritables tendances de ce comité : une répétition de la fameuse défénestration de Prague avait failli se produire un jour que notre poète avait fait une allusion défavorable aux sympathies du comité pour la Russie et le panslavisme. Il fut élu membre d'un comité allemand qui bientôt recruta de nombreux adhérents dans les campagnes et les petites villes, mais qui avait commencé par l'exclure par la raison que, conséquent avec ses principes, il réclamait la liberté non-seulement pour lui-même, mais encore pour le voisin : le voisin, c'était l'Italie.

Hartmann fut député à Vienne, ainsi que deux autres membres du comité, avec la mission de soumettre directement à l'empereur et à son cabinet les revendications de ses sujets allemands. La mission échoua ; mais Hartmann profita des quelques jours qu'il passa dans la capitale pour gagner à sa cause un grand nombre d'étudiants de l'université. De retour à Prague, il réunit une grande assemblée et lui conseilla de ne pas attendre la convocation des électeurs par le gouvernement, mais de choisir d'ores et déjà des députés pour le parlement de Francfort. L'assemblée fut dissoute par les Tchèques armés, mais l'idée émise par Hartmann

ne fut pas perdue pour cela. Le comité allemand adressa un appel aux électeurs et répandit par tout le pays des émissaires chargés de faire une active propagande. Le plan réussit en dépit d'une diversion tentée par les Tchèques : ils essayèrent d'improviser une espèce de chasse aux Juifs, mais les désordres naissants furent arrêtés dans leur développement par le courage de Maurice Hartmann. Un jour que la populace, excitée par les meneurs, se rua sur quelques magasins juifs dispersés en ville, et se dirigea ensuite, menaçante et écumante, vers le quartier israélite, Hartmann courut à l'université, harangua les étudiants, les groupa autour de lui, leur inspira l'horreur de la persécution à laquelle on allait procéder astucieusement, se porta à leur tête à la défense du quartier menacé, barra la ruelle étroite qui conduisait à la rue des Juifs, tint bon pendant des heures contre la houle qui commençait à monter, et donna à la troupe le temps d'arriver. Les élections eurent lieu, bien que le gouvernement n'eût pas publié les décrets de convocation, et Hartmann fut envoyé à Francfort par la circonscription de Leitmeritz. Il quitta la Bohême qu'il ne devait plus revoir, et s'embarqua sur l'Elbe. Le capitaine du bâtiment n'osa pas arborer le pavillon noir-rouge-or, car un coup de feu était parti quelque temps du bord du fleuve et avait visé les trois couleurs.

A Francfort, Hartmann siégea à l'extrême gauche. L'unité des pays allemands sous la forme républicaine : tel fut le drapeau qu'il arbora et qu'il maintint haut et ferme. Il est vrai qu'il ne monta pas souvent à la tri-

bune et qu'il ne brilla pas au premier rang des orateurs. Peut-être sentait-il que sa vraie vocation n'était pas la chicane parlementaire, et n'eût-il pas consenti à se renfermer dans la vie politique avec ses grossières exigences, comme dans une carrière ou un métier. Il n'avait pas assez d'ambition personnelle pour cela, et il se peut que l'ambition personnelle, renforcée par la vanité et par toutes sortes de passions égoïstes, soit seule capable de soutenir à la longue l'amour de luttes qui vous mettent journellement aux prises avec ce que la nature humaine a de plus bas et de plus ignoble. La situation était d'ailleurs très embrouillée. Il fallait d'abord étudier le terrain, laisser les partis se grouper, se dessiner. Les premiers mois donc qu'il passa à Francfort, Hartmann ne déploya pas d'activité qui fît retentir son nom au dehors. Mais on savait qu'il serait à la tête de ceux qui sacrifieraient tout à la grandeur de la patrie. On regardait à lui avec confiance, et lui-même, il envisageait l'avenir avec enthousiasme. Son talent poétique, sa renommée, les gages qu'il avait déjà donnés à la cause de la liberté, les avantages physiques de sa personne : tout en lui attirait les regards. On l'appelait le plus bel homme du Parlement. « Il avait vingt-sept ans, et il était une individualité entraînante, dit de lui le poète Kinkel, qui habitait Bonn et que Maurice Hartmann vint visiter un jour de vacance, dans le courant de l'été de 1848[1]. Il était beau, aimable, avec cela ferme dans ses convictions, et il possédait au plus haut degré

[1] Kinkel a publié sur Hartmann, dans la *Gazette d'Augsbourg*, une petite étude que j'ai utilisée comme cadre pour la mienne.

les deux dons qui font le causeur : il savait écouter et il parlait admirablement. L'imagination méridionale de l'Autrichien lui donnait de l'élan, la culture allemande lui prêtait un fond solide, et au cosmopolitisme du Juif s'unissait un patriotisme inébranlable qui s'exprimait en termes fiers, presque orgueilleux. Il était dans son printemps, un printemps rayonnant d'espérances. Sur la poitrine, il portait un ruban rouge qui lui servait en même temps de chaîne de montre, et je me souviens encore du ton de joyeuse confiance avec lequel il s'écria : « Ami, la république est dans l'air ! »

La confiance de Hartmann ne resta pas longtemps montée au ton de l'enthousiasme. Les débats du Parlement traînaient en longueur et étaient frappés de stérilité. Les partis s'attaquaient, se mordaient, se dévoraient entre eux et semblaient impuissants à fonder la grande chose promise et attendue. De l'observation de ces petitesses et de ces déceptions naquit une œuvre où le talent de Hartmann se montra sous une nouvelle face. *La chronique rimée du calotin Mauricius* est une satire en vers du Parlement, de ses petits grands hommes, de ses débats et de son inutilité. Elle se compose de cinq chants, et a paru en 1849. Aujourd'hui, bien des pages ont perdu de leur intérêt, surtout pour le lecteur étranger. Les noms propres y pullulent et ne rappellent plus, en partie du moins, que des figures éteintes et tombées dans l'oubli. A la distance où nous sommes, des allusions autrefois transparentes menacent de devenir des énigmes ou de passer au rang de détails plus que secondaires, indignes de retenir notre

attention. Il y a des traits qui ont dû porter alors qu'ils étaient lancés d'une main ferme et sûre, mais dont le piquant s'est émoussé à la longue. Il y a aussi des passages qui laissent à désirer au point de vue de l'art : tantôt ce sont des enjambements choquants, tantôt des vers d'une verdeur presque excessive, d'une forme brutale ou même commune, tandis que dans tout le reste de son œuvre notre auteur a su éviter ce défaut de la vulgarité. Il y a enfin le manque de goût qui consiste à entremêler aux termes allemands des mots français et latins, mélange qui donne au style un aspect baroque. Mais à côté de ces taches, on remarque les qualités du genre : la verve railleuse, plaisante ou indignée; les traits comiques ou pittoresques; les jeux de mots et les calembours spirituels ; les coups droits faisant des trouées dans les rangs de l'adversaire ; les portraits bien venus, les esquisses vigoureuses, qui ont une véritable valeur artistique. Parmi les meilleures pages, il faut citer la caractéristique des groupes ministériels à tout prix, des âmes vénales décidées à voter quand même, partout et toujours, avec les puissants du jour, dans l'espoir de leur être adjoints tôt ou tard et de retirer le fruit de leur honteux trafic :

« Nous sommes ici dans le magasin des futurs secrétaires d'Etat. Voici le dépôt des êtres sans principes, qui, à chaque question ministérielle venant à se poser, cherchent le mot d'ordre chez Gagern (le président de l'Assemblée). Ils ont immolé leur pensée propre au profit de Gagern, et ne se lèvent de leurs bancs que lorsque les ministres donnent le signal. Ils ne parlent que lors-

qu'un haut personnage a remonté leur mécanisme, et accompagnent invariablement la mélodie du cylindre nouveau introduit dans la boîte à musique. Ce sont des pendules à musique ; mais gardez-vous de croire que ce soient des automates. Oh non ! ce sont simplement des diplomates. »

L'Autriche absolutiste a le don de provoquer les éclats de l'indignation du poète : « Autriche, bastille des peuples, dans tes murs règne un silence de mort, troublé seulement par les chaînes dont le bruit sinistre emplit de ses échos les oubliettes ; ton garde-chiourme héréditaire est un bon garçon : — c'est un empereur. Son sceptre est une verge et quelquefois un knout emprunté. Les larmes des peuples sont les perles de son trône. Sa pourpre, c'est le sang des nations etc. » A ces éclairs satiriques se mêlent des effusions véritablement lyriques, comme celle que provoque la mort de Battynyani, celle qu'inspire le printemps : « Oh ! chaque cœur ressemble à ce moment de l'année à un nid d'hirondelles vide, prêt à recevoir de la façon la plus hospitalière des hôtes chéris. » Le quatrième chant tout entier est plein de passages d'un beau lyrisme. Sur tout le poème brille le rayonnement du double idéal que poursuivent l'homme et le poète : la liberté intérieure, l'union des peuples affranchis et autonomes. Mais si cet idéal éclate dans les premiers chants avec la vivacité et le pétillement joyeux de l'espérance, il se voile de mélancolie et de tristesse dans les chapitres suivants. A mesure que les jours se suivent sans amener la réalisation de ses nobles désirs, la voix du chantre

perd de sa fraîcheur. Les grelots de Polichinelle prennent insensiblement un son plus grave, et finalement c'est quelque chose comme le glas de la mort que nous entendons.

Le poème eut un retentissement formidable dans tous les pays représentés au Parlement de Francfort. Mais avant même que le dernier chant eût paru, le nom de l'auteur était devenu populaire, à la suite de deux épisodes qui avaient classé Maurice Hartmann parmi les plus courageux hommes d'action. A Francfort, lors de la fusillade du 18 septembre, il avait fait les démarches les plus méritoires pour obtenir un armistice et faire cesser le sanglant malentendu. Exposant mille fois sa vie aux balles des deux partis, il s'était jeté entre les combattants, était monté sur une barricade, avait annoncé la suspension d'armes qu'on lui avait accordée, et avait arrêté l'effusion du sang.

Après le 6 octobre, quand la Révolution eut éclaté à Vienne, il avait joué un rôle plus actif encore. Il avait déterminé le club de l'extrême gauche, dont il faisait partie, à envoyer dans la capitale autrichienne une députation chargée de témoigner des sympathies de ce côté de l'assemblée nationale pour le mouvement révolutionnaire qui s'était produit à Vienne. Il avait été investi lui-même, avec son ami Jules Froebel, du mandat qu'il avait proposé, et la gauche avait confié une mission semblable à deux de ses membres, Robert Blum et Trampusch.

A peine arrivés sur les bords du Danube, les quatre se trouvèrent réduits à trois par la défection de Tram-

pusch. Ils commencèrent par adresser aux Viennois une proclamation très chaude rédigée par le poète. Puis, après quelques jours passés à s'orienter, lorsque les Croates de Windischgraetz firent mine de donner l'assaut à la ville, et que l'on forma un corps d'élite destiné à être réparti sur les divers points menacés et à relever le courage des combattants, on offrit le grade d'officier à Hartmann ainsi qu'à ses amis Froebel et Blum. Hartmann, donnant un exemple rare, refusa l'honneur et ne voulut accepter que les périls de la lutte. « J'étais heureux, dit-il, de réaliser l'idéal que je m'étais formé et que j'avais caressé pendant les longues années de mon adolescence et de ma jeunesse : j'étais heureux de servir la Révolution en qualité de simple soldat. Je n'entendais d'ailleurs rien à l'art du commandement, et je restai simple soldat du corps d'élite. »

Il se trouvait un jour, en cette qualité, à deux heures de l'après-midi, dans la grande salle de l'université qui servait de corps-de-garde à sa compagnie, lorsque le major Haugh se précipita dans la salle, la figure noircie par la poudre, et suivi d'une troupe de jeunes gens. Le major raconte que les Croates viennent de cerner un moulin à vapeur, important point stratégique défendu par les étudiants, et qu'ils y ont mis le feu. Un certain nombre d'étudiants, n'ayant pas réussi à s'échapper, sont entourés de flammes et vont périr d'une façon horrible. Le major a tenté de dégager le moulin ; il a été repoussé avec pertes. Accablé, il s'affaisse sur un banc, regardant devant lui dans le vide, comme saisi

par le désespoir. Puis, soudain, il se lève et s'écrie : Les volontaires en avant !

Des volontaires l'entourent en foule. Parmi eux, Maurice Hartmann. On confie le commandement à un lieutenant d'étudiants qui s'est déjà distingué par sa bravoure. On se met en route, on s'avance plein de résolution. Arrive un moment critique. Il s'agit de franchir un long passage que l'ennemi crible de mitraille, puis une partie d'une rue bordée d'un côté de maisons fermées et de l'autre par une digue au bas de laquelle coule le Danube et qui est elle-même prise en enfilade par le feu d'un détachement de Croates retranché derrière une barricade. Dans cette impasse, impossible d'échapper. La mort est certaine. Le lieutenant renonce à se porter en avant ; il ne veut pas exposer ses hommes à un pur et simple massacre. Mais les volontaires n'entendent pas raison. Ils l'accablent d'injures et le remplacent sans désemparer par celui qu'ils jugent le plus digne de les conduire au feu. Hartmann est proclamé chef sur le champ de bataille, ainsi qu'un César élevé sur le pavoi par les légions romaines. Il commande la charge. Toute sa troupe franchit le passage critique d'un train furieux et de l'allure d'une bande de fuyards. On arrive près du moulin où les étudiants sont censés rôtir dans les flammes. On ne trouve pas d'étudiants, mais des Croates, qui évacuent le bâtiment après une courte lutte, et Maurice Hartmann bat à son tour en retraite devant le feu de plus en plus nourri de la barricade. Il est forcé de s'engager de nouveau dans le passage par lequel il est venu ; un grand nombre de ses compagnons

tombent à ses côtés ; lui-même, il a son chapeau traversé d'une balle , et au moment où il se baisse pour tendre la main à un de ses hommes qu'un projectile vient d'étendre à terre, la porte d'une des maisons qui bordent la rue s'ouvre, on lui fait signe d'y entrer à la hâte, et tous ceux de sa troupe qui ne sont pas restés sur le carreau s'y réfugient avec lui. La retraite s'opère par les jardins qui se succèdent derrière les maisons en une file presque ininterrompue.

Les jours suivants, Maurice Hartmann déploya encore beaucoup de bravoure en contribuant à la défense d'une barricade des faubourgs que les assiégeants avaient tenté d'enlever par surprise. C'est au milieu de cette fumée de la lutte que se place un incident poétique raconté par notre auteur lui-même dans ses *Récits d'un nomade.* Sa compagnie avait reçu l'ordre de procéder à une visite domiciliaire pour découvrir un dépôt d'armes fait dans l'intérêt de la contre-révolution. Hartmann fut chargé de diriger les perquisitions dans une des maisons suspectes. Il entre dans le bâtiment sur lequel tombe une grêle de balles, de boulets et de bombes. Il monte au premier étage : partout les portes sont ouvertes, les appartements vides. Même situation au second. Au troisième, même silence ; mais une chambre est fermée. Hartmann ouvre et voit une scène triste à la fois et charmante qui captive aussitôt son imagination de poète. Une jolie jeune fille de dix-huit ans, les mains posées sur les genoux, les cheveux blonds dénoués et retombant sur les épaules, est assise devant un berceau que son pied remue d'un mou-

vement mécanique. Elle est à demi vaincue par le sommeil, car sa tête ballante frappe sa poitrine. La fatigue, les privations, la terreur ont pâli et émacié ses traits, mais la beauté se lit encore dans cette figure de martyre qui, il y a quelques jours, devait rayonner du feu de la jeunesse. Le pas de Hartmann la réveille ; elle sursaute et demande en tremblant ce qu'on lui veut. Hartmann expose sa mission. « Nous ne cachons pas de telles armes, dit-elle avec un accent inimitable de vérité. Nous sommes tous ici pour la liberté. » L'intrus s'excuse de l'avoir effrayée. « Oh non, fait-elle, vous ne m'avez pas effrayée ; je ne crains pas les étudiants, — (la coiffe de Hartmann rappelait celle des étudiants) — ils sont si bons ! Ils font tout pour le peuple. J'ai tressailli parce que j'étais en train de m'endormir. Voyez, je n'ai pas fermé l'œil depuis bien des nuits, ce pauvre ver de terre est si malade ! »

Elle se pencha sur le berceau et épia la respiration du petit être malade. Une tristesse infinie se répandit sur son visage ; elle parut oublier l'étranger, les salves d'artillerie qui éclataient incessamment, les boulets qui venaient frapper les toits des maisons voisines. De temps en temps seulement, quand un toit s'effondrait, on voyait le corps de la jeune fille secoué par un tremblement nerveux. Le poète resta un moment perdu dans sa contemplation. Puis : « Vous devriez quitter cette maison, dit-il ; elle est trop exposée.

— « Je n'ai pas peur ; et d'ailleurs, je ne voudrais pas porter ce pauvre petit dans l'air froid et humide ;

le brouillard le tuerait plus vite encore. Il n'a plus longtemps à vivre. »

Le ton dont elle dit cela émut le spectateur plus que ne l'aurait fait un torrent de larmes.

« Etes-vous donc toute seule ? »

— « Mon père est parti il y a huit jours ; il se bat aux barrières. Peut-être est-il déjà mort. »

— « Et votre mère ? »

— « Au cimetière. — Celui-là est venu, et elle est partie, fit-elle en montrant du doigt le berceau. »

En ce moment, les compagnons de Hartmann l'appelèrent ; la visite domiciliaire était finie ; on s'en allait. Le poète se met en devoir de franchir le seuil de la pièce, lorsqu'une douce main se pose sur son épaule pour le retenir. Il se retourne. La jeune fille, tremblant de tout son corps, les yeux remplis de larmes, est là, devant lui. « Ne vous en allez pas, dit-elle d'une voix suppliante. Entendez-vous les boulets qui tombent ? Le ciel soit clément à ceux qui sont frappés ! Vous voilà sain et sauf devant moi ; dans peu de minutes peut-être vous serez mort ! »

Chaque salve la faisait frissonner tandis qu'elle prononçait ces mots d'une voix hésitante et entrecoupée de sanglots. Les larmes qu'elle avait retenues avec peine inondèrent son beau visage. C'était une image touchante de la pitié la plus vraie, la plus ingénue.

« Comment t'appelles-tu, ma bonne enfant » ? dit le poète en entourant fraternellement la nuque de la jeune fille de son bras.

— Nani, fit-elle à voix basse.

— Nani, tu vois bien qu'il faut m'en aller. »

Elle se tenait là et semblait chercher la vraie expression de sa pensée. « Vous ne réussirez tout de même pas, » murmura-t-elle, en laissant retomber ses bras et en joignant ses mains sur son sein.

A ce moment, un étudiant appela Hartmann en citant un vers du *Faust* de Goethe, et réveilla le poète perdu dans une muette contemplation.

« Tu as raison, Nani, fit-il ; dans peu d'instants je puis être mort. Il s'agit de quitter la vie sur une impression belle et sereine, et tu es si bonne, si gracieuse ! Donne-moi un baiser comme cordial pour mon voyage ! »

Sans dire mot, Nani enlaça le jeune poète de ses deux bras et imprima à ses lèvres un long baiser.

Ce fut comme le parfum d'une rose respirée au milieu de la fumée de la bataille.

Dix jours après, Vienne tombait, deux membres de la députation francfortoise envoyée en Autriche étaient jetés en prison. Le troisième, Blum, était fusillé, Hartmann errait dans les faubourgs, cherchant par tous les moyens à dépister les poursuites. Un soir, il se trouvait dans le faubourg Léopold, ne sachant où reposer sa tête. Il se glissait de rue en rue, à la faveur du crépuscule. Les brouillards de novembre sortaient des flots du Danube et couvraient les rues comme d'un suaire. Partout un silence sinistre. Les rares personnes qui se croisaient, se regardaient d'un œil défiant et filaient le plus rapidement possible. Les sentinelles postées de place en place semblaient percer les passants d'un regard inquisiteur. On avait peur de l'écho de ses

propres pas. Hartmann, se demandant en vain où il passerait la nuit, se résignait à se faufiler indéfiniment de cachette en cachette, lorsque, subitement, il se souvint de Nani. Elle ne me trahira pas, se dit-il, et il se dirigea vers sa maison. Il trouva l'habitation aussi silencieuse que la première fois. Il monte les trois étages, il ne rencontre âme qui vive ; il frappe à la porte, personne ne répond. Il pèse sur le loquet et entre doucement. La pièce est plongée dans l'obscurité. Une étroite traînée de lumière venant du lit éclaire une partie du parquet. Dans cette bande lumineuse est assis l'enfant que le poète a vu au berceau, huit jours auparavant, et qui est occupé à jouer. Près d'une table, un vieillard dont les cheveux retombent en désordre sur le front ridé. La tête appuyée sur les deux mains, le pauvre vieux regarde d'un air hagard une feuille de papier couverte de grosses lettres. Hartmann se tourne vers la lumière qui vient du lit. Cette lumière veille une morte. C'est Nani qui est étendue là, la poitrine découverte et portant une large blessure rose. Une expression indicible, mêlée de paix et de douceur, est répandue sur ses traits et sur ses lèvres encore fleuries.

Après un moment de contemplation d'une infinie tristesse, le poète se tourne vers le père, et lui demande le mot de cette scène émouvante. Pour toute réponse, le vieillard lui tend l'inscription qu'il a mise sur la feuille de papier et qu'il a destinée à la tombe de sa fille. Cette inscription est ainsi conçue : Elle est morte pour la patrie et aussi pour son honneur.

Quelle éloquence, quelle grandeur dans ce mot si simple !

Elle avait résisté à quelque brute de l'armée de Windischgraetz. Un soudard l'avait surprise accomplissant son œuvre de dévouement au chevet de son frère, et l'ayant trouvée belle, il avait tenté de lui faire violence. Elle était morte dans toute la pureté de sa fleur, avec la grâce d'une vierge et l'héroïsme d'une mère.

Le poète s'assit au pied du lit funèbre et veilla la morte qui lui avait donné un si chaste, un si fraternel baiser.

A l'aube, lorsqu'on vint pour porter en terre les restes de la jeune fille, Hartmann reprit sa vie errante. Un jour, il vint s'asseoir au foyer d'une famille qui avait recueilli un ami commun, Kolisch, recherché pour la part active qu'il avait prise à la lutte, et il faillit causer la mort de cet ami par son peu d'habitude de la dissimulation. Un capitaine qui appartenait au parti vainqueur, s'était annoncé pour la soirée, et il avait été convenu que les républicains traqués lui seraient présentés sous de faux noms, au lieu d'être cachés dans l'appartement. Le capitaine, très réactionnaire, arrive, et l'on se met à jouer aux cartes. Tout-à-coup, Hartmann, emporté par son ardeur, se tourne vers Kolisch et l'interpelle en prononçant son nom. Kolisch ne bouge pas, mais tient le regard fixé sur l'épée que le capitaine a placée dans un coin du salon. Il est résolu, si l'officier fait mine de l'arrêter, à se jeter sur l'arme et à défendre sa liberté jusqu'au sang. Un ami, poussant Hartmann du pied, réussit enfin à lui faire com-

prendre sa bévue. Le poète pâlit à son tour et tremble de tout son corps ; son imprudence va peut-être coûter la vie à son ami. Mais l'officier ne bouge pas. Ce galant homme feint de n'avoir rien vu ni entendu, continue son jeu, et prend congé sans avoir l'air de se douter de rien. Hartmann saute au cou de son ami, et s'excuse sur ce qu'il « n'est pas habitué à jouer la comédie. »

L'officier ne se contente pas de se taire. Il demande et obtient un passeport au nom d'un des invités de l'autre soir, qui offre quelque ressemblance avec Kolisch, et sauve ainsi sciemment la vie à ce dernier. Hartmann gagna la frontière avec Kolisch. Il avait obtenu lui aussi un passeport, à la stupéfaction de tous ceux qui savaient combien son nom était compromis. Les uns attribuèrent cette faveur à l'estime que le général Cordon, qui avait délivré le sauf-conduit, faisait des œuvres de Hartmann. Les autres prétendaient que le général avait rencontré le poète dans le monde et que, séduit par son affabilité, il n'avait pas hésité à le couvrir de sa protection. Ceux-ci affirmaient qu'un très haut personnage était spontanément intervenu en faveur du coupable. Ceux-là assuraient que le général était un ami déguisé de la liberté et qu'il avait saisi avec empressement l'occasion de sauver un des défenseurs les plus intéressants de la cause commune. D'autres enfin supposèrent que Hartmann avait dû son salut à une grande dame qui avait fait pour lui les plus actives démarches. Kolisch, à qui nous empruntons ces détails, tient pour cette dernière hypothèse. Hartmann

a discrètement emporté le secret dans sa tombe, se contentant de déclarer qu'une révélation de sa part compromettrait de hauts dignitaires de l'empire.

Les deux amis se dirigèrent sur Breslau. En wagon, des officiers assis vis-à-vis d'eux et qui avaient le verbe haut, reprochèrent aux hommes de la révolution en général des vols et des pillages dont personne ne s'était rendu coupable. Hartmann, oubliant toute prudence, tressauta. Il n'y a rien de vrai dans tout cela, tonna-t-il, et il prit chevaleresquement la défense des hommes de son parti. Grande colère chez les officiers : « Ah, on prend la défense des coquins ! Il faut mettre les hommes dangereux dans l'impossibilité de nuire ! Pas de quartier ! A chacun ce qui lui est dû ! etc. etc. » Ce fut en échangeant des aménités de ce genre que l'on arriva à Lundenbourg. Là, les officiers descendirent et dénoncèrent le suspect. Mais ils ne trouvèrent aucun fonctionnaire qui voulût bien leur prêter main-forte et arrêter un voyageur simplement coupable d'avoir rectifié des récits mensongers.

A Breslau, les deux voyageurs se séparèrent. Hartmann rentra à Francfort et reprit son activité parlementaire. L'expression des sentiments que lui inspira l'issue de la Révolution se retrouve dans plus d'une page de la *Chronique rimée du calotin Mauricius.* Le poète publia les chapitres détachés de cette chronique pendant les mois qui suivirent son retour à Francfort. Ce fut aussi à cette époque qu'il rédigea un de ses récits en vers : *Louise d'Eisenach.* La description de la Wartbourg y est d'une netteté telle qu'on doit la supposer prise

sur le vif pendant une excursion que le parlementaire fit en Thuringe.

Lorsque l'Autriche rappela ses représentants, Hartmann refusa de suivre cet appel et continua de siéger par la raison que son mandat lui avait été conféré par ses compatriotes de la Bohême, avant que le gouvernement eût appelé les électeurs aux urnes. Il alla à Stuttgard avec « le parlement tronqué. » Il ne se faisait pas d'illusion sur le sort qui attendait l'assemblée émigrante. Le gouvernement ne tarda pas à fermer le local où elle siégeait. Les députés arrivèrent en corps, Hartmann marchant au second rang, derrière le bureau. Un commissaire civil leur déclara que les séances étaient interdites, l'infanterie fit mine de charger à la bayonnette, et la cavalerie acheva de disperser les représentants de la nation. Ils se réfugièrent pour la plupart en Suisse. Hartmann les y suivit. La verdeur du langage du calotin Mauricius lui avait suscité des inimitiés terribles en haut lieu. On avait lancé contre lui des lettres de cachet. Il accepta son sort avec la vaillance qui avait déjà traversé tant et de si rudes épreuves, et il alla planter sa tente sans découragement, ni faiblesse, ni concession, sur la terre d'exil qu'il appelait « la patrie des braves. »

III

Fixé d'abord à Genève, puis à Montreux, Hartmann reprit sa plume de poète. Il commença par achever le dernier chant de son *Mauricius*. Dans le chapitre, intitulé : *Apôtres et apostats*, il exhale la plainte ardente de son cœur au sujet du sort des martyrs de la révolution. Puis, il composa les *Exilés de Locarno*. C'est le récit en vers de l'exode des habitants du Tessin bannis pour cause d'hérésie et accueillis à Zurich, où leurs descendants comptent aujourd'hui encore parmi les citoyens les plus honorables et les plus honorés. C'était en même temps comme une invitation indirecte aux Suisses d'exercer envers les nouveaux exilés, qui représentaient également un des principes chers à la libre terre helvétique, la même hospitalité dont leurs ancêtres avaient fait profiter les protestants du Tessin.

Après les *Exilés de Locarno*, Hartmann publia *Calotas*, un de ses poèmes les moins réussis. L'auteur suppose qu'un jeune Grec, reconnaissant le néant de la vie

humaine, se jette dans un lac pour en finir. Le jeune désespéré est sauvé par son bon génie et conduit, après un stage dans la solitude de la belle nature, vers les régions éthérées et lumineuses où il retrouve la sérénité dans la communion des grands cœurs de tous les pays et de tous les temps, qui ont souffert pour l'amour de l'humanité. La fiction est un peu vague, mais le voile un peu froid quoique transparent de l'allégorie laisse voir que le poète l'avait écrite surtout en vue de son propre réconfort et pour surmonter un sentiment, passager sans doute, de dégoût et de lassitude, en le coulant dans un moule extérieur. Il parait avoir atteint son but, car aussitôt après avoir achevé *Calotas*, il composa une idylle, pleine de fraîcheur et de sérénité, qui nous transporte loin des orages et du tumulte de la politique. Il n'est pas téméraire de penser qu'en écrivant *Adam et Eve*, l'auteur s'est souvenu non-seulement des senteurs des bois où il avait promené les premiers pas de son enfance, mais encore de son premier et chaste amour éclos à l'ombre de la forêt, comme une fleur au calice rayonnant de blancheur et de pureté. Ce qui est certain, c'est qu'il a donné la forme la plus aimable à ce rêve de la vie naïvement et vraiment affectueuse que la jeunesse caresse un instant et abandonne ensuite pour courir après de brillantes et décevantes chimères, mais qui traverse de nouveau tout cœur humain fatigué des hypocrisies et des mensonges du monde, et le ressaisit avec la puissance nostalgique d'un chant de nourrice, dont la mélodie nous émeut après de longues années d'agitations et d'oubli. Le poète a évité la fadeur dans un sujet

qui y prêtait. Il a su déployer dans un cadre très simple une action assez vivante pour exciter et retenir l'intérêt, et nous attacher à des personnages dont l'ingénuité conserve un charme de vérité dans la situation la plus provocante et la plus primitive. L'œuvre contient en outre quelques scènes de la nature qui peuvent passer pour des modèles du genre.

En même temps que Hartmann mettait la dernière main à cette idylle, il achevait un roman champêtre auquel nous avons emprunté une page au début de cette étude : *la Guerre au sujet d'une forêt.* Ce sont des scènes authentiques de la guerre de Sept ans, animées d'une vie intense, remarquables par la netteté et la vérité du dessin, ainsi que par l'éclat savoureux des décors empruntés au pays natal de l'auteur. Le souvenir de la patrie avait bien inspiré le poète. *La guerre au sujet d'une forêt* le classa parmi les meilleurs conteurs écrivant en langue allemande.

Au printemps de l'année 1850, Hartmann parcourut la Suisse et se rendit ensuite à Londres, où il passa plusieurs mois. Il y fit la connaissance d'un Hindou réduit à la condition la plus humble, et le récit curieux qu'il a fait de cette rencontre laisse voir quelle sympathie le poète éprouvait pour tout ce qui est humain, dans les petites sphères comme dans les plus grandes. C'est à cette sympathie vivante, toujours agissante et toujours furetante, c'est à cette heureuse ouverture d'esprit et de cœur qu'il devait la matière de ses plus intéressantes narrations. Hartmann habitait Spring-Street, le quartier général de tous les exilés du monde, et pour

se rendre au cabinet de lecture ou chez des amis, il passait journellement par la place Stanhope. Lorsqu'il suivit ce chemin pour la première fois, il s'arrêta étonné au point où la rue Westend débouche sur la place. La pluie fine qui tombait avait détrempé le macadam, qui, soulevé par les roues des cabs élégants, éclaboussait les infortunés piétons. On sautait d'un côté de la rue à l'autre sur la pointe des pieds, afin de ne pas s'envaser dans la boue liquide. A l'endroit où la rue aboutit à la place, les sauts étaient inutiles, un passage propre conduisait d'un trottoir à l'autre. L'homme qui se tenait en faction sur ce point, un balai à la main, et qui avait pratiqué le passage, attira l'attention du poète. Il avait la tête coiffée d'un turban blanc. Des boucles épaisses, du noir le plus foncé, tombaient sur le cou nu. Des yeux noirs, très grands, très brillants, illuminaient une figure brune comme du bronze et sans aucune nuance. La bouche entrouverte laissait voir des dents très fines. Le nez très petit avait des lignes et des contours féminins. Le balayeur portait une étroite tunique de laine blanche, serrée à la taille par un long châle effiloché par l'usage. La délicatesse de ses formes et la douceur de ses traits formaient un douloureux contraste avec ses humbles fonctions. Il se tenait là dans une attitude mélancolique, regardait les passants avec ses beaux yeux grands ouverts, frissonnait sous la morsure du froid et l'étreinte humide du brouillard, et attendait, muet et résigné, la rémunération de son travail. Le poète, intrigué par cette romantique apparition, feignit de chercher longtemps un penny dans sa

poche, et observa curieusement le singulier balayeur. Celui-ci baissa la tête et attendit. Hartmann, s'apercevant que les passants profitaient de sa station devant l'Hindou pour filer sans donner l'obole, s'éloigna, et en se retournant il s'aperçut que le balayeur, qui avait pénétré son intention, le suivait d'un regard souriant et reconnaissant.

Le jour suivant, l'Hindou reconnut le poète et le salua d'un gentil : *Good morning, Sir*. Ils ne tardèrent pas à devenir amis. Les Anglais ne donnaient rien au balayeur lorsqu'il faisait beau et que son travail leur paraissait moins dur ; Hartmann donnait régulièrement son penny. Il chargea un jour le balayeur d'une petite commission qui l'amena chez lui. Le poète reçut l'Hindou comme on reçoit une vieille et bonne connaissance, et l'Hindou, tout en vidant un verre de sherry et en fumant un cigare, s'ouvrit à lui et lui raconta son histoire. C'était un Brahmane. Il était né à Goméah, sur la terre sacrée, non loin du Gange, au milieu de bois de palmiers. A douze ans, il avait vu arriver à Goméah un « Sir » escorté d'un grand nombre de domestiques, de chevaux et d'éléphants. Le « Sir » s'engagea dans les bois pour y chercher des fleurs et des simples, et une troupe d'enfants de Goméah se joignirent au cortège. Parmi eux, Aureng, l'interlocuteur de Hartmann. Le petit Aureng n'avait pas tardé à voir quelles étaient les plantes que l'étranger cueillait de préférence ; il lui avait fait signe de le suivre et l'avait conduit à une clairière où elles poussaient en abondance. Puis, le « Sir » avait dessiné sur une feuille de

papier une autre plante qu'il désirait également et l'avait montrée à Aureng. L'enfant s'était mis de nouveau en quête, et la journée s'était passée ainsi. A chaque fleur reconnue et trouvée, l'étranger avait donné au petit une pièce d'or. Le soir, comme on était revenu au camp, Aureng avait voulu rentrer chez lui et remettre à son père la somme gagnée ; mais deux sentinelles l'avaient empoigné et enfermé dans une tente. Le lendemain matin son père était venu, lui avait pris l'argent et lui avait déclaré que l'étranger l'avait nommé son chercheur de fleurs de Goméah à Cachemire, et qu'il fallait partir avec lui. Telle était la volonté du gouverneur, et le père n'entendait pas que son enfant désobéît. L'enfant obéit en pleurant, et fit avec l'étranger un long voyage. On poussa, tout en cherchant des fleurs rares, jusqu'à Cachemire et même jusqu'à Lodah. Là, la petite expédition fut repoussée par les Chinois, et elle revint à Calcutta après une absence de trois ans. Le maître d'Aureng était épuisé. Le ciel brûlant de l'Inde avait dévoré pour ainsi dire toute sa sève vitale. Les médecins lui avaient ordonné un prompt retour en Europe ; il s'était embarqué, Aureng lui avait dit adieu en versant un torrent de larmes, mais en s'éloignant, il avait tourné la tête pour voir une fois encore son cher maître, et c'est là ce qui l'avait perdu. Il avait aperçu son « Sir » couché sur le pont du navire, pleurant et étendant les bras comme pour embrasser une dernière fois son cher Hindou. Aureng n'avait pas résisté à cet aspect ; il s'était jeté à l'eau, et était parti avec son cher maître. Celui-ci était mort en route, non

sans avoir recommandé à Aureng de ne pas se laisser convertir par un clergyman, fanatique entrepreneur de revivals, qui par ses obsessions avait empoisonné ses derniers jours. « Aureng, avait dit le maître, aussitôt après ma mort, le clergyman va tenter de te prendre dans ses filets. Il est missionnaire et rentre en Angleterre sans avoir pêché une seule âme. Ne cède pas, ne lui rends pas ce service. Ton dieu, Brahma, est un dieu tout-à-fait convenable, et c'est le plus ancien dieu qui existe aujourd'hui. Ce ne serait pas bien de l'abandonner dans ses vieux jours. Promets-moi de ne pas l'abandonner, mon Aureng ! » Aureng avait promis, mais il avait failli payer cher sa fidélité à la parole donnée. A peine les restes de son maître avaient-ils disparu dans les flots que le missionnaire avait commencé sa poursuite. Aureng avait répété fidèlement les paroles de son maître : « Mon dieu est un dieu tout-à-fait convenable, etc. » Le missionnaire avait commencé par éclater de rire, puis il était revenu à la charge. Après les paroles doucereuses et engageantes, après les promesses matérielles les plus séduisantes, il en était venu aux menaces. Le jeune Hindou avait tenu bon. Au moment où l'on entrait dans la Tamise, le missionnaire, mis hors de lui par un dernier échec, avait obtenu du capitaine qu'un matelot fouetterait le récalcitrant. On avait jeté Aureng par terre, le fouet était déjà levé, le condamné implorait en vain du regard les officiers mécontents de la scène mais n'osant pas se prononcer contre leur supérieur, lorsqu'un passager, mylord Grey, chief-justice de l'Inde, s'avança vers Aureng, le

releva, lui demanda s'il était sujet de la reine Victoria et lui conseilla d'invoquer la protection des lois anglaises. Aureng fit sa déclaration. Il était sauvé. Mais il n'était pas au bout de ses tribulations. Les parents de son ancien maître se moquèrent des trésors en herbes qu'il leur apportait comme le principal legs du défunt, et lui-même, le pauvre Aureng, ils le jetèrent à la porte vingt-quatre heures après son arrivée, par la raison qu'il ne voulait pas se laisser convertir : le missionnaire l'avait précédé et avait dénoncé son obstination à la famille.

Après avoir erré dans les rues de Londres, en proie au désespoir, Aureng avait loué, avec quelques Irlandais, une chambre où il avait passé quelques jours sans sortir, de peur de tomber de nouveau entre les mains de ses persécuteurs. Le dimanche venu, la propriétaire lui avait demandé pourquoi il n'allait pas à l'église, et, sur sa réponse qu'il ne croyait pas au dieu des chrétiens, elle lui avait donné le congé. Pareille aventure lui était arrivée dans plusieurs maisons : le missionnaire avait retrouvé sa trace et continuait charitablement son œuvre de dénonciation. Pour comble de malheur, les ressources du pauvre persécuté étaient épuisées. Il allait manquer, non-seulement d'abri, mais encore de pain. Heureusement, il avait vu un jour un nègre balayer une rue et recevoir pour cet office une rémunération des passants. Il avait aussitôt suivi cet exemple et acheté un balai, et c'est ainsi qu'il s'était établi à la place où Hartmann l'avait rencontré. Il avait, dès le premier jour, gagné plus qu'il ne lui en

fallait pour vivre, avait amassé quelques économies, et songeait à retourner dans sa patrie, lorsqu'il avait noué une connaissance qui lui avait rendu Londres aussi cher que sa patrie.

Un soir qu'il passait devant un des cottages de la Glocester-Terrace, des gémissements partant du bas de la porte d'un jardin avaient attiré son attention. Il s'était baissé et avait trouvé gisant dans la boue, secouée par la fièvre, trempée par la pluie battante, une jeune, blonde et jolie Hessoise. Il l'avait prise dans ses bras, portée dans sa chambre, couchée dans son lit. Il lui avait préparé du thé et lui avait donné des soins toute la nuit. La Hessoise lui avait avoué le lendemain qu'elle avait été l'objet d'une espèce de traite, qu'elle appartenait actuellement à un maître qui l'employait à mendier pour son compte et qui l'avait menacée, ce jour-là, de la rouer de coups si elle ne rapportait pas deux schellings. Surprise par la fièvre après une journée passée dehors à jeun, elle n'avait pas eu la force d'implorer plus longtemps la pitié des passants, et craignant la correction qui l'attendait à la maison, elle s'était couchée dans la rue, s'abandonnant à sa destinée. — L'Hindou avait continué à la soigner les jours suivants et n'avait repris ses fonctions de balayeur qu'après l'avoir remise sur pieds.

Quand il en fut arrivé là de son histoire, le narrateur s'aperçut que la nuit était tombée. Il se leva et voulut prendre congé. « Aureng, s'écria Hartmann, je ne te laisserai pas partir que tu ne m'aies tout dit. Marguerite est-elle encore chez toi ?

— « Si elle est encore chez moi? Croyez-vous que je l'aurais laissée retourner chez son maître, même si elle l'eût voulu? Mais elle ne le voulut pas. Elle resta chez moi et m'aima. Elle avait quatorze ans lorsque je la ramassai dans la rue. Je m'imaginai que j'étais son père et je vécus dans cette idée jusqu'à ce qu'elle eût seize ans et qu'elle fût devenue une jeune fille florissante et pleine de grâce. »

Aureng se tut. — « Eh! bien, fit Hartmann, et ensuite? »

— Ensuite, dit Aureng d'un ton bref et ferme, ensuite elle est devenue ma femme, et depuis quatre ans, elle est la mère de mon enfant.

— « Vous êtes mariés?

— « Elle est la mère de mon enfant, répéta Aureng. Où aurais-je trouvé un prêtre prêt à donner sa bénédiction au païen? Quant à Marguerite, elle n'a pas eu peur de ma religion. »

Aureng se leva de nouveau. La bonté familière du poète l'avait mis à son aise. Sa timidité avait disparu. « Vous êtes, dit-il d'un ton pénétré, le premier qui ayez appris l'histoire de ma misère et de mon bonheur et qui m'ayez écouté avec bienveillance. Je vous remercie. Il est si doux de parler de ses souffrances et de ses joies après des années de silence! » Puis, au moment de s'en aller, il se retourna, hésita, et après un instant de réflexion : « Il faut que vous la voyiez, s'écria-t-il. » On se mit en route. Aureng se frottait les mains et assurait incessamment le poète qu'il était son bienfaiteur.

Marguerite ne fut pas peu embarrassée de voir arriver un hôte avec son mari ; mais la bonhomie de Hartmann la mit bientôt à son aise, et le poète, se complaisant dans cet intérieur simple et affectueux où l'orient se mariait avec l'occident, prolongea sa visite jusqu'à minuit. Les visites se renouvelèrent fréquemment, et la famille du Brahmane compta bientôt parmi les relations les plus chères de Hartmann.

Au mois de juin, l'intérieur d'Aureng fut troublé par un orage. Le prince qui se trouvait à la tête de la mission extraordinaire envoyée à Londres par le roi de Népaul, avait remarqué, un jour qu'il passait place Stanhope, le compatriote remplissant l'office de balayeur. Il l'avait emmené dans son palais, l'avait élevé à une haute fonction dans sa suite, et lui avait déclaré son intention de le rapatrier. Le soir, Aureng accourut chez Hartmann, le mit au fait de sa nouvelle aventure et requit son intervention : Marguerite, s'imaginant qu'il allait l'abandonner, lui avait fait une scène, et avait crié qu'elle ne se laisserait pas enlever son enfant et qu'elle ne suivrait pas son mari dans l'Hindoustan. Le poète suivit le Brahmane dans sa demeure. Il réussit à calmer l'épouse alarmée, mais non à ébranler sa résolution. Aureng dépeint alors sous les couleurs les plus séduisantes les beautés du site oriental où il installerait sa famille. Marguerite reste inébranlable. Alors le Brahmane dépose d'un air douloureux le turban et les châles dont le prince l'avait revêtu, et fait signe que c'est fini. Et voilà que Marguerite, vaincue par sa résignation, éclate en sanglots : « Quand par-

tons-nous, s'écrie-t-elle, quand partons-nous? » Mais Aureng, profondément remué au spectacle du] déchirement qui s'est fait dans l'âme de sa femme, sort et rapporte au prince les insignes de sa dignité.

Le lendemain, il reprit son balai à la place Stanhope.

Hartmann quitta Londres bientôt après. Il revit Aureng en 1853. Le Brahmane remplissait toujours ses fonctions. Il vivait toujours avec sa Marguerite et il la chérissait d'un amour plus profond encore depuis qu'il lui avait fait un si grand sacrifice.

L'histoire des amours de Marguerite et du balayeur hindou forme un des chapitres les plus touchants et les plus originaux des *Récits d'un nomade*. On y retrouve quelque chose de la délicatesse et de la pureté de sentiments qui fait le charme immortel de *Paul et Virginie*. Ce n'est pas là, du reste, que se borna la moisson poétique que Hartmann fit à Londres. Il avait fait la connaissance de Carlyle, et l'éminent historien lui avait soumis une correspondance d'où il tira une de ses meilleures narrations en vers. C'était la correspondance que Bruce et Sackville avaient échangée avant de se battre en combat singulier. Le duc de Sackville, après la bataille de la Montagne blanche, avait trouvé la fille de son roi, Elisabeth d'Angleterre, reine de Bohême, abandonnée dans le château de Prague. Il l'avait enlevée en croupe sur son cheval et l'avait sauvée en l'emportant, par monts et par vaux et à travers mille périls, en Saxe. Quelques années plus tard, un noble écossais, Bruce, s'étant permis des brocards sur cette aventure, le chevaleresque Sackville l'avait provoqué en duel. La ren-

contre eut lieu sur la frontière d'Ecosse et fut meurtrière pour les deux adversaires. Ce sujet transportait Maurice Hartmann dans sa patrie, la Bohême. Il le traita avec une visible complaisance et en fit un récit attachant, plein de scènes pittoresques. Par le mouvement, par la vie qui anime les personnages, ce récit rappelle de loin la manière de Walter Scott ; dans le ton élégiaque de quelques descriptions on retrouve de nouveau des réminiscences de Lenau, surtout de l'inimitable tableau de genre *le Postillon*[1]. La poésie capiteuse du maître avait exercé évidemment sur Hartmann une puissante action, et son ambition, qu'il le sût nettement ou non, était de rencontrer des accents où l'on saisirait comme un écho ou un prolongement des mélodies ensorcelantes du grand lyrique hongrois.

Hartmann acheva le poème de *Sackville* à Paris, mais avant de retourner sur le continent, il visita une partie de l'Irlande et de l'Ecosse. Ce voyage l'amena à s'essayer dans un genre qu'il n'avait pas encore abordé. Il rendit compte d'une partie de ses impressions dans une série de *Lettres de Dublin* qui furent remarquées pour la netteté des observations, la vivacité du récit, la saveur du coloris, la limpidité et l'aisance du style. Une excursion sur les bords du lac d'Antrim lui avait laissé un souvenir particulièrement profond, qu'il fixa dans quelques pages de ses *Récits d'un nomade*.

Il venait de parcourir la vieille ville celtique d'Antrim

[1] La traduction du *Postillon* se trouve dans mon essai sur Lenau : *Première série d'études sur les poètes de l'Autriche*, chez Fischbacher, 33, rue de Seine.

et son faubourg composé de huttes sans fenêtres, dont l'unique pièce reçoit la lumière par la porte ouverte en hiver comme en été. Il errait sur les bords du lac sombre que le peuple a surnommé « l'eau noire », et son imagination, subissant le charme de cette mélancolique solitude, évoquait les Elfes et tous les êtres fantastiques qui habitent la profondeur de ces eaux. Elle peuplait également d'êtres romantiques et étranges le castel des lords O'Neil, descendants de la maison royale d'Ulster, lorsque son attention fut attirée par une colonne de fumée qui s'élevait d'une masure cachée dans une anse du lac. La masure était aussi misérable que celles qu'il avait remarquées dans le faubourg d'Antrim. C'était une espèce de caverne qui ne pouvait être habitée que par des êtres primitifs, étranges. Il s'approcha du seuil. La pièce faiblement éclairée par un maigre feu avait l'air d'une cave basse et humide. Sur un tronc d'arbre était assise une jeune fille de seize à dix-sept ans, qui se leva à l'aspect de l'hôte inattendu. Svelte, maigre, brune, la bouche rose, les cheveux retombant sur la nuque blanche et jolie, elle sourit et montra deux rangées de dents d'un éblouissant éclat. Elle était vêtue d'une chemise qui avait autant de trous que le filet suspendu devant la hutte, et d'une robe mince, effilochée depuis la hauteur du genou. Un étranger ! s'écria-t-elle, en mesurant l'intrus d'un air curieux. Il expliqua qu'il était venu visiter le lac merveilleux. « Je crois, fit-elle, que c'est le plus beau lac du monde, » et elle pria l'hôte d'entrer. — C'était une vraie caverne. Le tronc d'arbre, sur lequel la jeune fille s'assit de

nouveau, une couche faite de foin et de feuilles sèches, une pierre qui servit de siège à Hartmann, un pot sur un petit feu, et une assiette en porcelaine suspendue entre les branches qui formaient le toit : tel était l'ameublement. « Est-ce là votre demeure ? » dit le poète, et il ajouta aussitôt avec une intention pleine de délicatesse : « Je vous demande cela simplement pour savoir si je suis chez vous, si je suis votre hôte. »

— « Oui, sir, répondit-elle avec grâce, j'ai l'honneur de vous saluer comme mon hôte. » Elle ajouta qu'elle s'appelait Honnor O'Neil ; son père était occupé en ce moment à la pêche dans les eaux du lac. « Avez-vous entendu parler des O'Neils dans votre patrie ?

— Certainement non, Miss Honnor.

— Je le pensais bien, fit-elle d'un ton tranquille et fier. Les O'Neils étaient les rois les plus puissants de la terre ; tout Ulster appartenait aux O'Neils. Oui, sir, je descends des rois d'Ulster. Tout ce qui s'appelle ici O'Neil descend de ces rois. Le lord O'Neil qui habite ce château-là descend du fils aîné du roi : c'est la seule et unique différence entre lui et les autres O'Neils.

— Miss Honnor O'Neil, je suis heureux de connaître le rejeton d'une si puissante maison royale.

Elle allait répondre par un amical sourire, lorsque le contenu du pot commença de bouillir et menaça de déborder. Elle sauta en avant et retira le pot du feu. Puis, mettant la main sur la poitrine comme pour contenir les battements de son cœur, elle s'écria : « Saint-Patrick ! si j'avais laissé le pot se vider, il nous eût fallu souffrir de la faim pendant trois jours. Saint-Patrick, Saint-David

et vous tous, saints de l'Irlande, je vous rends grâce! »

L'émoi causé à une descendante de rois par la menace d'une perte minime parut singulièrement touchant au poète.

Honnor se rassit, et tout en renouant les mailles déchirées d'un filet :« Avez-vous appris dans votre patrie comment les O'Neils ont conquis cette terre? — Non? — Je vais vous le dire. Lorsque — il y a longtemps de cela, très-longtemps — les premiers hommes vinrent ici, ils trouvèrent un roi. Le roi dit : « Ce royaume d'Ulster appartiendra à celui qui le premier touchera le pays de la main. » Comme ces hommes étaient venus par mer, chacun dans un canot, ils firent force de rames, chacun voulant toucher terre le premier et devenir roi. Il y avait un O'Neil parmi eux. Lorsqu'il se vit devancé par d'autres, que fit-il? Il tira son épée, se coupa une main et la jeta sur le rivage. Il avait touché le premier la terre, il devint roi d'Ulster. Ce héros, c'est le fondateur de notre race royale. »

La conversation continua, l'hôte encourageant avec son aménité habituelle les confidences de Miss Honnor. La petite fille des rois d'Ulster était en train de lui raconter que sa mère était morte de faim par une année de disette terrible, quand tout-à-coup une grosse voix éclata de l'autre côté de l'anse. Honnor sortit, mais ne comprit pas ce que la voix lui disait. La voix répéta les paroles prononcées, et la jeune fille n'entendant pas mieux que la première fois, le personnage impatienté s'éloigna. C'était un domestique qui venait commander du poisson pour lord O'Neil, le seigneur du château dont il venait d'être question.

« Saint-Patrick et tous les saints de l'Irlande ! s'écria Honnor en se tordant les mains de désespoir. S'il s'en va sans faire sa commande, nous n'aurons rien à manger de toute la semaine ! » Elle courait le long de l'anse comme une folle ; puis, soudain, elle s'arrêta, parut réfléchir, et se jeta à l'eau. Elle nageait avec l'aisance d'un canard sauvage. Le domestique qui s'était retourné la regarda venir de son côté, et quand elle fut à portée de sa voix, il lui cria sa commande. La jeune fille la reçut radieuse, et revint au bord qu'elle avait quitté. Elle s'assit près du feu pour sécher ses habits. « Pourvu, maintenant, que le père rentre les filets pleins, » s'écria-t-elle, et elle exposa à son hôte que le lac, autrefois si poissonneux, s'épuisait depuis que l'Irlande était devenue anglaise. Des frissons la secouèrent, et comme elle n'avait pas de quoi changer de vêtement, elle s'enveloppa d'un filet, à l'exemple de cette fille de roi d'une légende du Nord, qui, dans son exil, portait un filet en guise de robe. « Je n'aurais pas froid, fit-elle, si je n'avais pas faim ; je n'ai rien mangé depuis hier, j'attends le retour de mon père pour toucher à ce pot. »

Hartmann se souvint des provisions qu'il avait emportées de Belfast. Il invita Honnor à partager avec lui ses sandwichs. Elle y porta une main fiévreuse. « Oh, mais, s'écria-t-elle, il y a de la viande ! » Le poète encourageait ses mouvements avides, se contentant de grignoter un petit morceau pour lui tenir compagnie. Quand ce fut fini : « Jamais je n'ai rien mangé d'aussi excellent, dit-elle. Ça été le meilleur repas du monde. Où fait-on cela ? »

Sur le point de prendre congé, Hartmann tira de sa poche un mouchoir de soie rouge : « Miss O'Neil, je vous prie d'accepter ce fichu en souvenir de ma visite et du déjeûner que nous avons pris ensemble. »

— Oh ! que cela est doux et lisse ! s'exclama-t-elle, en passant la main sur la soie et en nouant le mouchoir autour de son cou. Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau. Vous êtes bon, je vous remercie. » Et elle lui tendit la main, frissonnant de froid, secouée par la fièvre.

Une profonde pitié envahit l'âme du poète. Il s'inclina involontairement devant l'aimable et royale vierge que flétrissaient la faim et la misère, et il lui serra la main avec émotion. Elle pencha la tête d'un mouvement gracieux à droite, puis à gauche, et ils se turent tous deux comme pour bercer une pensée profonde.

Tout-à-coup elle tressauta et s'écria joyeusement : « Je puis vous donner également quelque chose, sir ! » Elle disparut dans les profondeurs de la caverne et en ressortit avec des quartz brillants. « Je veux bien les accepter, dit le poète, mais je connais l'usage qui veut qu'on paye ces pierres. »

— « Vous les avez payées, répondit-elle en hésitant. Vous m'avez donné le beau fichu et le déjeuner. »

— « Non, non, l'usage veut qu'on les paye avec de la monnaie. Ne voulez-vous pas accepter une pièce de monnaie, Honnor ? »

Elle ne répondit pas, mais attacha sur le poète un regard étrangement fixe.

Il lui tendit une pièce.

Half a Crown! s'écria-t-elle comme foudroyée par la

joie. Puis elle fit quelques pas en arrière, se pencha en avant et regarda la pièce d'un œil presque hagard. Tout son être se transforma. Les lèvres pâlirent et tremblèrent, les joues prirent des teintes mates et vertes, dans les yeux passaient des lueurs sombres. Elle desserra les mains qu'elle avait d'abord tenues croisées sur la poitrine, et les étendit d'un mouvement convulsif comme pour empêcher que le trésor qui était là, suspendu devant elle, ne lui échappât. *Half a Crown!* bégaya-t-elle une fois encore, la poitrine soulevée par un profond soupir. Elle paraissait incapable de proférer une autre parole. Le poète se sentit gagné par un étrange malaise. Il jeta la pièce sur le tronc où la jeune fille était assise un instant auparavant. Honnor la suivit du regard, le corps penché en avant, tandis que ses pieds semblaient avoir pris racine.

Alors Hartmann entendit une grosse et rude voix d'homme qui s'écriait également: *Half a Crown!* C'était le père qui rentrait. Il avait aperçu la pièce, et la regardait du même œil fixe et hagard que sa fille. Le poète passa à côté de lui sans recevoir de salut, et s'éloigna saisi tout ensemble d'un vague effroi et d'une profonde commisération.

Quelque fût l'attrait pittoresque de la plupart des contrées qu'il visita, il ne se sentit pas tenté de prolonger outre mesure son séjour dans la Grande-Bretagne. La froideur de ces populations du Nord répugnait au naturel expansif de l'Autrichien. Après un court passage en Hollande et en Belgique, il résolut de se fixer à Paris. Mais quelques mois ne s'étaient pas écoulés que

le besoin de voyager, commun à certaines natures poétiques et aux oiseaux, le poussa à lever de nouveau sa tente. Au printemps de l'année 1851 il se rendit à une invitation qui lui était venue de la Provence, et il passa toute la belle saison alternativement au château Latour de Farges situé au pied des Cévennes, et à Montpellier. Il fit la connaissance de Saint-René Taillandier, dont le cours sur la littérature étrangère l'intéressait vivement et qui d'ailleurs avait salué avec grand éloge la publication de *la Coupe et l'Epée*[1]. Des excursions dans les Cévennes, à Marseille, à Avignon, à Arles, à Cette fournirent à notre auteur la matière de quelques-uns de ses écrits les plus remarquables et les plus remarqués : quelques pièces lyriques où se retrouve la grande impression que fit sur le poète l'aspect de la Méditerranée ; plusieurs nouvelles, entre autres l'histoire émouvante et vraie de la plus belle des Arlésiennes qui, pendant de longues années, expia une faute d'amour dans une retraite pleine d'inexorables humiliations ; enfin le *Journal du Languedoc et de la Provence*.

Ce journal est un modèle de description à la fois nette, précise, pittoresque et poétique. Tableaux de la nature, critique d'art, scènes de mœurs, récits historiques, observations sur la politique, la religion, la race, les traditions, la langue et la littérature : tout y est, et tout y est également distingué et témoigne de l'aptitude du touriste à saisir l'aspect à la fois et l'âme des choses. Voyez, par exemple, comment il peint les cou-

[1] Etudes sur la jeune Allemagne.

chers de soleil dans le Bas-Languedoc, et rappelez-vous, si vous voulez goûter tout le charme de cette page, que le soleil est, en allemand, du genre féminin : « C'est une chose merveilleuse que la diversité des couchers de soleil. Chaque jour, la planète, cette reine éternellement jeune, se pare de charmes et de bijoux nouveaux, pour descendre chaque jour, resplendissante d'une beauté nouvelle, dans son lit nuptial. Tantôt elle est vêtue d'or brûlant, tantôt de velours d'un bleu tendre, tantôt de pourpre foncée. Les petits nuages dorés, ses pages, ont pris les leçons de leur maîtresse, et, comme elle, ils sont inépuisables dans l'invention de nouveaux costumes. Argentés, dorés, drapés dans la pourpre, quelquefois aussi vêtus de deuil, ils la suivent, portent sa traîne, ou galopent sur de fringants coursiers autour de son char triomphal. Emportée par le caprice, la reine change quantité de fois ses habits en une minute ; ses traits, tantôt souriants, tantôt mélancoliques, obéissent aux mêmes lubies, et, suivant son exemple, sa cour fait subir à sa tenue d'innombrables modifications. Dominée par sa fantaisie, la nature se livre à un jeu magique. Les Cévennes s'allument ; leur roi, le pic Saint-Loup, s'échauffe et regarde d'un front resplendissant la reine qui s'incline vers lui avec un sourire plein de grâce. Mais elle continue sa course, et lui, il s'enfonce peu à peu dans la tristesse et le deuil, et avec lui, tous ses vassaux, les monts durcis par le feu primitif et les vieux volcans avec leurs crânes chauves. »

Voyez maintenant comment un trait suffit à l'écri-

vain pour caractériser la physionomie d'une race : « A Arles, il est resté peu de chose de l'hellénisme ; le poids des pierres de taille romaines l'a écrasé ; mais l'hellénisme a germé entre les fentes et en est sorti sous la forme de belles femmes, comme les fleurs qui poussent dans l'amphithéâtre, et fleurit aujourd'hui encore sur les ruines colossales. »

Hartmann ne sent pas moins vivement les beautés de l'art que celles de la forme humaine :

« Nîmes possède un bijou qui m'attire toujours de nouveau et me retient avec une force irrésistible, avec la grâce d'une femme aimée, de telle sorte qu'après une contemplation qui a duré des heures, je ne m'en sépare qu'avec peine et, pour tout dire, avec une sorte de douleur, avec la conscience de n'avoir rencontré que bien rarement dans mon chemin quelque chose d'aussi beau, d'aussi grand, d'aussi apaisant. — Ce bijou, c'est la maison carrée, l'antique temple romain, qui est trop peu connu et qui a été célébré beaucoup trop froidement. Le temple est certainement un des plus magnifiques parmi ces monuments que les anciens nous ont laissés pour imposer à l'humanité une admiration qui dure des milliers de siècles. L'harmonie et l'équilibre parfaits, la vie qui anime la moindre parcelle, la petitesse des moyens employés pour produire une grande impression, l'absence de toute intention discordante, enfin le calme serein, j'allais dire le sourire répandu sur l'ensemble : tout cela fait de ce petit bâtiment, dont la masse est facilement éclipsée par une maison bourgeoise ordinaire, une œuvre accomplie, parfaite,

finie, du génie. Lorsqu'on la contemple, l'âme se sent envahie par un sentiment de paix aussi profond que celui que devait éprouver un Grec lorsqu'il avait offert un sacrifice à un dieu puissant et que, certain de la protection de ce dieu, il s'asseyait au festin et faisait passer de main en main l'amphore des libations.—Tout vit, tout se meut dans cette construction splendide. Les colonnes ne sont pas mortes comme des pierres vulgaires. Avec leurs cannelures, elles semblent grandir encore après des siècles, se mouvoir dès que la gaie lumière de midi se joue sur elles, et parler au contemplateur la langue mélodieuse et humaine que parlaient les dieux habitant les temples grecs. Ce temple, on l'appelle temple romain ; mais, je le jure, c'est un maître grec qui l'a conçu et exécuté. Oh ! les Romains étaient incapables de faire pareille chose ! Il fallait que leurs superbes opprimés la créassent pour eux, comme il fallait qu'ils leur prêtassent les statues des dieux, la philosophie et la poésie, pour couvrir la nudité de ces barbares présomptueux, pour dorer leur pauvre opulence ! »

L'admiration du poète ne se renferme pas dans le cercle de l'art antique ; elle se porte vers tous les ordres et tous les genres de beauté, et elle sait les décrire avec une délicatesse de touche merveilleuse :

« Voyageur épicurien, j'ai inventé une nouvelle façon, la plus raffinée du monde, de jouir d'Arles. Je contemple la ville à la lueur de la lune. Le jour, je me tiens presque toujours chez moi et je lis des histoires qui ont pour théâtre le midi de la France. Mais

quand les rues deviennent silencieuses et que la pleine lune se lève sur les Alpines, je sors pour contempler de nouveau, enveloppés des voiles de l'astre de la nuit, les ruines et les restes que j'ai vus inondés de soleil. Ces voiles de la Provence sont très transparents, la lune provençale n'est qu'un soleil bien tempéré, la nuit un jour bleu, orné d'étoiles. A l'instant même — il est près de minuit — je sors du cloître Saint-Trophime, où j'ai passé deux heures solitaires et merveilleuses. C'est une admirable œuvre d'art. Un écrivain français dit de ces galeries : « S'il est vrai que les murs de Thèbes aient été élevés au son de la lyre, cette maison a été construite au milieu des harmonies de l'orgue et du parfum de l'encens. » L'auteur a bien dit. Le bâtiment est aérien, beau et insaisissable, presque incorporel, comme des harmonies et des parfums d'encens, et il est à l'art antique ce que l'orgue est à la lyre. »

Puis, après une description détaillée, Hartmann ajoute : « Pourquoi les prétendus connaisseurs et amis de l'art réservent-ils toute leur admiration pour l'art antique et se détournent-ils avec un sourire bête de tout ce que l'art chrétien a produit ? Je le dis à leur barbe : cette cour du cloître Saint-Trophime est en son genre une œuvre aussi accomplie, aussi satisfaisante, aussi rassérénante que la maison carrée de Nîmes, que je sais apprécier et admirer. Vue du haut des murs et sous la lumière du jour, la cour avec ses petites colonnettes ressemble au calice d'une fleur à cent étamines. A la lueur de la lune, c'est un beau caveau. Le vent du soir dans les arbres dont la couronne dépasse

le mur, le murmure de la fontaine dans la cour voisine ne sont pas assez forts pour troubler la paix profonde répandue sur toutes les dalles dans ces sombres galeries. Et quand la tempête se déchaîne en haut, on doit croire en bas qu'ici le silence reste éternellement et immuablement le même. — Je me promenais dans la galerie romane, la lune s'était déjà éclipsée, et la nuit profonde enveloppait tout à l'entour. En face de moi, dans l'autre galerie, deux sœurs de l'ordre des Dames Noires allaient et venaient. Leurs paroles ressemblaient à un murmure, leurs voiles effleuraient parfois les colonnettes, et quand elles avaient passé sur la raie lumineuse projetée par la lampe de la madone, elles étaient comme dévorées par la nuit. Je n'entendais plus que leur murmure, le babil de la fontaine, le bruissement des feuilles jusqu'au moment où, revenant dans la raie lumineuse, elles animaient la scène pour un moment. Assis entre deux colonnettes, je me tenais aussi tranquille que possible pour ne pas déranger les deux promeneuses, car si elles m'avaient remarqué, elles se seraient probablement retirées et se seraient privées d'une heure intime qui paraissait leur être douce. Pensaient-elles à leurs sœurs qui sont enterrées partout, sous leurs pas, dans les galeries du cloître ? Je ne contemplais que leurs beaux profils qui se dessinaient nettement, comme dans un cadre, sur le pan de mur éclairé entre les colonnes, et les gracieuses colonnettes elles-mêmes qui, dans la lumière légèrement vacillante de la lampe, paraissaient se mouvoir et frissonner légèrement. »

Que de pages empreintes de cette grâce et de cette délicatesse ! Le poète s'en allait ainsi de ville en ville, de monument en monument, de site en site, appliquant et s'appliquant les vers d'un de ses confrères du Nord[1] :

Beauté, partout où je t'aperçois,
J'offre mon culte à ta lumière,
Et quand je dilate ainsi mon cœur et mon âme,
Je ne fais que remplir un devoir.

Avignon, Beaucaire, Arles, Nîmes, la fontaine de Vaucluse n'ont jamais trouvé d'admirateur plus enthousiaste ni qui ait motivé plus savamment son enthousiasme. Les observations du touriste sur le langage des habitants ne sont pas moins intéressantes que ses études artistiques, et il les relève par je ne sais quel tour humoristique, piquant et gai :

« Ce qui distingue le patois de Montpellier, c'est entre autres la prononciation et l'emploi du petit mot : pécaïré. Je ne suis pas plus en état de donner une définition de ce petit mot que les dames les plus éloquentes de Montpellier n'ont été capables de m'en expliquer clairement le sens. Pécaïré, c'est — Pécaïré ! Tenter de le traduire ou même d'en rendre le son par l'écriture serait peine perdue. L'intonation, la façon dont on le met en musique au moment où on l'emploie, la manière dont on l'insère dans le groupe des autres

[1] Hebbel.

mots, dont il se comporte dans la question, dans la réponse, dans le récit, dans l'exclamation : tout cela lui donne son sens et son caractère. Les poètes qui écrivent en patois s'en servent avec beaucoup d'habileté et de bonheur. Il est surtout gracieux, aimable, musical, dans la bouche des Montpellieraises. Il est adopté, il est vrai, dans beaucoup d'autres villes ; mais nulle part on ne sait en faire un aussi joli usage que dans la partie féminine de la population de Montpellier. Pécaïré est pour les Montpellieraises ce que l'éventail et la mantille sont pour les femmes de Séville. Elles disent tout à l'aide de ce seul petit mot, comme les femmes de Séville expriment télégraphiquement tous leurs sentiments au moyen de ces deux instruments.

« On dit à la Montpellieraise : « Savez-vous que ce brave Aristide Ollivier est tombé ? » — Pécaïré, s'écrie-t-elle avec terreur et en se tordant les mains. — « Quels beaux yeux vous avez ! » — Pécaïré ! sourit-elle coquettement. — « Votre pauvre enfant a sans doute beaucoup souffert pendant sa dernière maladie ? » — Pécaïré, répond-elle avec un soupir. — « Mais que vous êtes florissante ; on serait tenté de s'amouracher de vous ! » — Pécaïré ! exclame-t-elle d'un ton railleur. »

La même pointe de malice innocente et, au fond, pleine de sympathie se retrouve dans l'anecdote suivante : « La connaissance du français du nord est de date très-récente à Montpellier ; ce qui le prouve, c'est une anecdote que les habitants eux-mêmes racontent

en souriant. Lorsque le duc de Richelieu, le Don Juan du siècle dernier, fut nommé gouverneur du Languedoc et arriva à Montpellier, sa résidence, la femme du président d'un tribunal quelconque donna en son honneur une grande soirée. La dame alla elle-même de maison en maison, invitant les femmes les plus élégantes et les plus cultivées de la ville et leur recommandant en même temps d'user ce soir-là de leur meilleur français, afin de faire honneur à la ville en présence de l'homme le plus élégant de la cour. Les dames firent ce que leur hôtesse leur avait si vivement recommandé. Et cependant, et cependant — ô triste surprise ! — le duc de Richelieu s'écria à la fin de la soirée : « Tiens, on m'avait toujours dit que le patois de Montpellier est si difficile à comprendre, et je comprends presque sans effort tout ce que ces dames me disent ! »

Hartmann apportait un soin tout particulier à étudier le passé des localités et des contrées qu'il visitait, et ces digressions historiques, habilement introduites dans ses descriptions, n'en constituent pas le moindre charme. Le martyre et les luttes héroïques des protestants attirèrent surtout son attention et le passionnèrent au point qu'il se proposa d'y consacrer un ouvrage spécial. Les accidents de sa vie aventureuse l'empêchèrent de mettre ce projet à exécution ; mais il inséra dans ses mémoires quelques-uns des épisodes qui l'avaient frappé le plus par les vertus et le courage dont ils témoignaient. « Chaque pays ne devient vivant à mes yeux, disait-il, que lorsque je le peuple des hé-

ros de son histoire, et je le parcours toujours, comme on lit un roman, en compagnie du héros souffrant, auquel je rapporte tout ou presque tout ce que je vois. Que ces héros de mes romans de voyage ou plutôt de mes voyages romanesques se trouvent être presque toujours les opprimés du pays, c'est là mon goût, c'est ma prédilection. »

On pense bien qu'avec cette ouverture d'esprit, Hartmann ne devait pas laisser échapper à ses recherches les chants populaires du pays qu'il parcourait en tous sens. Ces chants sont les fruits les plus savoureux du terroir ; ils font partie de sa physionomie, et, à travers cette physionomie, l'âme du peuple se révèle avec une sincérité sans pareille. Hartmann cueillait le long de son chemin ces pièces primesautières, parfumées et fraîches comme l'aubépine en fleurs, et il communiquait à ses compatriotes ses trouvailles sous la forme de traductions qui, grâce à l'incomparable souplesse de la langue allemande, conservaient presque toute la saveur de l'original. Bref, le séjour du poète en Provence et dans le Languedoc fut un perpétuel enchantement, et un jour il se laissa aller à résumer ses impressions dans cette boutade enthousiaste qui a dû faire faire plus d'une grimace sur les bords de la Sprée : « Tout est autre ici que ce que l'on voit de l'autre côté des monts, et je souscris à la déclaration qu'un célèbre naturaliste me faisait naguère : L'homme n'est pas fait par la nature pour vivre dans le Nord. Heidelberg, le Rhin et la Thuringe, voilà la limite. Qu'il se rencontre encore des hommes en Prusse, c'est le fait de la né-

cessité et de la réflexion, mais la nature n'a ni voulu ni fait cela. »

Après avoir ainsi recueilli son miel dans les plaines et sur les monts, dans tous les coins et recoins de cette terre parfumée, le poète s'en retourna à Paris. C'était à la fin du mois d'octobre 1851. Les symptômes présageant des événements dramatiques frappèrent son esprit toujours en éveil. Dans les grandes villes du midi, plus d'une observation faite, plus d'un aveu craintif échappé au cours de la conversation l'avait déjà convaincu que la France allait traverser une redoutable crise. Elle éclata plus terrible encore qu'il ne l'avait prévue. « Le 2 décembre, écrit-il dans un mémoire intitulé: *Petits souvenirs du Coup d'Etat*, la porte de ma chambre s'ouvrit de grand matin, et une foule d'amis français et allemands — écrivains, peintres et musiciens — firent irruption : « Le Coup d'Etat, le Coup d'Etat est fait ! Députés et généraux sont arrêtés ! Partout des soldats; des proclamations du président à tous les coins de rues ! » Telles étaient les nouvelles qui m'assaillirent en un clin d'œil. Je m'habillai et je descendis avec mes amis dans la rue. »

Hartmann nota heure par heure ses impressions, et après tant d'années écoulées son récit reste une déposition importante, car la physionomie de ces lugubres évènements qu'on a tenté bien des fois d'altérer, s'y reflète comme en un miroir fidèle, bien que raccourci. Observateur impartial et pénétrant, notre auteur a saisi la véritable portée et la vraie signification des sentiments et des faits qui se produisaient autour de lui. Il

a eu soin de ne raconter que ce qu'il avait vu et entendu lui-même, et ce qu'il a vu, c'est aussi bien la perfidie et l'astuce des auteurs du crime que l'apathie de ceux qui l'ont laissé commettre [1].

Hartmann parcourut les boulevards jusqu'à la place de la Bastille et au faubourg Saint-Antoine. C'est là qu'il verrait quelle attitude allait prendre le peuple. Quel ne fut pas son étonnement de voir que les rassemblements, bien que nombreux, étaient fort calmes sur la place de la Bastille! Il n'y avait que très peu de sergents de ville, et quand ils sommaient les groupes de se disperser, on obéissait. « Ceci m'excita, écrit-il; je me laissai entraîner à monter sur une borne, et je commençai à parler. J'invitai naturellement le peuple à s'armer pour la résistance, mais je n'avais pas parlé plus d'une minute qu'un homme barbu, dont le visage inspirait confiance, s'avança vers moi et me dit d'un ton manifestement bienveillant: « Citoyen, ne vous donnez pas la peine, le moment n'est pas venu, vous ne faites que vous compromettre. »

Convaincu qu'il n'y avait rien à faire là pour le moment, Hartmann et ses amis revinrent sur leurs pas, et se dirigèrent par les boulevards, vers les Champs-Elysées, et de là vers les Tuileries. Tout en poursuivant leur chemin, ils entendaient fréquemment un mot qui avait déjà frappé leurs oreilles sur la place de la Bastille : « Pourquoi se battre pour cette chambre? Pour

[1] J'ai publié la traduction complète des *Petits Souvenirs du Coup d'Etat* dans le numéro de janvier 1884 de *la Jeune France*.

la rue de Poitiers ? Avec lui, les choses n'iront pas plus mal qu'avec la rue de Poitiers ? » Ces exclamations renfermaient le germe de la victoire de Napoléon.

« Au Palais-Royal, je rencontrai une vieille connaissance, un ancien sous-préfet de la République. J'étais seul, mes amis s'étaient séparés de moi. Il se suspendit à mon bras et se mit à causer très gaiement de l'événement. Il me démontra, malgré ces démonstrations favorables du peuple, que Louis-Napoléon ne pouvait pas l'emporter et que, même en cas de victoire, il périrait misérablement au bout de quelques semaines. Tout en causant ainsi, nous arrivâmes place de la Bourse. Là, soudain, un détachement de cavalerie déboucha d'une des rues latérales et dispersa la foule. Le sous-préfet lâcha mon bras, et... je ne l'ai jamais revu. Cet homme appartenait à une famille qui présente, dans son petit cercle, l'image de la France entière. Il était, lui, sincèrement républicain. Son frère aîné — un orléaniste — a passé immédiatement après le Coup d'Etat dans le camp bonapartiste ; son frère cadet était jésuite, et ses parents légitimistes-cléricaux. Le nom de la famille est très connu ; elle fait partie de ce qu'on appelle le meilleur monde. »

Quelques minutes après, Hartmann se rend aux bureaux de rédaction d'un grand journal légitimiste, et il rencontre le rédacteur en chef, vicomte C.... qui appartient à l'aristocratie légitimiste la plus vieille. Le vicomte C.... est profondément indigné du coup d'Etat, et il ne croit pas au succès. Mais peu de jours après, il passe avec son journal, dans le camp impérial, et plus

tard, quand la subvention impériale lui est retirée, il se fait prussien. « Je pourrais raconter bon nombre de ces métamorphoses, — presqu'autant qu'Ovide en a raconté — mais, dit Hartmann, je veux me borner à une seule petite histoire, qui me paraît résumer l'histoire de toute la France de cette époque-là. Dans la rue Saint-Lazare demeurait mon marchand de tabac, un beau gaillard aux traits avenants, chez lequel je faisais tous les soirs ma petite provison de cigares. Le soir du 2 décembre, en allant prendre des nouvelles d'une famille amie que je visitais tous les jours, j'entrai dans le magasin, comme d'habitude : « Eh bien, fit le marchand, que dites-vous de ce crime ? Ah ! le coquin, le parjure.... il n'échappera pas au châtiment. A la lanterne, le coquin ! La France ne peut pas tolérer un pareil crime.... » Il continua longtemps sur ce ton et dans ce style. Le lendemain, j'entrai dans le magasin à la même heure. « Il faut avouer, dit en souriant le marchand de tabac, que le coquin n'a pas mal combiné son affaire. Il ne paraît pas qu'on en puisse finir avec lui si lestement. Il connaît les Français, etc. etc.... » Le troisième jour, l'image de Louis-Napoléon s'étalait au-dessus de la boîte à cigares, le visage tourné hardiment vers la porte vitrée et la rue. »

Le soir du 2 décembre, Hartmann constate encore une fois combien les sentiments de la foule sont débonnaires. Le général Canrobert remonte le boulevard Bonne-Nouvelle avec un détachement de troupes. Il passe par le chemin creux formé par les trottoirs élevés en forme de terrasses. Les troupes, l'arme au bras, ne

se frayent leur chemin que lentement et avec peine. Rien n'est plus facile que de disloquer leurs rangs, de les disperser et de les anéantir du haut des terrasses en les criblant de pavés. Le peuple se contente de leur jeter le cri de : Vive la République ! et la foule qui se presse autour du général et qui peut l'arracher de son cheval, se borne à lui faire de délicats reproches et à exprimer l'espoir qu'il ne prêtera pas les mains à la perpétration d'un crime. Vers onze heures, Hartmann retourne au plus révolutionnaire des faubourgs, au faubourg Saint-Antoine. La paix la plus profonde plane sur le quartier, et le poète qui vient de publier *Adam et Eve*, dit à ses amis en jetant les regards autour de lui : « Quand j'écrirai de nouveau une idylle, je la transporterai dans le faubourg Saint-Antoine et dans la nuit du 2 au 3 décembre. »

Le deuxième jour, Hartmann joua un rôle actif dans le drame. Rôle bienfaisant, car le poète trouva l'occasion de sauver la vie à un innocent : « Sur le boulevard, tout près de la rue du faubourg Poissonnière, mon ami S.... et moi, nous vîmes un grand rassemblement autour d'un sergent de ville isolé. Plusieurs personnes le serraient à la gorge pour l'étouffer, d'autres cherchaient à le tirer du côté d'une lanterne, tandis que celles qui ne pouvaient l'approcher criaient en chœur : A la lanterne ! A la lanterne ! Une terreur mortelle se lisait dans les traits du pauvre homme incapable de proférer la moindre parole. Nous nous jetons au milieu de la foule et nous crions : « Laissez-le ! Il est seul ! » Chose remarquable ! Cet appel à la chevalerie et à la

générosité trouve aussitôt un écho dans cette même foule qui vient à l'instant même de demander la tête du pauvre diable. En un clin d'œil, nous avons une légion d'alliés. Un grand nombre de voix s'écrient avec nous : Il est seul ! Il est seul ! Tandis qu'on s'efforce de détacher les mains qui l'enserrent pour l'égorger, nous réussissons à former cercle autour de lui en nous tenant par la main, et à le tenir écarté de ceux qui lui veulent encore mal de mort. Nous nous dégageons de la foule et nous nous avançons insensiblement jusqu'au moment où notre cercle peut s'ouvrir enfin et livrer passage au prisonnier, tandis que d'autres retiennent les exaltés et les furieux. Le sergent, rendu à la vie et à la liberté, se sauve le plus rapidement possible dans le labyrinthe des rues voisines. »

Par une singulière ironie du sort, Hartmann, peu de moments après avoir sauvé la vie au sergent de ville, tomba entre les mains de ses collègues et fut menacé d'être emmené à la préfecture. Or, être emmené à la préfecture, cela pouvait être et cela fut pour beaucoup une sentence de mort. Il est certain, en effet, que dans les cours de la préfecture et au Champ de Mars, un grand nombre de personnes inoffensives,qui avaient été arrêtées par les soldats et les agents de police, furent exécutées sans autre forme de procès. Or donc, ce fut dans la rue Richelieu que Hartmann se joignit à un groupe qui chantait la Marseillaise, ou plutôt il ne se joignit pas au groupe, car il marchait sur le trottoir, tandis que les personnes qui chantaient tenaient le milieu de la chaussée. Voilà que, soudain, un piquet de

cavalerie tournant le coin d'une rue, dans la direction de la Bourse, se rue au-devant de lui. « Le piquet est renforcé par une nombreuse bande d'agents qui s'étendent rapidement en demi-cercle, fondent avec des casse-têtes sur la foule désarmée, terrassent les uns, et emmènent les autres prisonniers. J'étais du nombre de ces derniers. Un agent me tenait serré dans ses griffes de fer, et tout en me tenant, il regardait faire ses collègues, et leur souriait d'un sourire féroce, sans daigner abaisser son regard sur moi. Mais toutes les arrestations ne se firent pas aussi facilement que la mienne ; une sorte de combat léger s'engagea. Alors l'immobilité à laquelle je le condamnais sembla peser à mon gaillard. Chez lui, la chasse à l'homme était devenue évidemment une passion. Il se tourna vers moi, me regarda un moment d'un air scrutateur, me lâcha et se jeta tête baissée dans la foule. J'avais été prisonnier pendant une minute. Je suis convaincu que j'ai dû ma délivrance, peut-être ma vie, à un par-dessus blanc, élégant et tout flambant neuf, que je m'étais fait faire quelques jours avant le Coup d'Etat. La liberté, la vie, tout dépendait alors d'un rien, du caprice de vulgaires agents de police et de leurs pareils. »

Hartmann fut témoin de l'épisode du Coup d'Etat qui constitue en quelque sorte un crime dans le crime. On a souvent révoqué en doute le guet-apens, mais le poète faillit en être victime, il est donc en mesure d'en garantir la réalité.

« Paris ne s'était pas couvert de barricades la nuit ; ouvriers et citoyens n'étaient pas en armes le deuxième

jour. Les boulevards, il est vrai, n'étaient plus praticables le 3 décembre après midi, mais par la simple raison qu'ils étaient occupés dans toute leur longueur par les troupes. Nous cherchâmes à gagner par de longs circuits la partie supérieure du boulevard dans l'espoir de pouvoir nous y engager par une des petites rues qui y aboutissent. Mais sur tout ce parcours et dans tous ces détours nous ne trouvâmes que rues barrées, et nous arrivâmes ainsi sur la grande place Saint-Vincent-de-Paule. Il y avait là foule, mais un seul homme armé traversa le rassemblement, je dis un seul homme. Par-ci par-là, des gardes nationaux isolés et sans armes. Ils attendaient qu'on battît la générale, mais on ne pouvait la battre, par la raison que tous les tambours de la garde nationale avaient été confisqués. — Nous entrâmes dans la rue du faubourg Poissonnière. Elle était morne et déserte, et barrée du côté du boulevard par d'épais rangs de soldats. Derrière les soldats se tenaient cinquante à soixante citoyens qui, comme nous, avaient tenté vainement d'avancer jusqu'au boulevard. Le temps leur parut long, et ils se mirent à se promener en long et en large derrière la troupe. Nous ne comprenions pas le motif pour lequel la troupe nous fermait l'accès du boulevard, car à notre grand étonnement, nous voyions bon nombre de personnes se promener sur ce boulevard et regarder les soldats dont les uns se tenaient l'arme au pied et dont les autres faisaient des mamours à un tonneau de vin. Il paraît qu'on avait ouvert l'accès des boulevards inférieurs pendant que nous avions fait le détour indiqué. Qui eût pu deviner

que c'était là le plus cruel et le plus lâche des guet-apens pour de pauvres diables innocents et désarmés ! Il était environ trois heures ou quatre heures. Le ciel légèrement couvert, la température douce, l'atmosphère extrêmement tiède et un peu humide. Ne pouvant avancer, nous nous promenions, comme les autres, dans la rue du faubourg Poissonnière. Nulle part de bruit, encore moins de bruit d'armes ! Pas de roulement de voitures ! Un silence et un calme tels qu'on ne les observe dans cette ville que pendant quelques heures tous les dix ans, planaient sur tout Paris. Quelle ne fut pas l'impression, — impression émouvante, impression écrasante ! — lorsque, subitement, derrière nous, éclata un coup de tonnerre, un craquement d'enfer, comme si le ciel s'effondrait ! Epouvantés, nous nous retournons, et voici : des nuées de fumée couvrent déjà le boulevard ; des éclairs rouges traversent ces nuées et, au-dessus d'elles, l'atmosphère humide où ils se teignent de couleurs plus sombres. Tous ces soldats qui à l'instant même étaient si tranquilles et si pacifiques, tirent de tous les côtés avec un zèle énorme, comme s'ils avaient devant eux et sur leurs flancs un redoutable ennemi. Ils tirent sur les promeneurs désarmés dans les rues, ils tirent sur les fenêtres des maisons à l'entour. Ces fenêtres sont en partie fermées, en partie occupées par des spectateurs uniquement préoccupés de regarder les soldats et leurs agissements. A peine avons-nous constaté l'horible réalité, à peine avons-nous repris nos sens qu'un détachement se tourne également vers notre rue, et les balles commencent à siffler à nos oreilles. Il

n'y a pas un seul homme armé parmi les cinquante à soixante personnes qui se promènent dans cette rue, pas une provocation n'est partie de nos rangs. Tout le monde prend la fuite en poussant des cris épouvantables. Quelques-uns s'enfoncent dans les coins des portes cochères qui sont fermées. C'est ce que nous faisons nous aussi, et nous entendons les balles passer devant le refuge où nous avons trouvé une demi-sécurité. La sécurité, en effet, est loin d'être entière. Plus d'une balle qui a frappé le pavé fait ricochet et donne avec une force redoublée contre les maisons à droite et à gauche. Enfin, lorsque le feu commence à se ralentir, nous nous risquons à nous défiler de porte cochère en porte cochère, jusqu'à une rue transversale, où nous nous trouvons à l'abri des balles perfides. A peine dans cette rue, nous entendons un détachement de soldats qui envahit en hurlant la rue pacifique que nous venons de quitter et s'y répand en tirant, en tirant toujours.

« Oui, je l'atteste devant le monde entier : on a tiré lâchement sur la foule inoffensive, sur de pacifiques promeneurs, sur les maisons, sur les hommes à qui on avait dressé ce piège tout exprès pour pouvoir les cribler de balles. Un peuple qui ne voulait pas se battre ne faisait pas l'affaire de Louis-Napoléon. Il fallait qu'il provoquât les apparences d'une lutte et qu'il pût dire qu'il était sorti vainqueur de cette lutte. Voilà pourquoi on assassina, dans un traquenard, des centaines d'hommes dont aucun n'était armé. »

Bien que Hartmann n'eût joué aucun rôle politique en France, il se sentit mal à l'aise à Paris, car pendant

les jours qui suivirent l'exécution du crime, tout homme qui avait pris part à un mouvement libéral, fût-ce à l'étranger, avait le sentiment d'être un gibier entouré de pièges et de chausse-trapes. Le poète se rendit à l'appel d'une famille française de ses amis, et passa quelques semaines dans une maison de campagne aux environs de Blois. Puis, l'instinct migrateur s'étant réveillé en lui, il alla parcourir, en été, une grande partie de la Bretagne. Il en rapporta ses « *Voyages à travers le pays celtique.* » Cette relation forme un digne pendant des *Mémoires du Languedoc et de la Provence* par la fraîcheur des impressions, par la variété des aperçus et des rapprochements avec les pays si divers où le vent de la destinée avait poussé le poète comme une feuille détachée de l'arbre. Hartmann rapportait aussi du pays celtique un grand nombre de ballades et de chants populaires qu'il traduisit en allemand de concert avec son ami Louis Pfau et qu'il publia en 1857.

A peine rentré à Paris, il fut appréhendé au corps par la police impériale. C'était au commencement de 1853. Le ministère de la police que l'empereur venait de créer à côté de l'ancienne préfecture, cherchait de l'occupation. La préfecture, jalouse, lui coupait les vivres, c'est-à-dire tous les canaux par où les renseignements nécessaires à une action quelconque eussent pu lui être transmis. Les nombreux employés du ministère, oisifs, désorientés, erraient comme des ombres sur le bord du Styx, attendant leur délivrance. Ils étaient condamnés à une peine intolérable que le Dante a oubliée dans la description de l'enfer : la peine de se sen-

9

tir superflu et inutile. Maupas les releva de ce supplice, en inventant un de ces complots par lesquels l'empire prit l'habitude de justifier après coup le crime qu'il avait consommé pour s'établir. Dans la nuit du 3 février, il fit faire une grande razzia de prétendus conspirateurs, et soixante-deux innocents furent jetés dans la prison de Mazas. Hartmann se trouvait parmi les suspects. Il dormait du sommeil du juste lorsqu'aux premières lueurs de l'aube, les domestiques de l'hôtel, pâles et tremblants, firent irruption dans sa chambre, suivis de deux inconnus à physionomie de monseigneur. Il voulut se lever, mais les deux individus l'invitèrent à rester couché jusqu'à l'arrivée d'une tierce personne. Cette tierce personne c'était le commissaire de police. Ce fonctionnaire se présenta au bout d'un certain temps avec des apparences de bon gros père de famille, se plaça devant le lit du délinquant, déboutonna son paletot de l'air d'un prince de comédie qui va montrer son étoile, et fit voir son écharpe tricolore. Sa dignité ainsi constatée, il ordonna de procéder à une minutieuse perquisition. On fit un tas de toutes les lettres qu'on put découvrir, et le commissaire invita le conspirateur à le suivre, en le déclarant arrêté au nom de la loi. A ce mot, grand émoi chez les domestiques qui se mettent à crier, à se lamenter, à hurler. L'un d'eux propose à ses camarades de se jeter séance tenante sur les policiers et de délivrer leur hôte ; mais les autres, plus prudents, calment sa fureur, et le cortége descend dans la rue. On pousse le prévenu dans une grosse voiture noire, assez spacieuse pour

recevoir tout un groupe parlementaire, et, fouette cocher ! on roule vers la prison de Mazas. Mais dans la rue du faubourg Montmartre, le commissaire ordonne à ses agents de descendre avec leur homme, et se fait conduire chez lui. Alors les policiers ont une idée lumineuse : ils invitent leur victime à louer une voiture à ses frais, car « Mazas est loin, ils sont fatigués, et ils ont travaillé toute la nuit. » Le poète, lui, déclare qu'il n'est pas fatigué, que du reste il n'a pas le sou, et le voilà qui se donne le malin plaisir de prolonger le plus qu'il peut cette singulière promenade matinale. La grande ville, à cette heure, offre un aspect particulier, assez déplaisant. Elle ressemble à une vieille coquette surprise à sa toilette avant qu'elle ait eu le temps de mettre son rouge et son blanc. Partout, je ne sais quoi de négligé, de fatigué, de débraillé, de ridé. Le poète, redevenu touriste malgré lui, observe curieusement l'aspect des rues, des maisons, des monuments, l'air des rares passants ; il presse le pas, le ralentit, s'arrête, s'avance, et feint de ne pas entendre les gémissements, les plaintes et les reproches des deux surveillants qu'il traîne à sa suite et dont il semble être pour un moment le maître. Ils n'en peuvent plus, ils l'accusent d'ingratitude. Ils l'ont laissé dormir tout son saoûl jusqu'à l'arrivée du commissaire, tandis que les soixante-et-un autres prévenus, ils les ont arrachés au plus profond sommeil et des bras de leurs épouses et de leurs amantes. Et le traître ne daigne même pas leur payer une voiture ! Et le bourreau continue toujours sa course, flanqué de ses deux protecteurs, l'ange Michel à sa droite, comme il

dit plaisamment, et l'ange Gabriel à sa gauche ! Arrivés place de la Bastille, les deux « anges », essoufflés, épuisés, rendus, le supplient de ne pas se séparer d'eux sans leur avoir offert au moins un cordial, et se rendant à cet appel désespéré, il les invite à le suivre chez un marchand de vin. Un petit verre ranime leurs forces défaillantes, et les trois « amis » achèvent leur course sans autre accident. Les portes de Mazas s'ouvrent, les deux « anges » livrent leur prisonnier au greffier, et voilà Hartmann écroué dans la cellule que le général Changarnier avait occupée peu de temps auparavant. Le directeur de la prison arrive accompagné d'un haut fonctionnaire : « Le détenu n'a-t-il pas d'observations à faire ? — Je désirerais savoir quand aura lieu mon interrogatoire. — « Je ne saurais vous le dire. — Comment ! la loi ne veut-elle pas qu'on soit interrogé au plus tard vingt-quatre heures après l'arrestation ? » — « Non, Monsieur, ce n'est pas la loi, en France. » — J'en suis fâché pour la France. » — Ils haussèrent les épaules et sortirent. Quelques minutes après un abbé entra, portant une pile énorme de livres sous le bras, et demanda si le détenu ne désirait pas les consolations de la religion.

Le détenu remercia, l'abbé s'éclipsa, et Hartmann se trouva seul. Il poussa aussitôt une reconnaissance dans tous les sens, animé par l'espoir de découvrir une araignée, une souris avec laquelle il pût nouer ces relations si chères aux captifs. Pas d'araignée ! Pas de souris ! Pas même une mouche ! Solitude absolue ! Silence mortel ! — Heureusement, après avoir tourné quelque

temps dans son réduit, comme un lion dans sa cage, Hartmann découvre une inscription : « Oh, Amélie ! où êtes-vous à présent ? Oh, mes amis ! » L'inscription est laconique, mais le poète est habitué à déchiffrer les énigmes et à deviner le secret des cœurs. Son imagination, sollicitée, se met en travail et reconstruit aussitôt toute l'histoire des amours qu'a inspirées Amélie. A force d'y penser, il finit par se laisser séduire lui-même par les charmes de la belle, et il se surprend à soupirer à la fin de la journée, avec toute l'ardeur d'un amoureux: « Oh, Amélie ! où êtes-vous, où êtes-vous à présent ? »

La captivité ne fut pas dure. Dès le deuxième jour, on permit à Hartmann de prévenir ses amis de ce qui lui était arrivé, et aussitôt sa cellule se transforma, comme par un coup de baguette magique, en un jardin, en une bibliothèque, et en un réfectoire. « Il y a un quart d'heure, écrit-il à une amie haut placée, [1] qu'a retenti sous ces voûtes une véritable explosion de champagne, et me voilà déjà transporté dans un état d'âme où je ne puis pas ne pas faire la causette avec mes amis. Grâce à vos soins, je crains de quitter à l'état de gourmand goutteux cette prison à laquelle je commence à me faire et qui peu à peu, chose horrible à dire, me devient familière. Familière et même chère. Elle contient, sous forme de livres, de pâtés de foie de Strasbourg, de truffes du Périgord, de cigares, de bouteilles

[1] Lettres de Hartmann, reproduites dans un feuilleton de la Nouvelle Presse Libre de Vienne, portant la date du 13 ma 1882.

de vin, tant de témoignages de sympathie gracieux et touchants, qu'elle gagne à mes yeux une signification toute particulière. Cette après-midi, Daniel Stern m'a apporté tout un arbre en fleurs sorti de sa serre ; avec votre bouquet, qui contient tant de violettes, cet arbre emplit tout ce qui constitue en ce moment l'univers pour moi, et si ces parfums m'étouffent cette nuit, c'est la plus belle mort qu'un poète puisse se souhaiter, et bien plus belle que celle du duc de Clarence dans le Tower. »

« Me voilà donc, ajoute-t-il en riant, dans *ses Récits d'un nomade*, me voilà un porc prisonnier du troupeau d'Epicure. Oui, celui qui eût vu devant moi la consolatrice qu'on appelle en langage vulgaire une machine à café et qui, échauffée par l'esprit de vin, chantait des chansons et me racontait des légendes, celui-là eût pu me tenir aussi pour un *beatus ille procul negotiis.* » Le soir, cependant, le poète se sentait moins heureux. C'est l'heure où tout ce qui respire éprouve le besoin de s'entourer, de s'envelopper pour ainsi dire de ce qui lui est doux et cher, l'heure adorable où l'âme, saisie de la nostalgie de la patrie, se réfugie auprès de ceux qu'elle aime, comme l'oiseau cherche son nid et se couche sur le sein de la nature. Hartmann voyait flotter devant ses yeux de vagues figures de femmes à l'oreille desquelles il eût aimé murmurer de tendres aveux : « Oh ! Amélie ! où êtes-vous à présent ? » s'écriait-il d'un ton mélancolique, mais personne ne répondait. Ne pouvant s'asseoir au foyer de ses amis, il les rejoignait au moins par la pensée et trompait les ennuis de sa solitude en

leur écrivant de longues lettres où il versait toute son âme et tout son esprit. Parmi ces confidences, ces pensées sur toute espèce de sujets, se trouvent des jugements littéraires très curieux, très frappants. Hartmann vient de lire Mauprat, et il écrit à la dame qui lui a envoyé le roman : « Mauprat me plaît beaucoup ; mais je trouve que George Sand a trop souvent recours au procédé qui consiste à attribuer toute l'éducation d'un homme fou et grossier ou méchant ou simplement sensuel à l'influence de la femme et exclusivement à cette influence. Les femmes, cela est certain, font beaucoup et peuvent beaucoup à cet égard, mais elles ne font pas tout. Ce serait un homme bien *unaccomplished*, celui qui ne se laisserait pas éduquer par le monde, mais seulement par la grâce féminine et par la majesté qui est dans la femme. La femme est une grande chose, mais elle n'est pas tout. Les femmes, quand elles écrivent, et même les femmes de génie telles que George Sand, tombent facilement dans cette exagération de se considérer comme les maîtres de la création ; les hommes, au contraire, n'y tombent jamais qu'à moitié, à moins qu'ils ne soient purement et simplement des Turcs. »

Quatre jours se passèrent ainsi dans cette solitude peuplée par le souvenir des amis et adoucie par d'aimables travaux de l'esprit, et ce n'est que le cinquième jour que le juge d'instruction opéra une diversion en soumettant le prévenu à l'interrogatoire désiré. Hartmann ne tarda pas à s'apercevoir qu'on l'accusait d'avoir trempé dans une conjuration ourdie par le duc de

Rovigo, le duc de Saint-Priest et un certain nombre de notabilités légitimistes, orléanistes et républicaines. Le juge accueillit les dénégations du poète avec une facilité qui prouvait qu'il était déjà suffisamment édifié par les déclarations des autres prévenus sur le bien-fondé des soupçons du ministère de la police. Mais l'assurance de Hartmann faillit l'abandonner lorsque le juge entama le chapitre des correspondances de journaux. Le gouvernement français était surtout exaspéré contre les correspondants étrangers qui attaquaient le mariage de l'empereur et la comtesse de Montijo, et la police avait reçu l'ordre de les expulser. Or, Hartmann avait envoyé quelques lettres, par complaisance, à une gazette de l'Allemagne du Nord. Mais il était peut-être le seul journaliste de l'opposition qui crût devoir s'abstenir de se faire une arme des fautes de la belle comtesse pour attaquer le régime abhorré.

« Je voulais, disait-il, que l'on considérât le mariage de Louis-Napoléon comme une affaire privée, et que l'on traitât la comtesse de Montijo comme une femme. J'avais même rompu plus d'une lance en sa faveur, dans ce sens, et je l'avais défendue contre mainte calomnie. Je n'avais donc qu'à dire un mot, et un mot conforme à la vérité, pour obtenir la liberté, mais ce mot, pouvais-je le prononcer? N'aurais-je pas l'air de rechercher la faveur de la cour? Pouvais-je, dans quelque situation que ce fût, me poser en ami du Coup d'Etat? » Il se vit donc réduit par ces scrupules à se tirer d'affaire par un mensonge, alors qu'un peu moins

de délicatesse eût suffi pour le faire immédiatement élargir.

Les jours suivants, les liens de la captivité se desserrèrent graduellement. On permit à Hartmann de se promener une heure par jour dans un préau long de vingt mètres, puis on l'autorisa à recevoir des visites deux fois par semaine. L'ancien ministre de la république, Frélon, vint lui offrir ses conseils et son assistance juridique, et enfin le mot de liberté retentit à ses oreilles charmées. C'était le banquier Koenigswarter qui avait obtenu son élargissement contre caution et qui venait en personne lui annoncer la bonne nouvelle. Le procès n'eut pas de suite. Conjuration, complot, société secrète, correspondances de journaux, tout tomba à l'eau, et y fut rejoint quelque temps après par le ministère de la police qui avait suffisamment manifesté son impuissance et son ignorance. Hartmann en sortant de prison avait offert ses fleurs, ses pâtés et son vin de Champagne à ses geôliers, en souvenir des bons traitements dont il avait été l'objet de leur part, et au premier journaliste autrichien qu'il avait rencontré, il avait lancé cette joviale et piquante boutade: « J'aime mieux passer dix-sept jours dans une prison française que d'en passer un seul dans un cachot de chez nous. » Quant à Amélie, cette Amélie vers laquelle il s'était senti attiré par l'inscription de son cachot comme par une formule magique, cette Amélie qu'il avait aimée sans l'avoir jamais vue et qu'il avait invoquée avec une si plaisante ferveur d'enthousiasme, il a toujours regretté de n'avoir pu découvrir qui elle

était. « Oh ! Amélie, s'écriait-il encore d'un ton tragi-comique en 1857, en rédigeant ses souvenirs de captivité, oh ! Amélie, où êtes-vous, où êtes-vous à présent ? »

V

Hartmann n'était pas au bout de ses aventures. Il avait visité l'Europe centrale et occidentale et une partie de l'Europe méridionale ; il était maintenant avide de voir s'ouvrir devant lui les portes dorées de l'Orient. Aussi, lorsque la *Gazette de Cologne* lui offrit les fonctions de correspondant pour toute la durée de la guerre de Crimée, il n'hésita pas et partit. Il vit en passant les îles grecques, Smyrne, la plaine de Troie, et s'arrêta quelques semaines à Schoumla et à Varna, près du camp d'Omer-Pacha. Son séjour sur les bords du Danube ne fut pas heureux. Il tomba de voiture et se blessa grièvement à la jambe ; les fièvres paludéennes vinrent s'ajouter à ses douleurs et lui rendirent presque impossible l'accomplissement de ses devoirs. Au mois d'août 1854, il alla, avec des correspondants anglais, à Bucarest, et faillit être arrêté par ordre du généralissime turc, parce qu'il s'était mis en route sans autorisation. Le bruit se répandit qu'il allait être

livré et remis entre les mains des autorités autrichiennes. Un sort tragique allait atteindre le révolutionnaire exilé. Pour y échapper, Hartmann voulut se réfugier à Roustchouk, au moment où des troupes autrichiennes passèrent sur le territoire turc ; mais la maladie le retint à Giurgewo, et on allait peut-être l'arrêter effectivement, quand un colonel turc le fit transporter par ses soldats sur la rive opposée. Une fois à Roustchouk, il n'avait plus rien à craindre de ses compatriotes, mais la maladie le tenait toujours. Il se fit transporter à Constantinople à travers mille périls et mille souffrances, et revint en France et à Paris. Les préoccupations poétiques l'avaient suivi sur la terre orientale, et en dépit de toutes les traverses et de toutes les déceptions, il avait trouvé moyen de recueillir un certain nombre de chansons bulgares, dont il goûtait fort l'originale saveur. Il les traduisit à Paris, après avoir subi à la jambe une opération que rendaient nécessaire les suites de la chute faite en Orient, et qui mit ses jours en danger.

Il appelait Paris « le séjour des bienheureux. » Ce séjour fut pour lui une source de jouissances intellectuelles, artistiques et littéraires sans cesse renouvelées. Il subissait le charme de la sirène sans chercher à y résister. Sans doute, le souvenir du coup d'Etat et des bassesses qui l'avaient suivi, pesait sur lui et rembrunissait parfois son front. En étudiant la physionomie nouvelle que la société française prenait sous l'empire, son esprit clairvoyant reconnaissait les progrès que l'égoïsme faisait dans tous les rangs de la population, et

il les marquait avec tristesse ; mais sa foi dans la vitalité du génie français ne s'éteignit pas, et quand parfois le dégoût ou la désespérance menaçaient de s'emparer de lui, il regardait aux sommets où brillait toujours une flamme claire et pure, et ce spectacle lui rendait la confiance et la sérénité. Sa renommée de poète, de conteur, de journaliste, et aussi les qualités séduisantes de sa personne lui avaient valu d'illustres amitiés dans le monde des lettres et des arts. Il s'était lié avec Alfred de Musset, Béranger, Daniel Stern, Rude, Barye, Jérôme, Hamon, Ary Scheffer, Gustave Ricard, Robert Fleury, Hébert, Imer etc. ; et à ce cercle tout français d'amis qu'il savait apprécier et qui le lui rendaient bien, il faut ajouter un certain nombre d'étrangers qu'on pourrait appeler les Français du deuxième degré, tant ils se rapprochaient de nous par leurs affinités natives : Rossini, Tourgueneff, Heilbuth etc. C'est dans le commerce de ces talents et de ces génies si divers que l'idée vint à Hartmann de sauver l'honneur et le renom de notre pays compromis par l'affaissement général, en dessinant le portrait de quelques-uns de ses amis qui unissaient la beauté du caractère aux qualités de l'esprit, et en présentant ces nobles figures aux étrangers qui auraient été tentés de douter de la France et de confondre tous ses enfants dans un même sentiment de réprobation. De là ses *esquisses biographiques* et ses *Courses à travers les ateliers de Paris*. Ces deux séries contiennent des appréciations fines, enthousiastes et attendries sur la vie et les œuvres de quelques-uns des personnages que nous venons de nommer. Les pages

consacrées à Rude comptent parmi les plus émues et les plus émouvantes. Celles qui concernent Rossini sont émaillées d'anecdotes charmantes contées avec cette bonhomie malicieuse, avec cette jolie pointe d'humour que nous avons relevée plus d'une fois dans les écrits de l'auteur :

« Les compliments qui s'adressaient au macaroni préparé par Rossini lui-même et d'après une recette particulière, lui étaient plus précieux que ceux qu'on lui faisait à propos de ses œuvres musicales. Il repoussait ces derniers compliments avec une modestie infiniment ironique et railleuse. Rien n'était plus comique que la scène qui se reproduisait régulièrement lorsqu'on jouait dans un salon un petit morceau pour piano nouvellement composé par lui. A la dernière note, un essaim de femmes se jetait sur lui et lui débitait les vieilles formules convenues : « Quel talent, M. Rossini ! Quel talent ! Charmant ! Charmant ! » — En effet, répondait Rossini, en effet, j'espère arriver à quelque chose, si je persévère dans cette voie. » Un jour, à table, une dame eut une explosion d'enthousiasme et pria Rossini de lui dire comment elle devait l'appeler : Cavaliere, Maestro, Divino etc. ? — Appelez-moi votre lapin, fit Rossini en souriant. »

A côté du sourire, l'émotion éloquente et vibrante :

« Auber avait donc dit vrai lorsqu'à la nouvelle de la mort de Meyerbeer, il s'était écrié, bien qu'il fût de quelques années plus âgé que Rossini : « Maintenant c'est le tour de ce pauvre Rossini ! » Oui, le voilà mort. Le cygne de Pesaro a déplié ses ailes et s'est envolé. Phénix

bien plutôt que cygne, car ces oiseaux chanteurs merveilleux ne reviennent pas avec chaque nouveau printemps, mais seulement avec de nouveaux siècles. Qui dira les millions de cœurs auxquels il a donné de la joie, depuis un demi-siècle, sur mille et mille points divers du globe? Ils formeraient vraiment un grand peuple d'hommes gais, souriants et riants. Si on élève des monuments aux conquérants et aux prétendus héros des batailles, si on chante dans des épopées les sabreurs qui font le malheur de millions d'hommes, que mérite, je vous le demande, un pareil consolateur des âmes, le magicien qui réjouit les cœurs et chasse la tristesse, le créateur d'innombrables heures heureuses, toutes tissées de mélodies et d'harmonies divines? Si on pouvait rendre ces heures visibles et les faire suivre l'une l'autre en une série chronologique calculable, cela ferait un âge d'or, une ère d'une beauté saturnienne telle que les poètes les plus gracieux l'ont rêvée, et au-dessus de ce peuple heureux, au-dessus de ce royaume du bonheur sourirait un ciel tel que celui qui sourit dans le « *ecco ridente il cielo !* »

Que cela est vrai, et que cela est beau ! — On trouve aussi, parmi ces esquisses, quelques pages célébrant le talent d'artistes allemands qui habitaient Paris et dont Hartmann recherchait fréquemment la société : Hiller, Knauss etc. De doux succès mondains vinrent s'ajouter à ces plaisirs de l'esprit et faire du séjour de Hartmann à Paris un des épisodes les plus agréables de sa vie aventureuse. Le poète passa ainsi des années, se partageant entre les salons, les musées, les ateliers

d'artistes, les conférences, les concerts et le travail. De nombreux récits en vers et des pièces lyriques pleines d'aimables rêveries et de gracieuses images où l'on retrouve la trace de ses impressions en Orient, à Paris et dans le midi de la France, témoignent que son inspiration se renouvelait dans toutes les sphères de la vie.

En 1858, son médecin lui ayant recommandé les eaux de Wildbad, il passa le Rhin, bien qu'il n'eût point encore été amnistié ; il parcourut diverses parties de l'Allemagne, compléta la petite collection poétique que nous venons de caractériser et la publia sous le titre de : *Colchiques* (Zeitlosen). A côté des pièces souriantes et fraîches marquées des qualités du touriste de vaillante et entreprenante humeur, de l'observateur à l'esprit éveillé et alerte, du troubadour au cœur toujours jeune et inflammable que nous connaissons, on remarque dans les *Colchiques* des compositions plus graves et plus amples, des méditations élevées sur la destinée humaine. L'adolescence n'était plus pour le poète qu'un riant mais lointain souvenir ; la jeunesse était passée, l'âge mûr était arrivé. Le chemin de la vie commençait à se raccourcir légèrement devant Hartmann ; des êtres chers étaient tombés au bord de la route pour ne plus se relever ; la pensée du poète, qui avait visité tant de contrées et d'espaces enchanteurs, se reportait, douloureuse et attendrie, vers sa mère morte, comme ces feuilles de rose que la tempête a emportées au haut des airs et qui retombent tremblantes vers le buisson qui les avait portées. Hartmann se disait qu'avec sa mère il avait perdu ce qu'il avait

connu de meilleur et de plus pur en ce monde. Il se surprenait à interroger la vie et la nature avec le sentiment de gravité émue qu'implique toujours la méditation du grand mystère, et, transporté par la grandeur du sujet, il exprimait ses impressions dans un hymne d'une harmonie et d'une eurhythmie où il n'avait pas toujours atteint :

« Avec ton silence, ô Nuit, tu agis plus puissamment que le Jour avec son bruissement. J'arrête toutes les pulsations de mon sang, je tends toutes les fibres de mon être, et j'écoute, et j'attends : la volonté suprême, le secret de l'univers, l'énigme de la naissance, de la vie et de la fuite des choses va-t-elle se révéler à moi ?

« Mon âme écoute, mon âme attend : va-t-elle être initiée au grand mystère ? Elle écoute et tremble comme le buisson quand l'éclair éclate et que la foudre gronde à l'horizon. Mais aucun esprit ne s'apprête à descendre des étoiles scintillantes. Des yeux seuls, emplis de silence, semblent me regarder à travers des voiles obscurs.

« La nuit et le rêve glissent lentement dans les profondeurs du lointain, le jour va bientôt se lever. Mon cœur se ferme avec résignation, comme se ferment les fleurs à l'approche de la Nuit. Là-bas, à l'orient, les feux du jour s'étendent et gagnent d'instant en instant, et mon existence glisse sur le courant comme une barque sur des flots obscurs. [1] »

C'est là une des plus belles productions du poète. Il a rendu avec une grande puissance l'attente profonde et inquiète de l'âme devant le mystère de la vie, devant

[1] Cet hymne a été mis en musique par le compositeur Hiller.

le glissement invisible mais sensible qui emporte toutes choses vers l'abîme infini, et il a trouvé une expression de génie pour reproduire le silence énigmatique et éternel qui du haut des astres répond aux interrogations de l'être d'un jour : « des yeux seuls, emplis de silence, semblent me regarder à travers des voiles obscurs. »

La cure achevée à Wildbad, Hartmann revint à Paris. Mais, dès l'année suivante, il reprit son vol, retourna à Wildbad, visita Cologne et Hambourg, et de là s'élança vers le Nord. Il vit Copenhague et la terrasse d'Elseneur, se grisa des souvenirs shakspeariens que cette terrasse rappelle, déposa ses impressions dans des lettres qu'il réunit sous le titre de : *Tableaux du Danemark*, puis, prenant un nouvel essor vers le sud, il se porta d'un trait au-delà des Alpes. Il voulait surprendre dans la première joie de la délivrance l'Italie dont l'union était à moitié accomplie grâce à l'initiative de la France. Il parcourut toutes les parties de la presqu'île qui venaient d'être annexées à la Sardaigne, et il consigna ses observations dans un mémoire qu'il intitula modestement : *Lettre d'Italie* et qu'il adressa à son ami, le célèbre naturaliste Charles Vogt. Cette lettre ne porte pas partout la trace de l'esprit d'impartialité d'ordinaire si ferme de Maurice Hartmann. Le ressentiment que le coup d'Etat avait laissé dans son âme le porta à plusieurs reprises à méconnaître la grandeur du service que la France venait de rendre à l'Italie. Il lui en coûtait de constater et de proclamer la beauté de l'œuvre accomplie, par la raison qu'elle était restée incomplète et

qu'elle avait été exécutée par un homme qui avait marqué son entrée sur la scène du monde par un crime. Il se laissait emporter par moments à confondre le pays tout entier avec le régime dont la durée l'irritait profondément, et il repoussait alors la France et l'empire d'un même sentiment d'impatient dédain. Mais les pages où l'on saisit la trace de ce jugement injuste ne sont que des taches isolées dans la *lettre sur l'Italie* et, à plus forte raison, dans l'ensemble de l'œuvre de Hartmann. Il recouvrait tout son sang-froid et toute sa lucidité en jugeant la position que l'Autriche avait occupée en Italie. Il disait bien haut qu'elle devait renoncer une fois pour toutes à reprendre cette position, et il avait du mérite à le dire en présence des espérances et des desseins que nourrissaient encore une partie de ses compatriotes. Sa lettre contient d'ailleurs bien des remarques et des observations dont l'historien devra tenir compte en retraçant la physionomie de l'Italie au moment où la révolution suspendait son cours et laissait à la diplomatie le soin d'organiser le nouvel état de choses, en attendant que les événements permissent d'achever l'œuvre d'unification.

Hartmann quitta l'Italie au mois de mars 1860 et retourna à Genève : il avait traversé cette ville en venant du Danemark, et il y avait fait la connaissance d'une jeune personne dont l'image s'était gravée profondément dans son cœur. A Florence, pendant qu'il rédigeait son mémoire sur l'Italie, sa résolution avait mûri, et il revenait à Genève pour demander la main de mademoiselle Bertha Rœdiger. Après les excursions nombreuses et

variées dans le pays du tendre, il éprouvait le besoin de fixer son cœur, de fonder un hôme et d'y goûter les joies profondes de cet échange entre deux êtres qui s'appartiennent et se donnent l'un à l'autre exclusivement. Le papillon repliait ses ailes et ne songeait plus qu'à déposer son miel au coin du foyer domestique. La demande de Hartmann fut agréée, et le 14 juin 1860 l'union fut consacrée au temple protestant de Sacconex, près Genève. Le savant Vogt et le général Klapka servirent de témoins au poète. Le mariage répondit pleinement à l'attente de Hartmann. Il avait trouvé dans sa femme un esprit élevé fait pour le comprendre, un cœur plein de dévouement, prêt à adoucir toutes les épreuves et à ajouter une joie à toutes les joies. Partagé entre le doux tête-à-tête du foyer et un cours sur la littérature allemande professé à l'Académie de Genève, l'hiver de 1860-1861 fut des plus heureux. La naissance d'un fils resserra encore les liens entre les nouveaux époux.

Une mission confiée à Hartmann par la *Gazette de Cologne* à l'occasion de l'exposition de Londres, l'amena de nouveau en Angleterre, mais il n'y prolongea pas son séjour plus qu'il ne fallait, et il alla s'établir à Stuttgard, où on lui confia la direction de la *Freya*. C'est à ce moment-là qu'il songea à fonder une grande revue destinée à grouper autour de lui les principaux écrivains de l'Autriche et de l'Allemagne ; mais des circonstances indépendantes de sa volonté l'empêchèrent de réaliser son plan. Il se consola en faisant des conférences publiques qui eurent beaucoup de succès, et en augmentant

d'une série de ravissantes nouvelles et de romans le nombre déjà considérable de ses écrits. Il publia en outre un livret d'opéra, et de nouvelles satires en vers, pleines de sens et de sel. Parmi ces satires, il faut citer surtout *Thusnelda* ou la femme allemande. Hartmann y châtiait avec verve la présomption des Allemandes qui affectent d'écraser les Françaises sous un vertueux dédain et qui passent leur temps à les imiter.

Par une réaction assez naturelle contre le caractère si nomade de la première moitié de sa vie, le poète rêvait d'établir son foyer sur un lopin de terre qui fût bien à lui ; il avait jeté son dévolu sur un coin charmant du lac de Constance, et il goûtait par avance les délices de cette vie paisible à la fois et laborieuse, s'écoulant au milieu d'êtres chéris et au sein d'une nature faite pour calmer l'esprit et l'exciter doucement. Le midi de sa vie lui promettait des jours d'une admirable sérénité et d'une heureuse fécondité. Il parlait avec une débordante reconnaissance de son bonheur né d'hier et qui grandissait à vue d'œil, lorsqu'une ombre, suivie bientôt d'un coup de foudre, vint se projeter sur cette plante délicate à peine épanouie. Le petit capital, fruit de ses labeurs, sur lequel Hartmann comptait pour l'acquisition d'une propriété sur le bord du lac, périt dans une entreprise qui devait le grossir. Et pour comble de malheur, le premier-né du poète lui fut enlevé en 1865 par la fièvre scarlatine. On dirait l'univers gouverné par un mauvais génie, par un démon jaloux se plaisant à briser tous les cœurs et toutes les fleurs. Chez certains hommes la brisure se fait avec grand éclat. La force frappée se

révolte, se redresse, pour accuser la Toute-Puissance méchante ou aveugle qui la supplicie. C'est une explosion, c'est une lutte qui procure un soulagement étrange mais réel. Le sang s'écoule par la plaie, et si le blessé ne meurt pas après cet effort suprême, il guérit. Chez d'autres le déchirement se fait en silence. Le foudroyé reste sans voix ; sa force disparaît, muette, comme un navire qui sombre et que les flots couvrent d'une nuit profonde. Ce silence est plus douloureux, plus cruel, plus sinistre que les blasphèmes du révolté. Ce qui caractérise la profondeur du deuil de Hartmann, c'est qu'il ne semble pas avoir trouvé de voix poétique pour l'exprimer. La douleur que le poète chante peut et doit être une douleur réelle, mais il s'y mêle déjà une secrète volupté : la volupté divine de l'harmonie qui berce la souffrance et l'endort par moments. Hartmann s'enveloppa de silence, et l'on ne découvre dans ses recueils de poésies qu'une seule ligne contenant une allusion au bonheur disparu : « Dans mes bras est mort mon enfant ! » Ce mot si expressif dans sa simplicité est tout ce que le poète voulut et put dire dans le langage toujours un peu apprêté des vers ; mais des lettres nullement destinées à la publicité, qu'il écrivit à des amis dans toute la sincérité d'un épanchement intime, rendent témoignage de ce qu'il souffrait : « Nos fêtes de Noël seront très tristes. Je ne puis m'accoutumer à l'absence de cet enfant. Je m'attends toujours à le voir entrer par chaque porte, et le sentiment de la solitude, ce sentiment de l'être cher qui manque, je ne le surmonterai de ma vie. C'est la situation la plus triste du

monde, et l'on ne voudrait même pas avoir la force d'en sortir : ce serait une nouvelle séparation. »

A ces lignes si émouvantes et si vraies il faut joindre celles qu'il écrivit l'année suivante à la même personne : « Mon cher ami, l'homme peut supporter un nombre étonnant de coups, sans que son cœur vole en éclats ; mais il y a des épreuves qu'il supporte sans les surmonter. Et c'est là ce qu'il y a de cruel. Le spectateur regarde et dit : Il est tout de même bon qu'on puisse supporter tant de choses. Mais il vaudrait mieux que le cœur volât en éclats, et il semble en effet, quelquefois que cela va arriver. Je pleure mon enfant comme je le pleurais il y a un an, et cela, vois-tu, ne s'appelle pas vivre. »

L'année 1866 ajouta un nouveau deuil aux deuils de Hartmann. La guerre entre la Prusse et l'Autriche, l'Autriche rejetée en dehors de l'Allemagne : c'était la destruction d'un de ses rêves les plus chers, le rêve d'une Allemagne unie, forte, pacifique, prospère et heureuse dans la liberté et par la liberté. Il avait voué une haine particulière à l'homme d'État prussien qui provoquait cette guerre fratricide, dont la liberté n'avait rien à espérer. Aussi, quand la lutte éclata, le poète ne se contint plus, et dans une pièce où vibre l'indignation la plus véhémente : « S'il faut absolument que l'on tue et que l'on assassine, s'écriait-il, tuez et assassinez, vous qui n'avez jamais eu de frères, vous qui êtes assis sur des trônes solitaires ! Ou bien, à la place des cohortes des peuples, envoyez au combat Frédéric-Charles et Benedek, Bismarck et consorts ! Car vous n'avez pas de

patrie, la mort vous sera plus facile. Quand vous mordrez la poussière, nul œil humain ne s'humectera de larmes, et ceux qui se portent maintenant à la rencontre les uns des autres pour s'entr'égorger, ceux-là se serreront dans les bras les uns des autres, pleins de joie et de félicité ! »

Hartmann ne se consola jamais de la victoire de la Prusse et du déchirement qui s'ensuivit. L'événement justifia ses prévisions : la liberté ne gagna rien à l'agrandissement de la Prusse. La guerre d'ailleurs n'avait pas seulement froissé le sentiment national de Hartmann ; elle avait porté une nouvelle atteinte à sa situation matérielle. La revue la *Freya* languissait et était menacée de périr. Il fallait se créer une nouvelle position. On offrit à Hartmann la direction du supplément hebdomadaire de la *Gazette d'Augsbourg ;* mais les affaires ne reprenant pas, cette publication sombra après un an de luttes. En même temps se déclarèrent les premiers symptômes de l'affection néphritique qui, cinq ans plus tard, devait emporter le poète. Au mois d'avril 1868, il se rendit avec sa femme à Paris et demanda des consultations à des spécialistes qui lui inspiraient une confiance particulière. On lui prescrivit les eaux de Kreuznach. A Kreuznach lui parvint un appel qui, semblable à un beau rayon de soleil perçant les nuages, dissipa un instant les soucis qui s'appesantissaient sur lui. La *Nouvelle Presse libre*, de Vienne, à l'aurore de ses succès et de son influence, lui confiait une branche des plus importantes de sa rédaction. Maurice Hartmann, dont une amnistie avait levé tous les scrupules, saisit

avec joie l'occasion de retourner dans sa patrie, et entra en fonctions au mois de septembre 1868. Une étude sur Mazzini, le révolutionnaire italien, qu'il avait rencontré chez Carlyle à Londres, attira dès l'abord l'attention du public et répondit pleinement aux espérances que le journal avait fondées sur son nouveau collaborateur. Mais dès le mois de novembre, le mal dont il souffrait prit des développements tellement alarmants que Maurice Hartmann dut déposer sa plume et renoncer à tout travail suivi. Il se traîna ainsi, avec des alternatives diverses, jusqu'en 1870. Parfois, les douleurs prenaient une intensité telle que des injections de morphine procuraient seules quelques fugitifs moments de soulagement au patient. Parfois une éclaircie se produisait, et l'espoir renaissait dans le cœur du poète : il ramassait ses forces, saisissait sa lyre et en tirait quelque note attendrie ou doucement malicieuse. Parmi ses dernières productions, on remarque une série de sentences et de maximes rimées. Ces aphorismes achèvent de peindre cette aimable et vaillante nature et la sagesse, si mûre au fond et si souriante dans la forme, qui avait guidé le poète à travers la vie et qu'il léguait aux êtres chéris destinés à lui survivre. « Soyez bons, leur disait-il ; la bonté est le meilleur talisman, le plus sûr moyen d'être heureux dans le monde. Quiconque a goûté une fois de ce fruit ne veut plus en démordre : il fait bon être bon... Croyez-en quelqu'un qui connaît la vie : être bon c'est le plus beau talent, c'est le plus grand héroïsme. » Et à ce doux refrain il ajoutait, à la page suivante, avec sa fine et gaie malice : « Le paradis du

bon et l'enfer du méchant se trouvent dans la solitude : il n'y a pas de pire supplice pour le méchant que d'être seul avec le mal — avec soi-même. »

Hartmann éleva de nouveau la voix lorsque la guerre éclata entre la France et l'Allemagne. Le véritable provocateur, le grand astucieux de Berlin, avait su mettre les apparences de son côté et se faire attaquer. Hartmann souhaita donc que l'issue de la lutte fût favorable aux armes allemandes ; mais il sut, jusqu'au bout, préserver de tout excès de chauvinisme la netteté de son jugement. Il demanda qu'on fît la paix avec la France après la bataille de Sedan ; et quand les vainqueurs ivres de joie posèrent à Versailles la couronne impériale sur la tête du roi de Prusse, lui abandonnant l'hégémonie de l'Allemagne unifiée, le poète leur adressa un chant destiné à refroidir l'enthousiasme aveugle avec lequel ils abdiquaient toute indépendance entre les mains des gens de la Sprée. Il essayait de les ramener au sentiment de la réalité en leur montrant la misère que la prolongation de la guerre répandait en Allemagne et leur demandait d'un ton douloureux s'ils avaient jamais vu « la fleur de la liberté germer dans un champ de bataille. »

Une grande vente ayant été organisée à Vienne au profit des blessés allemands, à l'occasion des fêtes de Noël, la flamme poétique s'alluma encore une fois dans l'âme de Hartmann, dévorant les restes de ses forces rongées par la maladie. Il chanta la bienfaisance, « belle comme la main d'un Dieu qui toucherait doucement le bord d'une plaie pour la guérir, » rappela dans une

page pleine d'un souffle généreux que l'arbre de Noël était un symbole de paix, et s'écria en se tournant vers les Allemands avec lesquels il s'identifiait en esprit : « Paix à nos frères ! Paix, paix à l'ennemi ! » Et comme son vœu tardait à se réaliser et que le vainqueur s'acharnait sur sa victime saignante : « Assez de meurtres ! s'écria Hartmann le 1er janvier ; assez de meurtres, assez d'horreurs ! Nous ne sommes pas des Vandales, et toi, ô roi, ne sois pas un Genséric ! Laisse-nous la gloire des sentiments d'humanité : elle s'en va en fumée quand les villes brûlent ; elle fait place au crime, quand la faim élève la voix.

« Et toi, mon pays, vendras-tu les couronnes idéales pour une vaine gloriole ? Veux-tu, pour toute frontière, être entouré de la haine des peuples comme d'un Océan ? La destruction n'engendre que la destruction. Marcher sur des cadavres c'est provoquer la Mort. Jamais, non jamais, je n'ai vu un peuple mourir seul. En même temps que le vaincu, le vainqueur meurt des suites de la victoire. . . . .

. . . .

« Quand tu seras rentré au foyer, prends garde, prends garde ! En dépit de ta nouvelle puissance et de ta nouvelle splendeur, ne seras-tu pas réduit un jour — jour de deuil profond — à envier celui que ton épée a abattu ? Ne feras-tu pas un triste retour sur toutes les victoires que tu as remportées ? Ne seras-tu pas réduit à demander si, de la table richement servie de la République, il ne tombera pas pour toi une miette de liberté ? »

Lorsqu'il connut les préliminaires de la paix, Hart-

mann sentit vivement l'iniquité des conditions imposées aux vaincus. Lui qui toute sa vie avait lutté pour le droit des peuples et des individus à s'appartenir, il ne comprenait pas que l'on traitât les populations de l'Alsace et de la Lorraine comme un vil bétail et qu'on les arrachât malgré leurs protestations à la grande famille dont elles étaient heureuses de faire partie. Il regrettait sans doute, nous écrit celle qui a été la confidente de ses dernières pensées et dont le témoignage est d'autant plus précieux qu'elle est Allemande de naissance, il regrettait sans doute le procédé par lequel ces populations avaient été annexées à la France, il y a deux siècles ; mais il savait qu'entre l'Alsace et la France, l'union des cœurs, des âmes et des volontés s'était faite d'une façon indissoluble, et qu'elle subsisterait en dé pit des obstacles extérieurs jusqu'au jour où ces obstacles tomberaient. Le vrai moyen, selon lui, de venger et de réparer un tort ancien n'était pas de commettre une iniquité nouvelle et plus considérable encore en sens contraire, et l'abus de la force devait attirer tôt ou tard sur la tête des coupables un sanglant châtiment.

Le poète ne voulait pas, ne pouvait pas croire à l'endurcissement final de ceux qu'il persistait à appeler « ses frères », et dans une nouvelle pièce, il célébrait le jour lointain, bien lointain, mais selon lui certain, où les épées de combat seraient rongées par la rouille, où les peuples accompliraient en paix l'œuvre sainte de la civilisation.

C'était là son testament politique. La généreuse foi

qui y respire jeta comme un reflet doré sur ses derniers jours. Une légère amélioration de son état de santé lui avait permis de rendre ce suprême hommage à la puissance et à l'invincible vitalité des principes qui avaient été l'inspiration de toute sa vie. Un ami qui vint le voir à cette époque, à Oberdoebling, près de Vienne, où des amis l'avaient recueilli, l'a dépeint couché sur une chaise longue, dans le jardin de la villa. Ses traits portaient la marque de longues souffrances ; mais l'œil calme et profond, dominé par le front haut, vaste et d'une blancheur marmoréenne, donnait à la figure émaciée une mélancolique beauté. Le poète respirait en souriant des fleurs que son fils, un enfant de cinq ans[1], cueillait dans le jardin, et parlait de reprendre bientôt ses travaux à la *Nouvelle Presse libre*. Sa femme, dissimulant ses angoisses, feignait de partager la bonne humeur et l'espoir du malade. Hartmann, faisant un retour sur tout ce qu'il souffrait et sur la sollicitude dont il était l'objet, se disait à la fois « digne de pitié et digne d'envie. » Son cœur débordait quand il songeait au dévouement de sa femme : « Quel ange, écrivait-il à une amie, quel messager de salut, quelle héroïne s'est développée sous mes yeux, devant mon lit de douleurs ! Que ma langue se dessèche dans ma bouche, si je l'oublie jamais ! Avec toutes mes misères et toutes mes douleurs, je suis un homme heureux, et je le reconnais avec une profonde gratitude. » Et il ajoutait quelques temps après : « Sans cette maladie, je serais descendu

[1] Cet enfant était né après celui dont la mort avait laissé à Hartmann un si accablant souvenir.

dans la tombe sans savoir ce que vaut mon héroïne. Si, en échange de cette expérience, on m'offrait d'effacer le passé et de m'assurer l'avenir contre les maux de toute espèce qui me menacent, — je n'accepterais pas le troc. » Cette dernière joie, trempée de larmes, faillit lui être enlevée. Une fièvre nerveuse, suite de soucis et de veilles innombrables, mit les jours de sa femme en danger. Ce fut alors chose touchante que de voir le poète, qui ne pouvait se tenir debout qu'en s'appuyant sur deux cannes, se redresser et se constituer à son tour le garde-malade de sa femme. Elle guérit, mais les forces de Hartmann recommencèrent à décliner. Il conservait cependant sa fermeté d'âme, aimait à s'entourer d'amis aux heures des repas, et égayait la conversation par quelque souvenir tiré de l'inépuisable trésor d'observations qu'il avait amassé pendant ses aventureuses courses à travers le monde et la vie. Un ami vint le voir dans les premiers jours de Mars. Un beau soleil brillait dans un ciel pur et sans nuages ; le poète se tenait près de la fenêtre ouverte et aspirait avec bonheur l'odeur de la sève qui montait et circulait dans les ramures du jardin. Se tournant vers l'ami et lui montrant le radieux lever du printemps : « Laisse-moi te conter une petite histoire, fit-il en souriant. Un homme riche — Hartmann prononça le nom de l'homme — se mourait ; il se fit transporter une dernière fois près de sa fenêtre, jeta un regard mélancolique sur le paysage inondé de clarté, et soupira : Et il me faut quitter tout cela ! Oh ! je donnerais tous mes millions pour un jour de plus passé à la lumière du

jour ! Puis, se ravisant soudain, il s'écria : Ah, mais non ! Pas cela ! Non, pas cela ! » En racontant ce joli trait, Hartmann songeait évidemment que lui aussi il lui faudrait bientôt quitter la terre souriante et heureuse, et au plus profond de son cœur il se demandait s'il ne donnerait pas tous les trésors qui l'entouraient pour un jour de plus passé à la lumière dorée de ce soleil qu'il aimait tant. « Ah, mais non ! Pas cela ! Non, pas cela ! » telle fut sans doute la réponse qu'il se donna à lui-même. Il conserva la plénitude de ses facultés intellectuelles et de sa force morale jusqu'à la fin de mars 1872, alignant quelques vers quand ses douleurs lui laissaient un instant de répit, et, comme le sage antique, trouvant une sereine parole d'encouragement et d'espérance pour chacun de ceux qui l'entouraient, alors qu'il entendait déjà le bruissement des ailes de la mort qui approchait. Sa dernière pièce poétique, infiniment touchante, il l'adressa à son fils : « Mon cher fils, un petit garçon peut devenir bien des choses dans ce monde, mais ce qu'il peut devenir de meilleur, c'est un brave homme. Sois bon, il est facile d'être bon ! »

« Sois bon ! » C'est la plus grande parole que l'homme puisse dire à l'homme. « Sois bon, il est facile d'être bon ! » Cette exhortation, c'était le dernier legs du père, de l'écrivain, du poète ; c'était son testament moral et aussi sa suprême confession. Il proclamait que le cordial qui l'avait soutenu à travers toute sa vie c'était la bonté, et il transmettait à son fils cet élixir souverain qui fortifie et grandit à la fois celui qui le donne et celui qui le reçoit.

Ce pieux devoir accompli, la maladie entra dans sa dernière phase. La fièvre devint de jour en jour plus intense et le délire commença à alterner avec l'assoupissement. Dans les moment lucides, le malade avait des paroles d'amour et de gratitude pour sa femme; dans ses accès de fièvre, il croyait voir sa mère, morte depuis de longues années, et il lui disait des mots doux comme des caresses. Le 13 mai, une demi-heure avant d'expirer, il se tourna vers son fils: « Pourquoi ne restes-tu pas avec moi? J'aime bien te voir auprès de moi. » — « Je crains, dit la mère, qu'il ne te dérange ». — Le malade fit un signe de tête amical: « Je sais, je sais ». Quelques minutes après, le poète regarda chacun des assistants d'un œil où brillait un rayon de félicité et exhala doucement le dernier soupir. Il était entré dans la mort comme il avait traversé la vie: avec grâce, avec un sourire!

Tout ce qui est beau est destiné à périr! Cette parole mélancolique inscrite par Lenau en tête d'un de ses grands poèmes vous revient spontanément à l'esprit en considérant l'homme, la vie, la carrière que brisait ainsi, prématurément, l'inexorable fatalité des choses. Chez Hartmann, tout était vraiment beau. La beauté de ses œuvres n'est que le reflet de la beauté de sa vie, et la beauté de son caractère n'était pour ainsi dire qu'une autre face de la beauté de sa personne. Ces dons du corps, de l'esprit et de l'âme semblaient s'appeler réciproquement; ils se complétaient, s'unissaient et se pénétraient intimement en lui et formaient une harmo-

nie d'une richesse qu'on ne rencontre que chez les favoris des dieux.

Les séductions du poète se déployaient surtout dans la conversation, œuvre parlée, qui offrait le résumé, la quintessence de l'œuvre écrite. A la beauté expressive des traits se joignaient une voix mélodieuse, un geste rare mais noble, qui s'animait sans aller jamais jusqu'à la violence, une bonne humeur intarissable, l'entrain et la verve que donne la conscience d'avoir été attendu, d'être écouté et d'avoir réellement quelque chose d'intéressant à dire. Hartmann était servi par une bonne mémoire, et il pouvait puiser indéfiniment, sans crainte de l'épuiser, dans le trésor d'observations accumulé pendant une série de voyages, d'aventures et d'accidents tellement longue, tellement variée et tellement instructive que la vie de bien peu de poètes peut être à cet égard comparée à la sienne. Il avait l'habileté nécessaire pour mettre ces matériaux en œuvre au moment choisi et à l'heure voulue. Il savait tout rendre présent à l'esprit de ses auditeurs et donnait par son récit l'impression de quelque chose de vécu à l'instant même où cela se produisait. Son imagination n'avait pas un éclat extraordinaire. Elle était plus pâle et plus sobre que celle de plusieurs poètes ses rivaux, mais elle était fraîche et gracieuse, et maintenue en éveil par l'élasticité d'une nature qui supportait avec une égale aisance une maladie grave dans la solitude d'une soupente de l'Orient, et les applaudissements et les sourires des femmes dans un salon de Paris.

Les applaudissements et les sourires, le poète les

aimait. Il les accueillait avec un bonheur dont la naïveté et le caractère bon enfant désarmaient les envieux. D'ailleurs, s'il lui était facile de se faire écouter, il savait aussi écouter. Il n'avait pas la manie du causeur de profession pour qui briller dans la conversation est un métier, une vocation, et qui ne vise qu'à écraser ses partenaires par sa virtuosité. Hartmann ne s'arrogeait pas le monopole de la causerie, il ne se bornait même pas, le cas échéant, à écouter, il savait faire parler, et un de ses amis a dit que cette nature-là devait être bien ingrate à laquelle il ne parvenait pas à arracher une note agréable et intéressante.

Hartmann se gardait du reste de toute familiarité de nature à compromettre son indépendance. Lui qui savait se faire aimer et rechercher, il poussait la fierté jusqu'à l'extrême limite de la délicatesse. S'il accepta à deux reprises l'hospitalité que ses amis lui offraient dans le midi et dans le centre de la France, ce fut par exception à sa réserve ordinaire. Pendant son séjour à Paris, alors que sa situation était précaire et ses ressources limitées, et que des centaines de maisons lui étaient ouvertes, on le vit souvent déjeuner de deux sous de pruneaux plutôt que de recourir à la générosité de ses amis et connaissances. Aucune puissance de la terre, ni l'or, ni l'ambition, ni la vanité, ni l'amitié, ni l'amour, ni les promesses, ni les menaces n'étaient assez fortes pour ébranler ses convictions ou pour lui dicter une démarche humiliante.

Ce sentiment de dignité personnelle fut sans doute une des causes pour lesquelles il devint le chantre et le

soldat de la liberté. Il souhaitait aux autres ce qu'il désirait pour lui-même, et il consacra sa vie entière à la conquête de l'indépendance des peuples comme des individus. Mais l'indépendance n'était pas seulement à ses yeux une question de dignité ; il la tenait pour une des principales conditions du bonheur. Il voulait la liberté parce qu'il était persuadé qu'en permettant aux peuples et aux individus le plein et entier développement des forces qu'ils portent en eux, on les rendrait heureux, et il les voulait heureux parce qu'il était bon.

La bonté : telle était peut-être l'inspiration dominante de sa vie, le trait saillant de sa figure et de son œuvre, où tout était harmonie. Cette bonté, il en avait hérité le germe de sa mère. La vue des souffrances des pauvres habitants du bourg industriel qui avait été son berceau et où il avait reçu les ineffaçables impressions de l'enfance, avait développé ce germe. L'expérience des petites mais humiliantes persécutions dont les hommes de sa race étaient l'objet en Autriche et en Allemagne, et aussi le spectacle du martyre des nationalités opprimées chez lesquelles l'avait jeté son sort aventureux, avaient contribué à porter son amour de l'indépendance et sa bonté à leur entier épanouissement en leur donnant ce caractère humanitaire et cosmopolite qui les distingue et dont ses œuvres sont si fortement empreintes. Hartmann avait le sentiment national très prononcé, mais jamais l'amour de la patrie n'eut pour contre-partie dans son âme la haine de l'étranger, et il est impossible de découvrir, dans ses écrits, la moindre trace de ce dénigrement du voisin où se

borne le patriotisme des cœurs égoïstes et des petits esprits.

C'est cette bonté de Hartmann qui imprima à ses chants libérateurs et à son action même la plus révolutionnaire un caractère doux, bienfaisant et réparateur. Il ne se décidait à renverser que sous le coup de l'extrême nécessité. Il n'était pas fait pour détruire, mais pour édifier. Il détestait moins les oppresseurs qu'il n'aimait les opprimés. Il voulait plus le soulagement des persécutés que le châtiment des tyrans. On se rappelle le passage des *Mémoires de Provence* où le poète confesse que tous les pays qu'il visitait il les peuplait de préférence de leurs martyrs. Ce passage est caractéristique. Ce qui préoccupait Maurice Hartmann, c'était moins de connaître l'adversaire pour se débarrasser de lui, que de se rapprocher de la victime pour lui accorder sa sympathie.

Cette sympathie ne l'égara-t-elle jamais, en lui faisant placer son idéal trop haut? « L'idylle, écrit-il un jour, le poème de la paix et de l'amour est le plus révolutionnaire des poèmes. Car que voulons-nous, si ce n'est l'amour et la paix, la réalisation du rêve de Papety, du rêve de l'amour? Que voulons-nous, si ce n'est aimer, instruire et nous laisser instruire? Voir votre avenir, c'est-à-dire nos enfants jouer et grandir au milieu des fleurs? La devise de la fraternité que le temps présent a inscrite sur sa bannière n'appelle-t-elle pas la fin des luttes et des combats, la paix, l'amour? » La fraternité des peuples et des individus, la fin des luttes et des combats, nos enfants jouant et grandissant au

milieu des fleurs : des expériences récentes ont montré que cet idéal de Hartmann contenait une part d'utopie, au moins pour le temps présent, et il n'est pas sûr que l'avenir réussisse jamais à réaliser complétement ce qui pour nous est relégué de nouveau dans le domaine des rêves et des chimères. Mais peut-être l'humanité n'avance-t-elle qu'en emportant au départ trop de provisions d'idéal, tandis qu'en se bornant à mesurer parcimonieusement le strict possible pour chaque jour, elle ne se munit pas du nécessaire. Le poète a d'ailleurs une autre mission que le politicien absorbé par un programme étroit. Il doit être un voyant ; il doit voir plus haut et aspirer plus loin que le commun des tâcherons dont l'horizon est borné par la besogne d'un jour. Il est heureux — au milieu des préoccupations féroces auxquelles la lutte pour la vie donne à chaque instant une âpreté nouvelle — il est heureux, il est bon, il est nécessaire que des esprits vivant plus près du ciel que de la terre rappellent aux autres que l'homme conçoit la possibilité de s'élever un jour au-dessus de cette lutte, loi fatale des bêtes, et de l'amortir dès ce moment en accordant une place et une part à ces puissances augustes : la justice et l'amour. Il faut ajouter que, du moment où l'homme entrevoit cette possibilité, elle devient pour lui le devoir. En plaçant si haut son idéal, Hartmann avait du reste pour excuse son désintéressement et sa générosité : il a enduré l'exil et s'est exposé à la mort pour le triomphe de sa cause, et il n'est pas à craindre que la contagion de cet exemple fasse trop de ravages parmi la génération contemporaine, pratique et égoïste,

qui ne veut de la liberté et de la fraternité que les profits et laisse aux naïfs les dangers, les ennuis et les sacrifices[1].

La bonté qui fait la beauté de la vie de Hartmann fait aussi la beauté de ses écrits. C'est sa sympathie pour les peuples et les individus qui lui permettait d'entrer dans leurs sentiments, qui lui donnait la clé de leur caractère et le mettait à même de reproduire leur physionomie avec tant de fidélité et de vérité. C'est cette sympathie qui était la source de la fraîcheur, de l'animation, de la variété vivante et chaude de ses chants, de ses contes et de ses mémoires. Il se moque dans un de ses récits de voyage de ceux qui étudient pays et peuples à travers les dispositions d'esprit et d'âme où se trouvaient les voyageurs célèbres qui les avaient visités et décrits avant eux. Il raille les sots qui avant de se mettre en route font des extraits de tous les guides et de tous les livres de touristes afin de bien savoir non seulement ce qu'il faudra voir, mais comment il faudra le voir. Ce qui le préservait de ce ridicule, c'était sans doute son intelligence aiguisée de bonne heure par les spectacles variés qui s'étaient déroulés devant ses yeux ; c'était aussi ce sentiment fraternel qui le portait à prendre sa part de tout ce qui faisait la joie ou le deuil de ses semblables. Je suis homme et rien de ce qui est humain ne m'est étranger : nul plus que Hartmann n'était autorisé à répéter cette

[1] C'est un signe du temps, une des plus grandes tristesses de l'heure présente que ce fait : parmi les républicains, le mot de fraternité n'est même plus prononcé.

belle parole. Il en avait fait pour ainsi dire sa devise. Nous avons vu comment il la mit en pratique dans les rues de Londres, lors de sa rencontre avec le brahmane réduit à l'office de balayeur. Il l'appliqua partout, dans toutes les circonstances et dans toutes les sphères de la société. Sans cette sympathie toujours vivante et toujours éveillée, il n'eût pas réussi à pénétrer, ainsi qu'il l'a fait, l'âme des peuples comme l'âme des individus. C'est elle qui inspirait confiance à ses interlocuteurs et qui les déterminait à s'ouvrir à lui. C'est elle qui lui a permis de rassembler les matériaux de son œuvre si variée et si riche : canevas de contes et de romans, chants populaires, germes de poésies personnelles. C'est ce même sentiment délicat qui lui a permis de façonner son œuvre d'une manière si charmante et avec tant de bon goût. Le goût est bien plus une qualité morale qu'un vain peuple ne le pense. Chez Hartmann, il tenait par ses racines à la bonté. C'est parce que le poète aimait le public pour lequel il écrivait, qu'il le respectait, et comme il le respectait, il ne voulait lui mettre entre les mains que des lectures saines et pures. De là la chasteté de sa muse, la chasteté de sa poésie et de son roman. Un seul de ses récits, nous l'avons vu, a pour sujet une aventure galante, mais cette aventure n'est pas d'une extrême gravité. Hartmann, en touchant à un sujet léger, y a d'ailleurs touché d'une main légère. Il n'a pas dit un mot de plus qu'il ne fallait, et le sous-entendu même il a trouvé moyen de le rendre le moins suggestif qu'il était possible. Il a mis l'accent moins sur la bonne fortune que sur le remords. Les autres contes

peuvent être mis tous entre les mains de tous, et cependant, comme ils reproduisent fidèlement la vie ! Le réalisme ou du moins ce qu'on appelle ainsi n'est qu'un idéalisme retourné. Il est impossible à un art quelconque de calquer la réalité dans tous ses innombrables détails. L'art est un choix, la suppression de certains détails et par cela même l'exagération de certains autres détails : il est à la fois une simplification et un agrandissement : il est une idéalisation. Toute la question est de savoir sur quoi porte le choix, l'idéalisation. La vie a des bas-fonds, des cloaques où la nature humaine peut tomber puisqu'elle est associée à des forces animales et que l'animalité peut prendre le dessus dans l'homme. Mais au-dessus de ces régions immondes, où les pourceaux seuls se plaisent et s'établissent à demeure, il y a le domaine de ce qu'il y a d'humain dans l'homme, et c'est ce domaine que Hartmann n'a jamais quitté. Il l'a parcouru en tous sens ; il a peint l'ombre à côté de la lumière, il a pris ses types, laids ou beaux, dans tous les pays et dans toutes les couches des populations ; mais jamais il n'a cherché le succès au prix de concessions faites aux côtés honteux et lubriques de notre nature. Toujours il est resté dans le domaine des passions bonnes ou mauvaises, mais avouables, et toujours il s'est attaché à peindre l'aspect et les effets psychiques de la passion, plutôt que ses aspects et ses effets physiques. Il ne voulait pas corrompre ses lecteurs, car il les aimait.

Le sentiment qui le préservait de ce qui est grossier, commun et vulgaire, le préservait aussi de toute dé-

clamation irritante et de toute exagération excitante. De là, le naturel et la simplicité de son style. Ce style n'est pas un torrent bruyant et prétentieux qui surprend le lecteur et l'entraîne où il ne voudrait pas aller. C'est un courant animé à la fois et calme, limpide et clair, dans lequel les objets du rivage se reflètent avec une netteté et une vérité admirables et auquel on s'abandonne avec confiance parce qu'on sent qu'il ne vous réservera pas de surprise désagréable. Hartmann était tout jeune lorsqu'il avait composé l'épitaphe suivante pour sa tombe:

« Moi qui suis couché ici, couvert de mon suaire, je m'enveloppe et me réchauffe du sentiment d'être arrivé au but, plus pauvre d'illusions sans doute, mais libre aussi du poids de la malédiction d'un noble cœur.

« Ce que j'ai fait dans ma vie et dans mes livres, je ne l'ai jamais fait en charlatan avide d'éloges bruyants, et si celui-ci ou celui-là m'a appelé rêveur chimérique, je n'ai du moins jamais été en conflit avec moi-même.

« Ce que j'ai voulu, je l'ai voulu sans mentir. J'ai désiré la gloire, et j'ai dirigé mes pas vers ce but sans tours ni détours.

« J'ai donné de l'amour et j'ai reçu de l'amour ; j'ai chanté dans la patrie et j'ai chanté dans l'exil, et ainsi ma vie tout entière se résout en un chant perpétuel. »

L'œuvre et la vie de Hartmann ont été l'accomplissement de ce beau programme. Le poète a été vrai dans tout ce qu'il a dit et fait ; il a poursuivi un noble but et

il a cherché à l'atteindre par de nobles moyens ; il a aimé avec sincérité et loyauté, il a été payé de retour, et c'est pour cela que sa vie s'est transformée en un chant perpétuel.

Ce chant n'a pas, il est vrai, l'originalité de la poésie de Lenau, le maître, le modèle principal de Hartmann. Ce qui fait le charme peut-être unique de Lenau c'est qu'il saisit avec une netteté merveilleuse l'aspect et le mouvement des choses et qu'en même temps il les envisage *sub specie æterni*. Il sculpte sa pensée et donne à ses images un relief extraordinaire, et il place ces images devant un horizon sans limites. Chez lui, le fini mène toujours à l'infini, ou plutôt il baigne dans l'infini. Derrière tout, au fond de tout et à la fin de tout, le penseur dresse la question de la durée et de la destinée des choses, la question de l'au-delà. Mort ou Immortalité : cette pensée suprême plane sur toute l'œuvre de Lenau et lui donne sa lancinante et tragique puissance. Le domaine de Hartmann est moins élevé et plus varié. L'infini ne le tourmente que rarement. Sa muse habite des régions moyennes, le domaine des choses contingentes et circonscrites, et se mêle aux préoccupations définies de la vie pratique. Son œuvre est par conséquent accessible à un plus grand nombre de personnes. Hartmann n'a pas toujours la plénitude d'inspiration et la puissance d'intonation qui distingue son maître. La poésie de Lenau produit le même effet que certains morceaux de musique exécutés par un excellent orchestre. Dès les premières mesures, on se sent bercé à la fois et emporté par un flot d'harmonie si fort, si plein,

que l'on s'abandonne avec volupté à ce courant divin, et l'âme se trouve jetée dans la pleine mer du sentiment et du rêve alors qu'elle se croyait à peine embarquée sur les ondes sonores. La poésie de Hartmann ne nous transporte pas à chaque page et dès les premiers vers dans un état d'âme d'où l'on ne voudrait plus sortir. Elle ne nous fait pas subir cet invincible ensorcellement par lequel Lenau attache à lui tous ceux qui ont éprouvé quelque chose de ses préoccupations, de ses passions et de ses douleurs. Le démon est moins visible chez Hartmann et moins sensible. La conquête qu'il opère est plus lente, mais elle est entière et durable ; le joug est doux, aisé à porter, et n'inspire jamais de regrets. Sa muse plaît, gagne et retient par un ensemble de qualités aimables et gracieuses qui se détachent sur un fond sérieux et noble comme les fleurs brillantes qui germent dans les sillons profonds et noirs. On l'écoute avec ce sentiment de reconnaissance que l'on éprouve pour une amie dont la voix familière ne vous a jamais fait que du bien. Sur l'œuvre tout entière plane cette sérénité antique avec laquelle Hartmann a traversé la vie, avec laquelle il est entré dans la mort. Elle a quelque chose de cette beauté claire, optimiste, heureuse d'elle-même et satisfaite de ses contours achevés et nettement définis, qui fait le charme des monuments de la Grèce. Et ce qui augmente la beauté de cette œuvre, c'est qu'on la sent partout soutenue par une vie en accord avec elle. Poètes et artistes se croient trop souvent quittes envers l'idéal quand ils l'ont couché par écrit, jeté sur la toile ou coulé dans le bronze. Hartmann était préoc-

cupé sans cesse d'en faire passer quelque chose dans ses actes. La plus belle œuvre d'art, il le sentait, c'est l'homme se façonnant soi-même et se transfigurant, à travers toutes les épreuves et toutes les joies de la vie, d'après le modèle divin qu'il contemple de l'œil intérieur, et dégageant ainsi du bloc informe de l'argile humaine une figure, une statue supérieure à tous les produits de la nature. La gloire de Hartmann est d'avoir été une de ces figures.

« La destinée de tout qui est beau est de périr » a dit le poète. Cela est-il bien vrai ? L'œuvre de Maurice Hartmann subiste, et elle enchantera bien des générations encore. Mais ce qui a été supérieur à l'œuvre — la personne, l'âme, l'esprit a-t-il péri tout entier et à jamais? C'est le privilège de ces natures choisies de poser involontairement cette question et de la poser avec une force particulière, de la rendre plus présente et plus pressante. La destinée de ce qui a été vraiment beau est-elle de disparaître et de se perdre pour toujours ? — Il est quelque chose de plus effrayant que le silence des espaces infinis qui épouvantait Pascal, c'est le silence de ces êtres d'élite qui, après avoir fait luire aux yeux de l'humanité un idéal supérieur, élevé semblait-il, au-dessus de la sphère des choses fragile et éphémères, sont entrés dans la nuit éternelle et n'en eviennent pas.

II

JOSÉPHINE DE KNORR

JOSÉPHINE DE KNORR

L'éclat du jours'est éteint. Dans les plaines du ciel la Nuit se dresse, semblable à une reine majestueuse, et lentement, d'un doigt délicat, elle entr'ouvre son écrin bleu, au fond duquel le regard enchanté de l'homme voit scintiller un à un les joyaux de l'infini. Une porte donnant accès au balcon d'un antique manoir perché, comme au bord d'un promontoir, sur un des contreforts des Alpes Noriques, s'ouvre sans bruit. Une jeune fille à la figure pâle, au front rêveur, paraît, s'accoude sur la balustrade, lève les yeux vers le spectacle grandiose qui s'étend devant elle, et peu à peu, de son cœur remué, monte à ses lèvres un hymne à la charmeuse auguste qui par ses séductions l'attire et la retient captive sur son sein apaisé et fort comme celui d'une mère.

« Douce est la Nuit, quand elle vient envelopper de son frais silence la terre fatiguée, et la bercer jusqu'à ce que les fleurs rêveuses s'inclinent et que le sommeil descende sur les fronts lassés. Belle est la Nuit, quand nous la contemplons dans sa majestueuse splendeur, dans sa merveilleuse puissance et son muet et mysté-

rieux frissonnement. Oui, douce et belle avec ses voiles qui couvrent toutes les choses destinées à périr ; douce et belle, quand elle allume là-haut les phares éternels du ciel et, ici-bas, les petites flammes de la terre. Car, lorsqu'ont disparu les formes visibles et lorsque se sont effacés les corps opaques, alors les esprits légers, libres et ailés, prennent leur essor et planent dans l'éther. Alors, les senteurs enchantées des fleurs s'échappent d'invisibles calices ; les vers luisants dévoilent leurs feux et sillonnent les airs comme des étincelles vivantes. Alors, des bruissements et des rumeurs partout, sur la terre ! Le murmure des ruisselets chante comme une secrète harmonie ; des voix mystérieuses chuchotent et jasent dans les bois et dans les prés. Les chœurs lumineux des étoiles rhythment leurs pas, les planètes roulent dans leur orbite, et entre les gazes légères des nuées glisse la lune pleine de sérénité. Alors, un désir ineffable fait perler de douces larmes dans l'œil enchanté de l'homme ; la nostalgie d'un paradis impérissable descend dans les cœurs mortels. Salut à vous ! Salut, heures bénies, heures sacrées, où notre regard s'élève et plane dans les sphères immortelles, où notre esprit, secouant la poussière de la terre, embrasse l'immensité, où l'âme, peu à peu délivrée de ses chaînes, se répand tout entière dans la grande nature, où l'être né dans le fini plonge silencieusement et se noie dans l'infini ! »

Si l'immortelle mère a prêté l'oreille à ce chant d'amour qui dans sa ferveur finit par prendre l'accent religieux, elle a dû sourire à l'enfant qui saluait ainsi sa

beauté. La vérité et la profondeur du sentiment qui ne se contente pas de saisir l'aspect extérieur de la nature mais entre en communication intime avec elle, la sonorité moelleuse et délicieusement fondue du vers, l'ampleur aisée du développement, le mouvement modéré et doucement entraînant des strophes, un je ne sais quoi de reposant, de velouté, et de caressant qui se dégage de l'ensemble de ces stances, révélait chez l'auteur une évidente vocation poétique et était fait pour attirer sur lui, dès l'abord, plus qu'une simple curiosité de l'esprit.

L'adolescente qui avait composé cet hymne était la fille aînée du baron de Knorr, seigneur de Stiebar. Les origines du manoir, un des plus anciens de la Basse-Autriche, remontent au douzième siècle. Les premiers propriétaires lui avaient donné le nom de Hausegg. Dans le cours des siècles, et par suite de mariages, le domaine, qui comprenait entre autres le gros bourg de Gresten, avait passé successivement entre les mains des comtes de Zinzendorf, du comte de Stiebar, dont il porte aujourd'hui encore le nom, et, enfin, du baron de Knorr, le père de notre poète. La chronique du château raconte qu'il eut à plusieurs reprises l'honneur d'être visité par des membres de la famille règnante d'Autriche, entre autres par l'empereur François, par le prince héréditaire Ferdinand, par le duc de Reichstadt. L'empereur François, séduit par la beauté du site, se décida à l'acquérir, mais la mort l'empêcha de mener à bonne fin les négociations entamées. Les vieux serviteurs du manoir ont surtout gardé le souvenir, devenu légen-

daire de la visite de l'impératrice Marie-Louise et de sa bizarre intervention dans une question d'agronomie. Les seigneurs de Stiebar avaient de tout temps apporté grand soin au développement économique d'un domaine englobant, outre de belles forêts, des terres labourables et de vastes pâturages qui favorisent l'élève des bestiaux. Marie-Louise inspecta toutes les étables, questionnant à tort et à travers les gens du château et mêlant à leurs réponses son babil plus ou moins entendu. Or, il se trouva qu'une vache atteinte de la morve avait été isolée dans une des dépendances, afin de préserver de la contagion le reste du troupeau. A peine la très-haute dame est-elle informée de cette mesure préservatrice qu'elle se fait ouvrir le buen retiro où languit la patiente, et là, après une minute de contemplation profonde et muette, elle a une inspiration de génie. « La vache ne peut guérir dans l'isolement : qu'on mette fin à ses souffrances et qu'on la réinstalle dans l'étable commune ! » — Sensation profonde dans l'assistance ! Ebahissement par ci, consternation par là ! Le troupeau tout entier va être contaminé ! Mais le trouble des gens du château n'ébranle pas l'assurance de la souveraine. Rien n'y fait : elle tient à son idée qui lui paraît... souverainement charitable, et bon gré, mal gré, il faut lui obéir. Que voulez-vous ? Les idées lumineuses sont rares en thérapeutique comme en toute chose. N'en a pas qui veut, et quand il vous en arrive une par hasard, on est trop heureux de la saisir au vol. L'idée de l'impératrice Marie-Louise a défrayé longtemps et défraye encore de temps en temps les

causeries des longues veillées d'hiver au château de Stiebar.

Dans ce séjour romantique et plein de souvenirs, où la nature et l'histoire s'unissent pour solliciter et inspirer les esprits rêveurs, l'intelligence de la jeune fille qui devait ajouter un fleuron poétique à la couronne seigneuriale de la famille, s'éveilla de bonne heure et se développa rapidement. Son père lui avait fait donner l'instruction la plus large et la plus variée, et dès ses plus jeunes et ses plus fraîches années, Joséphine de Knorr avait montré une aptitude spéciale à apprendre les langues. Ce don est à vrai dire une nécessité pour les classes dirigeantes d'un empire consistant en une mosaïque de peuples et placé sur les confins de l'Orient et de l'Occident. Joséphine de Knorr le possède à un degré rare, et c'est merveille de la voir passer, avec des interlocuteurs venus des quatre points cardinaux, de l'allemand au français, du français à l'anglais, de l'anglais à l'italien.

La paix de ses années d'études céda bientôt aux troubles et aux épreuves de la vie. Son père mourut en 1839. Sa mère, femme d'une grande beauté, plus jeune d'une trentaine d'années que le baron défunt, convola en secondes noces avec le représentant d'une des plus illustres familles de l'Autriche, le comte Ferdinand de Colloredo-Mannsfeld. De tout temps, les jeunes héritiers du nom de Knorr avaient passé l'hiver à Vienne et avaient profité de l'occasion de voir de près la haute société de la capitale. Ce milieu brillant et bruyant, léger et frivole, n'exerça qu'un médiocre attrait sur l'es-

prit sérieux de Joséphine. Comment se serait-elle attachée à un monde qui n'a d'yeux que pour le clinquant, d'admiration que pour l'éclat extérieur, d'encouragements que pour la réclame criarde et l'audace charlatanesque? La jeune fille se distinguait par les qualités intérieures qui se dérobent aux regards superficiels et ne décèlent leur présence que par une action discrète, trop délicate pour être appréciée dans le brouhaha des fêtes sonores, dans le déchaînement des vanités et le jeu des rivalités mondaines. Le triomphe était pour celles qui ne valaient pas la timide rêveuse. Sa sensibilité froissée la fit se replier sur elle-même à l'heure où d'ordinaire la jeunesse met toutes voiles dehors, et elle chercha dès lors dans le monde intérieur les satisfactions que la société lui refusait.

La révolution de 1848 l'intéressa vivement. Son beau-père, qui appartenait à la fraction libérale de l'aristocratie autrichienne, s'était jeté dans le mouvement avec une fougue qui d'ordinaire n'appartient qu'à la jeunesse, et avait été nommé commandant de la légion académique. Mais à un certain moment, il s'était aperçu avec terreur que le mouvement libéral menaçait de dégénérer en mouvement révolutionnaire, et, par ses efforts pour l'endiguer, il s'était mis à dos le parti avancé, comme il avait commencé par mécontenter le parti conservateur. Pendant les journées de Mai, il fut l'objet des poursuites du corps à la tête duquel il avait été placé, et ne dut son salut qu'à la fuite. Il ne tarda pas à succomber aux émotions de ces journées pleines d'orages et de périls. La santé de sa femme avait été également

ébranlée par ces terribles secousses ; la comtesse mourut jeune. Joséphine de Knorr avait été gagnée un instant par l'exaltation de la jeunesse de 1848. On avait vu alors l'enthousiaste du château de Stiebar rêver, non plus aux charmes de la nature qui l'entourait, mais aux exploits des héros qui de tout temps avaient lutté et étaient morts pour les grandes causes de l'humanité. Elle aurait voulu, elle aussi, entrer dans la lice et conquérir une part de la gloire réservée aux vainqueurs. Mais les suites funestes que la révolution avait eues pour sa famille et pour la société à laquelle elle appartenait, n'avaient pas tardé à dissiper le brillant mirage qui l'avait tout d'abord charmée et séduite. Elle était elle-même tombée malade sous l'étreinte des angoisses qui avaient succédé à l'enthousiasme de la première heure. Elle guérit, mais elle n'envisagea plus du même œil la vie et le monde, la société et ses révolutions. Elle n'apprécia plus, dès lors, que les bienfaits de la sécurité, d'un ordre de choses stable et ordonné, ayant les promesses du lendemain, et à l'abri duquel les sentiments délicats du cœur humain pussent fleurir et s'épanouir en paix. Parmi ces sentiments, un des plus profonds, celui qui pousse l'homme à chercher au-delà des orages d'ici-bas un calme et éternel refuge, le sentiment religieux se développa avec une force extraordinaire chez le jeune poète. Il ne s'était jamais éteint dans son cœur. Mais les expériences faites ranimèrent l'étincelle qui s'était un peu refroidie, et la parole éloquente d'un confesseur digne de tous les respects par la sincérité de ses convictions et la pureté de sa vie,

porta la ferveur de la jeune fille à son comble. Elle se laissa séduire par la douceur et la beauté d'une vie contemplative dominée par la pensée des choses saintes et surnaturelles, et, dans l'élan irrésistible de sa foi, elle repoussa à plusieurs reprises le bonheur qui prétendait s'offrir à elle sous la forme mondaine du mariage. Mesura-t-elle dès l'abord toute l'étendue du sacrifice qu'elle faisait ? Le sacrifice lui fut-il facilité au contraire par la certitude que ce qu'on lui offrait ne répondait pas à l'idéal qu'elle avait autrefois rêvé ? Une chose est certaine : si le sentiment religieux de Joséphine de Knorr ne s'est pas attiédi dans la suite, il a perdu sa raideur, sa tendance exclusive, et a revêtu une forme plus large donnant ouverture aux exigences et aux séductions légitimes de la vie. Il n'est plus un feu dévorant, mais une flamme qui pénètre la vie en la purifiant. La femme s'est réconciliée avec le monde en y apportant un charme qui n'est pas de ce monde. Les sacrifices faits à une idée élevée ne sont jamais faits en pure perte, même lorsque l'idée est faussée par l'exagération. L'âme qui s'est dévouée à un principe qu'elle croit supérieur, est fécondée par l'hôte divin qui habite dans ses profondeurs. Le sol remué par une main céleste produit des fleurs mystérieuses et blanches, des vertus délicates qui répandent au dehors leur subtil parfum et avertissent les connaisseurs qu'ils sont en présence de quelque chose qui dépasse le niveau du vulgaire et de l'ordinaire. La pureté, la générosité, la noblesse, toutes ces qualités que la châtelaine de Stiebar avait apportées en naissant se déployèrent avec une grâce nouvelle

au sortir de la crise que nous venons de caractériser, et résistèrent aux coups répétés du sort qui vinrent frapper le poète.

La maladie et la mort ont peu à peu décimé la famille de Knorr. Une des sœurs du poète avait épousé le chevalier de Raab, un patriote qui avait pris part comme volontaire à la campagne de 1866 et qui depuis, s'étant distingué par ses travaux agronomiques, a été envoyé à la chambre des députés de Vienne, où il fait partie du groupe des grands propriétaires. Après la mort de la baronne Marie, le chevalier de Raab s'est remarié, et la baronne Joséphine se trouve aujourd'hui entourée au château, — propriété indivise — d'une famille qui n'est plus la sienne que par alliance. Les derniers-venus regardent l'avenir; la survivante de la famille de Knorr se retourne plus volontiers vers le passé, et, si distingué que soit le cercle nouveau qui s'est formé autour d'elle, on conçoit que, dans son cœur, il ne puisse chasser le souvenir de l'ancien. Ce souvenir, elle le nourrit avec un soin jaloux, et comme toutes les âmes tendres et profondes, elle vit avec les chères ombres disparues qu'elle évoque avec la baguette magique de son esprit fidèle et constant. Ces cendres précieuses un instant vivifiées lui font à leur tour oublier la fuite du temps, ce glissement sinistre que le cœur de l'homme perçoit avec un secret tremblement et qui l'avertit qu'à chaque minute quelque chose se détache de lui et disparait dans le gouffre d'où rien ne remonte. En été, les amis qui viennent de près et de loin jouir de la gracieuse hospitalité de Stiebar, rompent de la plus agréable fa-

çon la monotonie de la vie méditative et recueillie de la châtelaine. Mais en hiver, lorsque le beau-frère lui-même est appelé à Vienne par la session parlementaire, la solitude du vieux manoir est pour ainsi dire absolue et pèse plus lourdement sur ses habitants, isolés du reste du monde par une ceinture de neige. Les heures se suivent et se ressemblent dans leur grise et morne tristesse. On conçoit donc qu'un jour, sous l'oppression de ses pensées mélancoliques, la baronne de Knorr se soit rappelé avec une vivacité nouvelle une ville enchanteresse entre toutes, où on l'avait envoyée dans sa prime jeunesse pour la guérir d'une de ces crises que nous avons racontées, une ville dont l'image brillait dans le lointain de sa mémoire comme un point lumineux qui l'attirait avec une force magnétique. Cette ville c'était Paris. Le poète y rejoindrait des amis qui l'avaient précédé; il en trouverait rapidement d'autres qui lui constitueraient une seconde famille, et la grande capitale, la puissante charmeuse, ferait passer devant ses yeux ravis des spectacles sans cesse renouvelés, qui ne manqueraient point de féconder son esprit et d'inspirer à sa muse des accents nouveaux.

La baronne de Knorr a cédé à l'attrait, et son attente n'a point été déçue. Depuis 1876, sa visite s'est renouvelée chaque hiver et se prolonge parfois au delà de six mois. La sympathie qu'elle avait éprouvée de tout temps pour la France n'a fait que grandir et se fortifier avec les années. Madame de Knorr est devenue nôtre par l'intérêt qu'elle prend à toutes les manifestations de notre vie nationale, et un cercle d'amis faits pour la

comprendre à son tour n'a pas tardé à se former autour d'elle[1]. Dans son salon se rencontrent des diplomates, des amateurs d'art, des sculpteurs, des peintres, des poètes, des romanciers, des professeurs, des publicistes, des ecclésiastiques. Tous ces hôtes, divers par les tendances et les croyances, la maîtresse du salon les laisse évoluer en s'effaçant devant eux avec une grâce faite de deux éléments qui se pénètrent à tel point qu'on les distingue à peine et qu'on ne sait où s'arrête l'un, où commence l'autre : je veux dire la bonté native et la fine culture aristocratique, qui n'est pas autre chose que la courtoisie et le tact transmis et développés par l'hérédité. Et c'est là ce qui distingue madame de Knorr d'un grand nombre de ses émules dans les lettres. Chez elle, rien de ce pédantisme prétentieux et vaniteux, vulgaire et bruyant, qui accompagne ou suit presque toujours chez la femme une prise de plume couronnée de succès. Nulle trace de l'envie de paraître, de trôner et de pontifier devant une assemblée de fidèles pliés à l'adoration perpétuelle. Nul effort pour recueillir l'encens de thuriféraires infatigables et bien dressés. Joséphine de Knorr est restée femme dans le sens le plus délicat du mot. La crainte de sortir des limites que le bon goût assigne à son sexe la ferait plutôt verser dans un excès de modestie et de réserve. Elle aime mieux rester inconnue que d'être méconnue ou d'exiter une curiosité banale. Son âme ne se livre pas très facile-

[1] La baronne de Knorr, étant chanoinesse honoraire du chapitre impérial et royal de Brünn, a droit au titre de « Madame. »

ment. Il faut aller vers elle, la chercher sous le voile dont elle s'enveloppe, et alors même qu'on l'a observée et étudiée depuis longtemps, on sent vaguement qu'il y a en elle un point qui demeure lointain et qui cache je ne sais quel doux et mélancolique mystère. Ce sentiment ajoute à l'attrait respectueux qu'elle inspire, et bientôt l'on se trouve attaché comme par des fils subtils, invisibles, mais forts à cette figure que l'on ne remarquerait pas au premier abord si l'on n'était prévenu, et qui peu à peu vous retient par un charme d'autant plus sûr qu'il est plus lent — le charme de « l'éternel féminin. »

Si le portrait que nous venons d'esquisser est ressemblant, il a fait pressentir les principaux traits de l'œuvre du poète, l'œuvre n'étant que la transposition musicale des mouvements de la vie intérieure, la résonnance même de l'âme du chantre.

La première composition de la baronne de Knorr, et non la moins intéressante, est une petite épopée intitulée *Irène*, achevée en 1848 et imprimée dix ans plus tard, pour être offerte aux amis. Le premier chant nous introduit dans un des ravissants sites montagneux des environs de Salzbourg, à l'heure où il est baigné des clartés rêveuses qui tombent des étoiles par les belles nuits d'été. Dans ce paysage romantique se dresse un château-fort construit voilà bien des siècles et qui, dans le vaste silence planant sur la nature alpestre, semble vaguement se remémorer les histoires du temps passé. Minuit sonne à la tour du manoir. Tout à coup, le long des

fenêtres passe une traînée de lumière. La lueur s'arrête devant le balcon, la porte s'ouvre et la fille du châtelain se penche sur l'abîme obscur et profond, comme un gracieux fantôme se rendant à un mystérieux et doux rendez-vous. Que vient-elle surprendre si tard dans le silence de la nuit ? Est-ce le son d'un luth ou la vibration d'une voix connue disant tout bas un chant d'amour ? Non, nul son humain ne vient troubler le recueillement sacré de la nature, et ce n'est point vers la terre, c'est vers le ciel que se porte le regard enivré de la jeune fille. Elle a reçu de la plus belle des Muses, de la Poésie, « cette baguette magique qui fait éclore des fleurs avec leurs parfums dans les abîmes les plus obscurs de la vie. » Elle a senti que l'auguste amie allait venir la visiter aujourd'hui ; « elle tremble sous son divin baiser comme une religieuse qui devant l'autel reçoit la sainte-cène ; elle frissonne sous sa propre dignité, en songeant avec une humilité mêlée d'un ineffable ravissement qu'elle est admise à goûter le pain des anges. »

Le charme opère, et des flots d'harmonie s'épanchent de l'âme émue et reconnaissante de la vierge : « Douce est la Nuit...Belle est la nuit...» Vous le connaissez déjà, cet hymne ; nous l'avons placé comme un prélude à l'entrée de cette étude. Irène, vous l'avez deviné, c'est le pseudonyme de Joséphine de Knorr, et si l'épopée dont elle est l'héroïne n'est qu'une fiction, une pure création de l'imagination du poète, il est incontestable que dans la figure de l'héroïne nous retrouvons quelques-uns des traits du poète lui-même. Fiction et vérité : tel pourrait être le sous-titre de l'œuvre.

Pour Irène, la poésie est plus et mieux qu'un gracieux passe-temps. Elle est une consolatrice, qui guérit les plaies secrètes de l'âme, car l'âme ardente et grave de la jeune fille n'est point absorbée par les préoccupations ordinaires de son âge et de son sexe. Elle a des aspirations plus hautes. Le sort de la femme et le cercle où elle renferme d'habitude sa pensée et son activité, lui paraissent également mesquins. Elle envie à l'homme la force qui lui permet tantôt de sonder le secret de l'univers, de lutter avec le mystère de l'infini, tantôt de combattre, dans une sphère bien délimitée, pour les nobles causes de la justice, de l'honneur, de la liberté. Tous les regrets, tous les doutes qui travaillent son esprit quand elle contemple face à face le problème de la destinée, la Poésie vient les bercer et les adoucir par ses idéales compensations. Voilà pourquoi Irène l'aime d'un exclusif amour; voilà pourquoi elle s'appuie sur sa poitrine avec ce frisson de volupté qu'une vierge de seize ans éprouve lorsqu'elle contemple la belle stature de son fiancé.

Le lendemain de cette veillée poétique partagée par Irène avec les étoiles, son père, le seigneur de Hohenstein s'ouvre à elle d'un projet qu'il vient de mûrir pour l'enlever aux rêveries solitaires où elle se consume, et faire revenir la sérénité sur son front assombri. Le comte se sent vieillir; il est le dernier survivant d'une longue lignée de preux. Dans sa jeunesse, il a pris une part brillante aux guerres de l'indépendance, et il a vu tomber l'un après l'autre ses quatre frères sur les champs de bataille où l'Autriche défendait désespérément

ses droits et sa dignité contre les entreprises de l'empereur Napoléon Ier. Sa femme et son fils unique l'ont également précédé dans la tombe. Il ne lui reste que deux filles qu'il entoure d'une sollicitude pour ainsi dire maternelle, et avant de disparaître lui-même et de passer à l'état d'ombre semblable à ces ancêtres dont les portraits le regardent mélancoliquement et lui font signe, il donnerait jusqu'à la dernière goutte de son sang pour prolonger et embellir les jours des enfants qui, les derniers, porteront le nom des Hohenstein. Quoi qu'il lui en coûte, il se séparera pour un temps de l'aînée qu'il sent minée par un secret et lent poison et dont les souffrances le préoccupent jour et nuit. Elle partira avec sa tante, la comtesse Montalbano, qui dans huit jours passera par l'Autriche pour s'en retourner en Italie. Les scènes brillantes du pays où fleurit l'oranger chasseront la mélancolie que le séjour du vieux château entretient dans l'esprit et le cœur d'Irène. L'idée de la mort qui la hante si souvent dans ses promenades à travers les sombres forêts de sapins de ce paysage du Nord, fera place à la joie de la vie. Elle reviendra guérie, semblable à sa sœur cadette, dont le riant visage rappelle un bouton de rose s'ouvrant sous les caresses d'un gai soleil. Irène frissonne à l'idée de quitter pour la première fois le foyer tant-aimé et de ne plus sentir sa main réchauffée par l'étreinte de la main paternelle. Où trouver la force d'interrompre ses rêveries, le soir, dans les salles silencieuses du château ou sous la feuillée mystérieuse des bois, et de dire adieu à la Poésie, cette compagne douce et mélancolique qui peut-être n'habite que

les paysages voilés du nord et refusera de la suivre sous l'implacable lumière du midi ? Mais le père a réponse à toutes ses objections. Elle se résigne, satisfaite d'obtenir qu'il soit fixé une limite à la durée de ce séjour qui lui inspire tant d'appréhensions.

Le chant se termine par d'émouvants et tendres adieux faits par Irène aux lieux qu'elle va quitter, à ces rêves de l'enfance « qui sont la rosée du matin pour le cœur humain » ; à ses dix-neuf ans qui lui semblent descendre dans une bière, comme le cadavre d'un ami sur le sein duquel nous avons passé les plus douces heures de la vie et qui a été moissonné dans sa fleur ; aux étoiles enfin dont les regards, « lui rappelaient ceux de son père », et éveillaient en elle la source des chants poétiques. Irène les prie de ne pas la quitter, mais de la suivre sur la terre étrangère, afin qu'elle sente sur elle comme une céleste protection.

Le début du deuxième chant forme un joli contraste avec la scène qui ouvre le premier livre. Nous sommes sur les bords du lac de Côme, par une de ces nuits du midi où tout embaume et s'enflamme, où l'âme enivrée rêve à je ne sais quel paradis perdu et retrouvé, où les étoiles elles-mêmes ont des regards ardents, comme si elles allaient se fondre sous le feu du désir qui les attire vers les voluptés de la terre. Ce n'est plus la vague mélancolie et le silence des sites du nord, endormis dans la paix du soir. C'est partout une aspiration large, profonde, immense, vers la manifestation la plus éclatante de la vie, vers l'amour. Irène est secrètement envahie par le charme tout-puissant. Ne lui deman-

dez pas à quoi elle rêve. Demandez-le plutôt à Lorenzo, le fils unique de la comtesse, assis à côté d'elle dans le bois de lauriers-roses, et qui, dès l'abord, avec l'ardeur de ses vingt ans, s'est senti séduit par la grâce délicate de la pâle jeune fille venue du Nord. Lui aussi, il voudrait réprimer les battements de son cœur, lutter contre le flot montant de l'ivresse, mais l'enchantement de cette nuit est trop grand, l'impression trop forte : « Vois l'étoile filante qui a tracé un cercle d'or sur la frange bleue du ciel ! Comme elle, notre jeunesse se hâte et s'évanouit. Oh ! fais-la belle, fais-la heureuse ! C'est toi, toi seul qui le peux. Pourquoi renfermer dans nos cœurs ce que nous sommes impuissants à nous cacher ? Car, Irène, vous le savez, ajoute-t-il plus bas, vous le savez depuis longtemps,.... je vous aime. Oh ! dis un mot, un seul, dis que tu me chéris ! »

Elle se penche vers lui, entraînée par une force irrésistible, et de ses lèvres à elle aussi s'échappe, pudique et tremblant, le divin murmure.

Dès lors, sa vie intérieure se transforme. Elle comprend que la destinée de la femme est, non pas la pensée, mais l'amour. Elle se réconcilie avec son sort, et une félicité inconnue rajeunit tout son être. Adieu, ses rêves de gloire et de lutte ! Adieu, les aspirations héroïques, l'élan vers l'action fiévreuse et triomphante ! Irène sent la beauté de la douceur, de la faiblesse qui se confie en plus fort que soi, et elle s'abandonne sans arrière-pensée à cette nouvelle et profonde ivresse.

Les jours succèdent aux jours, et le moment fixé pour le retour de la jeune fille arrive enfin. Lorenzo l'accom-

pagne pour faire sa demande au comte de Hohenstein, et le poète trouve de beaux accents pour rendre le bonheur qui, avec le couple futur, fait son entrée dans le vieux castel des bords de la Salza.

Un mélancolique proverbe de l'Orient dit : « Quand la maison est bâtie, la mort y entre. » L'édifice du bonheur d'Irène n'a pas reçu son couronnement que déjà un sinistre pressentiment s'éveille dans le cœur de la jeune fille. Quelques jours à peine se sont écoulés, et déjà Lorenzo est rappelé en Italie par une lettre l'avertissant que s'il veut embrasser une dernière fois son meilleur ami subitement atteint d'une maladie mortelle, il lui faut partir sans perdre une minute. Il prend congé sans se déclarer au père, et nous voyons Irène, en proie à de cruels déchirements, se réfugier dans la chambre qu'il a habitée, comme s'il lui était plus facile de retenir l'image de l'absent au milieu des objets qu'il a touchés, dans l'atmosphère qu'il a rempli de son souffle adoré. Il a dit qu'il reviendrait bientôt, mais l'avenir est incertain et n'appartient à personne. Ah ! si l'exaltation de sa foi avait trompé Irène ! Les plus noirs abîmes se creusent à côté des cimes les plus élevées. Pourquoi Lorenzo ne s'est-il pas ouvert au comte ? Au moment de son départ, quand elle a jeté autour de son cou le médaillon d'or que depuis son enfance elle avait porté sur son sein, et qu'elle lui a dit : « Mon seul talisman à l'avenir, ce sera mon amour », quel singulier regard de pitié il a abaissé sur elle ! Quelle étrange pression de sa main ! Que signifiaient ce regard, ce mouvement convulsif ? — Mais trêve aux appréhensions ! Ce

serait une lâcheté que de soupçonner un absent incapable de se défendre ! Et elle se dirige vers la porte, pour sortir. En passant près de la cheminée, elle heurte du pied une feuille de papier que le vent a chassée du foyer à demi éteint, et, machinalement, elle la regarde. Dieu ! c'est l'écriture du bien-aimé, et cette écriture c'est sa pensée, c'est son cœur qui est là ouvert devant elle et qui l'invite à y lire, à s'y plonger ! Elle ne résiste pas à la tentation, elle lit... Elle lit, et un cruel tremblement secoue ses membres.

Vous l'avez deviné, la lettre contient le mot de l'énigme qui depuis quelques jours tourmente la jeune fille. Lorenzo aime, il en fait l'aveu ; mais celle qu'il aime, c'est la propre sœur d'Irène. La beauté d'Elisabeth, sa douceur angélique, transfigurée encore par une piété candide, le merveilleux son de sa voix quand elle a chanté un *lied* en l'honneur du nouveau-venu, le soir de son arrivée au château, un charme indéfinissable répandu sur toute sa personne : tout cela a séduit Lorenzo dès la première rencontre, et tout son être, frappé d'une subite commotion, s'est soulevé, lui criant: « Voilà, voilà bien réellement celle que tu avais rêvée. L'autre a des qualités plus viriles, que l'intelligence apprécie froidement ; celle-ci, c'est la femme pleine d'âme, de laquelle émane ce rayonnement que personne ne saurait méconnaître et qui s'appelle le bonheur. » Il a cédé à une surprise en engageant sa foi à Irène ; mais il restera fidèle à son serment. Il se respecte trop pour trahir sa parole. Irène seule pourrait la lui rendre. Ah ! si elle aussi elle s'apercevait qu'elle s'est

trompée !... Vain espoir ! Il faudra bien s'exécuter et demander au comte de Hohenstein la main de sa fille aînée !

Irène mesure d'un froid regard ce chiffon de papier et le jette au feu.

Quelques jours se sont passés quand commence le troisième chant. Lorenzo, après avoir conduit son ami défunt à sa dernière demeure, est revenu auprès de ses amis de Hohenstein. Il est assis dans sa chambre devant un chevalet — car il est peintre — et, absorbé par son travail, il n'entend ni la porte qui s'ouvre ni le pas lent et doux qui s'approche de lui. Il semble ravi en extase par la beauté de la femme dont il reproduit les traits, et dans ces traits celle qui s'avance reconnaît sa sœur Elisabeth. Frappée à mort, armée de la résolution du désespoir devant l'écroulement de son court bonheur, Irène se décide à parler. Elle parle avec une grâce touchante, elle déclare qu'elle sait tout et rend sa foi à l'infidèle : « Nous étions semblables à deux de ces nuées qui souvent se rejoignent dans les plaines aériennes, quand le jour inondé de clartés commence à pâlir devant l'approche du soir. Elles brillent un instant, comme transfigurées par les derniers rayons du soleil, sur le fond bleu du ciel ; mais quand les feux qui les ont dorées se sont éteints et effacés dans l'espace immense, alors, chassées par le souffle du vent rapide, elles se séparent et voguent isolées dans les airs, ne se cherchant plus, ne se trouvant plus, jusqu'à ce qu'elles disparaissent à l'horizon. Ainsi, le soleil de l'amour nous a atteints jadis, nous a embrasés de ses célestes

rayons et nous a plongés dans une mer de voluptés. Mais la vie sans pitié éteint les couleurs de ce qui nous paraît beau et divin. Qu'est-ce qui a survécu à ce moment de félicité ? — Deux âmes qui ne se connaissent plus. Rompons donc cette alliance qui n'est point destinée à faire notre bonheur ; rompons, puisqu'il en est temps encore...

Il sent qu'elle dit vrai, il baisse la tête et la laisse sortir comme elle est venue. — La séparation est consommée.

Le mariage de Lorenzo avec Elisabeth se célèbre dans la chapelle du château, et la solennelle impression de cette cérémonie sacrée est rendue avec force par le poète. Puis, la saison s'est avancée, le jour des morts est arrivé, et nous retrouvons le comte de Hohenstein et Irène en présence l'un de l'autre et envahis tous deux par une sourde et puissante émotion en harmonie avec le deuil de la nature. Un pressentiment sinistre passe à travers le cœur du père « ainsi que le souffle lent du vent qui se lève dans les branchages nus des vieux saules. » Il se sent mourir et il exhorte à vivre sa fille qui va se trouver seule sur la terre. Il a deviné que le cœur d'Irène a été brisé par une irréparable douleur ; elle a caché ses souffrances à son vieux père, afin de ne pas assombrir ses derniers jours ; elle a trouvé dans son amour filial la force de porter en silence sa croix. Mais le vieillard devine aussi les tentations suprêmes auxquelles la fierté de sa fille succombera peut-être quand, regardant autour d'elle, elle ne verra que le vide et n'aura ni foi ni espérance pour se soutenir. Il la

supplie de lutter contre elle-même, de trouver dans la conscience de sa propre valeur la force de vivre. Qu'elle reste sourde à la voix du désespoir ! Que la dernière des Hohenstein maintienne immaculé le nom de ses nobles aïeux ! Qu'elle fasse appel à la Poésie, à la charité ! Ces augustes puissances assigneront un but à sa vie, et Dieu, le Dieu de ses pères, rendra la paix à son âme et la lui conservera jusqu' à ce qu'elle aille rejoindre là-haut ceux qu'elle aime et qui l'attendent. Jure-moi, fais le comte avec un dernier effort de sa voix mourante, jure-moi de vivre. — Je le jure, murmure-t-elle, pâle comme la mort, et le dernier des comtes de Hohenstein exhale le dernier soupir.

Le quatrième chant nous conduit rapidement au dénouement. Irène a langui pendant un morne hiver dans la solitude de son manoir. Le printemps est venu, et avec lui, les forces vives qui dormaient dans le cœur de l'orpheline se sont éveillées. De l'air ! Du mouvement ! De l'action ! Le désir d'un changement dans cette vie désolée devient irrésistible. Elle part, mais ce n'est pas vers le midi qu'elle dirige sa course : elle y trouverait trop présent le souvenir de son bonheur moissonné dans sa fleur. C'est vers le nord que l'attire son besoin obscur mais profond de diversion. Le bâtiment qui l'emporte vers le pôle lointain est assailli en route par une tempête « qui fait rage comme parfois la conscience dans la poitrine d'un assassin », et est jeté, la nuit, sur un récif où il se brise. L'équipage affolé se rue dans les canots. Irène, en se sacrifiant, peut conserver la vie à un homme qui voyage avec sa jeune femme et

pour lequel il ne reste plus de place dans la dernière barque, où elle s'est réfugiée. Elle entrevoit comme dans un éclair la possibilité d'en finir, par un acte d'héroïsme, avec sa vie de souffrances et de regrets. Elle n'hésite pas, et descend lentement dans la tombe humide des flots, soutenue par le désir de rejoindre ceux qu'elle aime dans une vie bienheureuse dont l'espoir inonde et illumine son cœur au moment suprême, comme un rayon d'en haut.

A la lecture de ce poème, les amis de la baronne de Knorr ont certainement regretté que sa modestie l'ait empêchée de donner à l'œuvre la publicité dont elle était digne. L'analyse de sentiments qui ne sont point vulgaires; la concordance intime des états d'âme avec l'aspect et l'expression de la nature environnante; la beauté des images et leur grâce tantôt sévère, tantôt, et le plus souvent, légère et rayonnante; une dextérité, rare chez une adolescente, dans le maniement des rhythmes les plus divers; la douce mélodie des vers: cet ensemble de qualités eût certainement appelé l'attention des connaisseurs sur la débutante [1].

Un deuxième poème épique, publié en 1863 sous le titre de *Odilia*, est loin d'égaler le premier par l'allure rapide du récit, par le caractère dramatique des épisodes, le relief des personnages et le lyrisme de leurs effusions. Le sujet de l'épopée c'est la vie de la fille du seigneur de Hohenbourg et la fondation par elle du

[1] Nous serions heureux d'apprendre que notre analyse, si imparfaite qu'elle soit, a déterminé le public à réclamer ce qui lui appartient, et l'auteur à le lui accorder.

couvent de Sainte-Odile sur la crête des Vosges, dans un des sites les plus pittoresques de l'Alsace. L'exécution témoigne d'une certaine sécheresse. Il y a des longueurs dans le développement de l'action, et le milieu où elle se déroule n'a pas dans le poème cette saveur profonde, ce charme vaporeux et original qui distingue en réalité le paysage de Sainte-Odile. On sent que le poète n'a pas visité lui-même ces beaux sites, et l'on dirait qu'en traitant son sujet il obéissait plutôt à un devoir de conscience qu'à un appel intime de sa muse familière. Heureusement, Madame de Knorr a pris sa revanche en publiant sucessivement trois volumes de poésies lyriques qui ont été accueillis avec la plus sincère faveur par le public d'élite auquel ils s'adressaient, et qui l'ont classée définitivement parmi ces auteurs que les délicats chérissent comme des amis [1].

Dans les deux derniers volumes une part est faite aux traductions, et c'est ici que nous retrouvons l'effet de l'instruction variée que le poète avait reçue dans sa prime jeunesse et que son esprit souple a étendue encore par de vastes lectures. La littérature anglaise, la la littérature italienne et la littérature française ont fourni tour-à-tour des contributions à ces transpositions que la flexibilité et la richesse de la langue allemande permettent de rendre à la fois si fidèles, si exactes et si poétiques. De

[1] Le premier de ces volumes a paru en 1872, sous le titre de *Poésies* ; le second, en 1874, sous le titre de *Nouvelles poésies;* le troisième en 1885, sous le titre de *Fleurs d'été et Feuilles d'automne.*

Rada, Buchanan, Longfellow, Bret Harte, Victor Hugo : tels sont les chantres étrangers que Joséphine de Knorr a fait connaître à ses compatriotes. Il faut y ajouter Madame Ackermann, à laquelle,à l'instar de Betty Paoli et de Lorm,la baronne a consacré un article, inséré dans les *Frauenblaetter* (*Journal des dames*). Rien n'est plus loin de la foi catholique du poète autrichien que les négations furieuses et meurtrières du poète pessimiste français. Mais il y a dans l'œuvre de ce dernier un petit coin gracieux, trop étroit malheureusement, que l'on pourrait appeler le coin grec et qui était fait pour plaire à l'âme douce de Joséphine de Knorr. D'ailleurs, les poèmes philosophiques de Madame Ackermann ont une valeur artistique qui ne saurait laisser insensibles les esprits littéraires, même placés au pôle opposé de la pensée. Le beau est un souverain dont l'empire s'étend au-delà des limites où se renferment les divers systèmes philosophiques et religieux. Sa puissance séductrice franchit les barrières et les frontières séparant les croyants et les dévôts des cultes les plus variés et les plus hostiles les uns aux autres. Il fait des conquêtes dans tous les domaines fermés par les credo qui se combattent, se détruisent et se remplacent dans le cours des siècles. Il recrute des adhérents parmi toutes les nationalités, parmi les élèves de toutes les écoles, parmi les fervents de toutes les églises et les réunit tous dans un culte supérieur dont les rites et les formules sont grands comme le monde. Il est à vrai dire le seul souverain, le seul dieu dont le règne ne connaisse aucune limite, ni dans l'espace ni dans le

temps. Madame de Knorr est de ceux qui propagent son culte. Dans deux de ses pièces si pleines de sens, elle s'élève contre l'étroitesse du commun des amateurs et des critiques qui ne savent constater la grandeur d'un héros de l'esprit ou de l'action sans lui immoler une grandeur rivale, et elle s'écrie : « Ne faites pas cette folie de chercher dans la bouche d'un seul la sagesse entière à laquelle aspire l'intelligence humaine; ne cherchez pas dans l'aspiration d'une seule heure sacrée ce que l'art veut enseigner à ses élus, car il n'a été donné à aucun de nous, même à l'heure de l'élévation suprême, d'atteindre le but que poursuit l'humanité. Il n'a été donné à personne de révéler, par les battements les plus chauds de son cœur, la force tout entière de l'amour. » L'étroitesse contre laquelle la châtelaine de Stiebar nous met en garde, elle a su s'en préserver elle-même, et c'est ce vif et large sentiment du beau qui explique l'intérêt qu'elle porte à l'œuvre de la grande artiste en pessimisme qui a nom : Louise Ackermann.

Ce sentiment du beau se révèle surtout dans les compositions personnelles qui constituent le fonds des trois volumes de poésies lyriques de Joséphine de Knorr.

La première chose qui vous frappe en parcourant ces volumes, c'est l'absence presque complète de pièces consacrées à l'amour. Ce sentiment délicieux et meurtrier, qui a inspiré aux émules du poète tant de chants de triomphes et de cris de désespoir, tant d'effusions langoureuses et même d'imprudents aveux qu'elles ont peut-être regrettés plus tard, ce sentiment ne se décèle pour ainsi dire dans l'œuvre lyrique de Joséphine de Knorr que par

le silence qu'il observe. Deux ou trois pièces seulement portent son nom, et elles voilent plus de choses qu'elles n'en trahissent. Dans *Amour muet*, la plus significative de ces pièces, l'auteur donne à une jeune fille le conseil de renfermer dans son cœur le ravissant mystère qui « frémit sur ses lèvres et étincelle dans ses yeux » : « Ne cherche pas à enfermer dans des paroles ce qu'aucune parole ne saurait contenir. Ne parle pas et porte silencieusement le doux fardeau de ton bonheur, afin que son rayonnement se répande sur tout ton être, sans bruit, sans un cri, sans un son — muet comme le parfum des fleurs, muet comme le scintillement des étoiles, muet comme la lueur des nuées dorées par le soir. » Le conseil qu'elle a donné à son amie, elle l'a suivi elle-même. Nul ne croira aisément qu'une âme tendre, ayant parlé en termes aussi délicats de la pudique magie de l'amour, ne l'ait connue que par divination ou par ouï-dire et n'en ait pas surpris les effets dans ses propres émotions. Mais elle n'a point voulu initier le public à la connaissance de ce drame, de ses causes, de ses péripéties, de son dénoûment, et en dérobant quelque chose à notre curiosité, le poète n'a fait que la stimuler. Il obtient ainsi, par cette retenue, signe d'une féminité supérieure, un effet digne d'un raffinement de l'art, car l'art le plus fin, en cette matière surtout, consiste à ne pas tout dire, à donner à entendre plus qu'on n'exprime, à solliciter notre imagination et notre sympathie par un silence qui parle à sa manière, met en mouvement nos facultés plus peut-être que ne le feraient les confidences les plus franches, et nous pro-

cure ainsi le plaisir de pressentir, de pénétrer et de découvrir le secret charmant ou mélancolique qui se cache sous la fuyante pudeur de l'écrivain.

Si Joséphine de Knorr ne peut être rangée parmi les chantres de l'amour proprement dits, elle compte à coup sûr parmi les poètes de la nature. L'hymne à la nuit que nous avons reproduit plus haut, laisse deviner la ferveur des sentiments que lui avait inspirés dans sa prime jeunesse l'immortelle Isis. Cette ardeur s'est un peu apaisée dans la suite ; mais les tableaux de la nature ont toujours excité dans le cœur du poète un intérêt vif et tendre, et la délicatesse de ses observations se révèle surtout dans la reproduction de certaines scènes recueillies des régions montagneuses où s'est écoulée une grande partie de sa vie. La nudité colossale des glaciers suisses ne laisse guère germer dans l'âme oppressée du spectateur que le sentiment religieux ; la grandeur du tableau écrase toutes les autres fleurs de l'âme. Les hauteurs modérées des Alpes Noriques offrent à la contemplation poétique des sites plus doux, laissant un plus libre jeu aux facultés de l'homme. La grâce de ces paysages se retrouve dans plus d'une page sortie de la plume de la châtelaine de Stiebar. Elle réussit par-dessus tout à rendre le charme des vertes solitudes dominées au loin par quelque pic neigeux, et où s'étend un de ces lacs dormants et mystérieux dont le miroir n'est jamais ridé que par le coup d'aile des libellules et dont le silence éternel n'est jamais troublé par le battement d'une rame, mais seulement par le cri bref et rauque de l'oiseau de proie. Il est telle de ces esquisses

d'où se dégage une impression de silence et d'apaisement à laquelle on se laisse aller avec délices comme à la sensation d'un bain qui repose et rafraîchit l'esprit.

Ce n'est point cependant à la description pure et simple que s'est bornée la baronne de Knorr dans ses promenades à travers les solitudes pittoresques de sa patrie. Elle a pénétré l'âme de la nature et l'a rapprochée de son propre cœur, et dans cette pénétration réciproque, elle a trouvé une source toujours jaillissante de poésie. La nature lui a fourni une foule de symboles pour dépeindre un état d'âme, et c'est peut-être dans la découverte de ces symboles que consiste la meilleur part de l'originalité de sa muse. Elle n'est point agitée, tumultueuse, cette muse ; elle n'habite point les régions torrides et orageuses où les appétits des sens et les passions du cœur déchaînent leurs fureurs ; elle ne se retire pas non plus dans les terres glacées où les philosophes-versificateurs débitent sous une forme concentrée et sentencieuse les préceptes d'une impassible sagesse. Elle se maintient sur cette frontière charmante et indécise où la pensée se résout en sentiment, où le sentiment devient songe et rêverie, où ces deux domaines se touchent et se pénètrent ; et pour rendre ce qu'elle a observé, fût-ce l'idée la plus délicate, la rumeur la plus vague, le sentiment le plus châtoyant, le plus ondoyant et le plus fugitif, elle trouve les images les plus gracieuses, les plus exquises, les mieux adaptées et les plus parlantes :

Helleborus niger

Quand les champs et les prés dorment sous un épais manteau de neige et que les sapins seuls verdissent encore, on te voit, fleur rayonnante, on te voit fleurir dans les bois morts.

Tu pares de tes purs flocons l'année qui s'incline et s'évanouit ; tu te dresses avec tes clochettes pour orner Janvier qui se lève à l'horizon.

De ton calice rayonnant de blancheur, tu pares le morne hiver. On peut t'appeler la première fleur, on peut te nommer la fleur dernière.

Ah ! souvent, dans le cœur humain, après le cours d'une froide et triste vie, s'éveille tard, bien tard — comme ta fleur, — un profond désir.

Et le cœur, battu par la tempête, se sent renaître et reverdir comme un printemps nouveau, et ce qui se lève en lui, il l'ignore : est-ce le souffle de l'espérance ? est-ce la rumeur d'un souvenir ? »

Ce n'est pas seulement à la nature, c'est aussi à l'art que le poète emprunte des images pour traduire ses fines ou profondes observations psychologiques :

Dernières paroles [1]

Oh ! ne badinez pas avec les sentiments que vous avez dépouillés, et ne vous confiez pas au souffle glacial qui se lève dans les abîmes de votre cœur !

[1] Cette pièce a paru dans un petit recueil intitulé *Aus der Gesellschaft*, et figurera sans doute dans un quatrième volume de poésies que Joséphine de Knorr se réserve de publier en temps et lieu.

De même que dans l'âme d'un fusil que vous croyez déchargé, se cache souvent un dernier coup qui, traîtreusement, atteint et foudroie l'imprudent qui la heurte ;

De même que la pointe rouillée d'un poignard blesse encore après des années de repos et porte la mort dans une légère piqûre, parce qu'un poison a conservé toute sa force ;

De même que, souvent, des blessures cicatrisées vous brûlent un long temps après que s'est éteint la fumée des batailles ; ainsi le sang peut perler des plaies d'un cœur que vous avez cru mort depuis de longues années. »

L'histoire a également fourni des symboles à notre poète, et plus que des symboles : des figures, des tableaux qui ont leur sens et leur valeur en eux-mêmes et qui étaient bien faits pour parler à l'imagination ou au cœur d'une Muse méditative et pensive. Cette tendance à demander ses inspirations à l'histoire s'accuse plus fortement avec les années chez Madame de Knorr, et la châtelaine de Stiebar lui doit quelques-unes de ses plus intéressantes compositions. Tantôt elle peint une figure historique d'un trait lumineux, comme lorsqu'elle dit de Marie-Antoinette : « Là où il fallait la pureté d'un ange, tu n'apportais que les défauts de la femme » ; tantôt elle caractérise un peuple ou une époque en une série de tableaux où se retrouve cette aptitude des habitants de l'Autriche à comprendre les zones les plus variées et les esprits les plus divers Ce don d'assimilation et de reproduction se manifeste surtout

dans deux chapitres du troisième volume où la contemplation du poète s'est attachée à la civilisation japonaise et à la civilisation française. La connaissance de la première a été facilitée à la baronne de Knorr par un commerce amical avec la légation japonaise à Vienne. La seconde, nous avons vu que le poète l'étudie sur place, pendant les longs séjours qu'il fait parmi nous, à Paris. Les pièces intitulées : *Paris en* 1876, *Versailles*, *Le Louvre*, *Le Père La Chaise*, *La Sainte-Chapelle*, *Notre-Dame-des-Victoires*, *A la Madeleine*, *le Palais-Royal*, *la Mi-carême*, *le Musée Double*, *Fontainebleau*, *Louis XVI*, *Montparnasse*, *Paris en* 1882, ces pièces sont toutes consacrées à une particularité de notre histoire, de nos mœurs, de nos arts, de l'aspect de notre capitale et des environs. Et ce qui marque bien la justesse de ses observations c'est que, dans l'une de ces pièces, Joséphine de Knorr s'est rencontrée de la plus heureuse façon avee un poète français contemporain dont elle ne connaissait pas les œuvres. On se rappelle le sonnet célèbre où M. Soulary a rendu l'impression que donne, dans les églises de Paris, la célébration simultanée de cérémonies dont l'une marque l'entrée dans la vie ou le point culminant de la vie, et dont l'autre ne parle que de la mort et de l'éternité. La composition « *A la Madeleine* » rend la même impression. Ce qui ajoute à l'intérêt de ces pièces, c'est que plusieurs ont paru d'abord dans des recueils et à une époque où il y avait quelque courage à les publier. Elles traduisent le véritable aspect de Paris à un moment où l'étranger ne croyait pas encore à la véritable pacification de notre

pays, et elles opposaient le témoignage d'un spectateur impartial aux calomnies intéressées de nos implacables ennemis. Ce témoignage était d'autant plus précieux que l'auteur laissait voir avec sincérité l'étonnement que lui avaient causé à lui-même la prompte convalescence et l'air de santé de la grande ville que beaucoup représentaient encore en 1876 comme une folle agitée par de nouvelles convulsions. Dans tout ce cycle poétique, vrai chant d'allégresse en l'honneur de la France renaissant aux travaux et à la gloire de la paix, aucune fausse note, aucun ton déclamatoire, pas de réclame bruyante et charlatanesque. Rien que des nuances justes, douces, sincèrement vues et rendues, et l'art de rapprocher les couleurs les plus opposées sans les heurter, sans les faire crier, et d'en tirer, comme dans certaines créations de l'art oriental, un effet d'ensemble d'une pénétrante harmonie.

La nature, le cœur humain, l'histoire ont des dessous mystérieux où l'on ne descend sans voir se dresser, dans des ténèbres pleines d'horreur et d'angoisse, le problème des problèmes, le problème de la raison dernière et de la destinée des choses. La pensée de Joséphine de Knorr s'est arrêtée plus d'une fois devant cette énigme. Ses premières poésies portent la trace des crises cruelles par lesquelles elle avait passé dans sa jeunesse, alors qu'elle se reprochait de laisser le doute hanter son esprit, et que de sinistres tentations traversaient son âme comme des lueurs d'orage :

« Plus d'un, brandissant contre lui-même une arme meurtrière, s'est rué vers une prompte fin. Ce qui me

retient, Père, ce sont tes mains, autrement — oh ! tu sais ce qui m'accable.

J'ai été coupable, je le sais, et je me suis jetée dans la mêlée avec témérité. Mais je sais aussi que j'ai souffert et que j'ai mesuré toute la profondeur de ma douleur.

Je frissonne, Seigneur, dans tes bras. L'abîme me lance de sauvages appels. Mais c'est un océan que ta miséricorde : je m'y précipite, mon Dieu, je m'y noie ! »

Ces cris presque désespérés sont rares dans l'œuvre du poète. La foi, nous l'avons vu, l'a emporté sur le doute, et la foi c'est l'apaisement par l'attente d'une solution souverainement bienfaisante et réparatrice. Mais cette attente n'exclue pas les frémissements de la sensibilité sous les coups du sort. L'injustice des hommes et la cruauté de la destinée abattant l'un après l'autre les êtres qui étaient le plus chers au poète, lui ont arraché plus d'une fois des accents plaintifs. Par un trait d'un pittoresque saisissant, la châtelaine de Stiebar s'est comparée un jour avec une personne brûlant d'ouvrir la porte de l'Eden et « condamnée à tourner éternellement de fausses clefs dans la serrure. » Toutefois le découragement ne va jamais chez elle jusqu'à la révolte accusatrice ; et l'amertune ne vient pas se mêler à la mélancolie dont les plaintes et les soupirs restent toujours doux et mélodieux comme les vibrations d'une harpe éolienne suspendue sur des ruines. L'optimisme, un instant obscurci, reprend le dessus et inspire au poète des pensées consolantes qui brillent

sur le fond sombre de sa vie, semblables à ces lueurs bleues qu'un coup d'aile fait chatoyer sur les plumes noires de certains oiseaux. Il faut lire cette poésie lentement et à une certaine heure du jour pour se rendre compte du charme qui s'en dégage. Il y a, en effet, des livres qui n'ont toute leur valeur que si on les parcourt aux heures qui projettent sur eux une lumière particulière en harmonie avec l'état d'âme qu'ils décrivent ou qui les a inspirés. Il y en a de frais et de souriants dont la grâce saine et allègre semble toute trempée de la rosée du matin. Il faut les lire dans un joli site éclairé par le soleil levant, au milieu des herbes qui secouent joyeusement leurs gouttelettes irrisées par la lumière vaporeuse, au milieu des fleurs qui sortent rêveusement du repos de la nuit et vous souhaitent la bienvenue en vous envoyant leurs doux parfums. Telles sont par exemple les œuvres d'André Theuriet, d'Anastasius Grün. Elles ont quelque chose de la fraîcheur et des bonnes senteurs de l'aube, et c'est à la campagne, aux premières heures du jour qu'on en goûte le plus facilement le charme heureux.

D'autres ouvrages où se pressent en masse les couleurs éclatantes et les images resplendissantes, les figures robustes et amples, les formes pleines et puissantes, ont quelque chose de royal et de triomphant et demandent à être inondés de flots de lumière, d'une lumière sèche et un peu crue qui accuse nettement tous les contours et fasse saillir tous les reliefs ; on fera bien de les lire en plein midi, dans l'éclat magnifique d'un beau jour d'été : j'ai nommé les œuvres de Théophile Gautier, de

Paul de Saint-Victor, de Leconte de Lisle, de Robert Hamerling.

Il y a d'autres œuvres dont la grâce raffinée et intime séduit davantage à l'heure indécise et charmante où le crépuscule commence. La demi-clarté du soir a je ne sais quoi de reposant et d'apaisant, de doucement mélancolique qui évoque les délicats regrets, qui invite au souvenir et au recueillement. Là-haut, les couleurs splendides du couchant pâlissent et s'éteignent, et ses derniers tons violets, si exquis, se mêlent au rayon discret de la lampe déjà posée sur votre table de travail. Le silence se fait au dehors et en vous, le flot de la vie coule plus lentement, le rêve descend dans votre âme et met autour de ses illusions flétries, de ses regrets amers, de ses plaies béantes et saignantes une enveloppe veloutée, bienfaisante et légère comme la main d'un ami. De vagues mélodies, mélancoliques et douces, murmurent dans votre cœur et demandent à se préciser ; prenez en mains certains livres, les œuvres de Sully-Prudhomme, celles d'Alfred de Vigny, de Lenau, de Lamartine, de Feuchtersleben. Cette poésie vous sera une confidente, une sœur, qui vous comprendra, qui donnera une voix aux sentiments les plus délicats de votre âme, et dont le son de voix, profond et grave, tendre et mystérieux, retentira délicieusement dans votre cœur.

Sans avoir ni la pureté et la perfection de forme d'Alfred de Vigny, ni la profondeur de Sully-Prudhomme et de Feuchtersleben, ni le sentiment de l'infini comme Lamartine et Lenau, Joséphine de Knorr appartient

à la famille de ces esprits rares et intimes qui exigent le recueillement pour être bien appréciés. On goûte sa poésie caressante dans sa mélancolie, suggestive à la fois et apaisante, on la goûte au déclin d'une de ces journées d'automne dont l'azur a été légèrement voilé, où vous avez respiré comme une fine mélancolie dissoute dans l'air, mais à la fin desquelles se dégage lentement la lueur d'en haut. La pâle clarté du croissant apparaît déjà et se mêle vaguement aux dernières teintes du couchant. Il s'établit partout un silence ami des pensées vraies et des sentiments tendres et profonds. C'est alors qu'il fait bon écouter cette muse méditative, noble et pure, douce et fière, simple et sincère, dédaigneuse des réclames criardes et des tapageuses mises en scène, des poses prétentieuses et des mensonges des parades publiques. Sa voix harmonieuse ne vous dit sur la nature et la vie, sur l'âme et la destinée que des choses que le poète a senties réellement, et elle vous les dit avec une mesure, avec une délicatesse qui craindrait de fausser les choses en en exagérant l'expression. Elle s'arrête dès qu'elle a touché le point sensible, et la vibration poétique, transmise au confident, se continue doucement dans son âme. Un travail charmant se fait ainsi dans notre esprit, et de toutes parts s'ouvrent à notre pensée, à notre rêve, des avenues, non pas il est vrai, d'une longueur infinie, mais pleines d'attrait et toutes parfumées par les fleurs violettes et blanches qui croissent sur leurs bords. Et si quelque doute s'élève contre les espérances religieuses que la Muse fait finalement luire à nos yeux, on ne l'écoute pas moins et de tout cœur,

car sur le problème suprême, toutes les solutions sont encore permises, la Poésie optimiste est appelée à nous donner la sienne, comme sa sœur, la Poésie pessimiste, et le plus doux privilège de cette fille du ciel n'est-il pas de nous enchanter par le rêve d'un bonheur qui ne cesse pas de nous fuir et que nous ne pouvons cesser de poursuivre?

III

HAMERLING

HAMERLING

Hamerling est né le 24 mars 1830, à Kirchberg-am-Walde, dans la Basse-Autriche. Le village est dominé par un vaste et beau manoir qui, pendant un assez long temps, a servi de refuge à la famille d'un roi français, — de Charles X. La maisonnette où le poète a vu le jour s'abritait à l'ombre des grands arbres du parc royal.

Hamerling avait deux ans lorsque ses parents allèrent s'établir non loin de là, à Gross-Schoenau. L'enfant fut élevé dans les conditions les plus modestes et connut toutes les rigueurs de la pauvreté. Il reçut sa première instruction à l'école du village. Le développement de son intelligence fut si précoce qu'on le surprit faisant des vers à l'âge de huit ans. La découverte fit du bruit et attira l'attention des habitants du château voisin. Les filles du baron d'Engelstein firent venir l'enfant exceptionnel, l'interrogèrent, et, frappées de ses réponses intelligentes, se firent ses institutrices. Le petit Hamerling, sous leur direction, apprit rapidement le français. Le chapelain de Gross-Schoenau, entraîné

par l'exemple des châtelaines, voulut à son tour contribuer à l'instruction de l'enfant et l'initia aux secrets de la grammaire allemande. A l'âge de neuf ans, Hamerling fut admis comme enfant de chœur dans une institution dirigée à Zwettl par des moines cisterciens, qui lui enseignèrent les éléments de la langue latine. Tout en se livrant à ses études, l'élève écoutait le chant intérieur, le chant de l'oiseau bleu, et s'exerçait à coucher par écrit les mélodies qui tintaient à ses oreilles. Il avait douze ans quand une petite pièce de lui, intitulée : *L'enfant pauvre*, tomba entre les mains de la future duchesse de Parme, la princesse Louise, qui résidait avec ses parents au château de Kirchberg. La princesse française fut si enchantée des prémices de ce talent naissant qu'elle s'écria en songeant à ses futurs succès : « Heureuse, la mère du jeune poète ! » Elle prit Hamerling sous sa protection et lui paya les frais d'une grande partie de ses études. Après un séjour de quatre ans à l'établissement des Cisterciens, il vint s'établir avec ses parents à Vienne et suivit les cours de l'université. De quatorze à seize ans, il avait composé un drame en deux actes : *Christophe Colomb*, et une seconde pièce en cinq actes : *les Martyrs*. Pendant les vacances, alors qu'il allait respirer l'air natal, il composait des sonnets dont les moins imparfaits ont été publiés et font partie de son recueil de poésies lyriques.

La révolution de 1848 excita dans le cœur de l'adolescent un fiévreux enthousiasme. Il déserta sa chambrette silencieuse, fréquenta assidûment les assemblées populaires, s'engagea dans la légion académique et fut

du nombre des étudiants qui, dans la journée du 13 Mars, bravèrent les bayonnettes de Metternich. Après la capitulation de Vienne, le jeune légionnaire dut se cacher et vivre dans une retraite profonde, afin d'échapper aux poursuites du vainqueur. Il en sortit, le calme rétabli, et reprit le chemin de l'université. Philologie, philosophie, esthétique, médecine et histoire naturelle, il menait de front ces études si variées, avide de connaître toutes les choses vraiment dignes d'attirer l'attention d'un penseur, et s'appliquant à relier les principes de toutes les sciences en une vue d'ensemble plus poétique, il est vrai, que logique, et qu'il avait empruntée aux conceptions néoplatoniciennes.

Quelques leçons données au Theresianum ne lui permettaient pas de faire complétement face aux modestes frais de sa vie laborieuse à la fois et rêveuse. Sa mère, par le travail acharné de ses mains, lui avait pendant quelque temps fourni les suppléments nécessaires pour équilibrer son budget. Mais ses parents ressentant de plus en plus les atteintes de l'âge, Hamerling dut songer à son tour à subvenir à tous les besoins de ceux qui avaient cherché jusque-là à éloigner de lui, autant que possible, les soucis matériels de la vie. Il demanda et obtint une place de professeur au gymnase (lycée) de Trieste et se voua complètement à ses fonctions. « Pégase sous le joug » dut renoncer pour le moment à ses exercices poétiques ou, du moins, ne put s'y livrer qu'à de rares intervalles.

En 1856, Hamerling passa ses vacances à Venise et rapporta de ce séjour enchanteur un grand nombre de

pièces lyriques, ainsi qu'une composition de plus longue haleine : *Vénus en exil*. Il publia, en 1859, son premier recueil lyrique, et trois ans après, le *chant du cygne du romantisme* ainsi que *la marche des Germains*. Ces poèmes avaient déjà tiré de l'obscurité le nom du jeune professeur, lorsque la grande composition épique *Ahasvérus à Rome* vint jeter sur son nom un éclat extraordinaire. Le succès fut rapide, entraînant, et donna à la vie de l'auteur un cours nouveau. Hamerling, éprouvé par une maladie chronique, s'était décidé à demander sa mise à la retraite, bien qu'il ne fût âgé que de trente-six ans : l'empereur lui accorda une pension se montant au double de ce qu'il pouvait exiger. En même temps, une femme généreuse, que le poète ne connaissait pas personnellement mais qui s'était prise d'enthousiasme pour son talent, lui assura une rente viagère assez considérable pour lui enlever tout souci matériel et lui permettre de se vouer exclusivement à son art. Hamerling se retira en 1866 à Graz, et, depuis, il n'a jamais quitté cette ville. Le culte de la poésie, la contemplation de la nature, si belle dans cette contrée, le commerce affectueux avec sa vieille mère, la fréquentation en un mot des amis les plus fidèles, de ceux qui trompent le moins, remplit sa vie tout entière. Cette vie n'offre point d'incidents particulièrement curieux ; elle n'est remarquable que par le développement de la pensée, par le déploiement de l'effort créateur. Ce sont les principales phases de ce développement qu'il nous reste à décrire.

I

Le recueil lyrique, qui appelle tout d'abord notre analyse, est intitulé : *Sinnen und Minnen, Aimer et Penser.*

Aimer ! Il y a eu une heure où le solitaire de Graz n'a pas, plus que tout autre, échappé à la loi de ce qui vit et respire sous le ciel. Mais l'amour proprement dit ne paraît pas avoir occupé une place dominante dans son cœur, et l'expression qu'il lui a donnée ne suffirait pas pour le placer parmi les maîtres de la lyre. On ne trouve chez lui ni la magique mélancolie et les déchirements d'un Lenau, ni les emportements et les cris passionnés d'une Betty Paoli, ni l'attachement profond, inébranlable, d'un Feuchtersleben. Dans un grand nombre de pièces de Hamerling, ce qui se marque c'est moins l'amour que le désir de l'amour, l'attente d'un cœur qui commence à se gonfler sous les premières brises du printemps, la *Sehnsucht*, la vague aspiration de l'adolescent qui appelle les troubles délicieux, les

émotions souveraines, plutôt qu'il ne les subit. Devant les yeux du poète flotte, non pas une image nette et accentuée qu'il ne saurait confondre avec aucune autre, qu'il aurait contemplée vivante, lui souriant et l'enivrant de ses promesses, l'image en un mot de l'élue, de la femme aimée et seule aimée, mais une forme aux contours indécis, noyée dans un vague rayonnement, la forme d'un être abstrait encore et qui porte ce nom général : l'amour : « Celle qui me fait signe dans le scintillement des étoiles et me salue gracieusement dans les roses, celle qui me murmure de douces choses dans le courant des eaux vives et me baise dans mes rêves, quand donc sera-t-elle devant moi, là, devant moi ? J'aimerais tant la presser sur mon cœur ! Souvent elle me paraît si proche, si proche, mais souvent aussi, hélas ! si lointaine, si lointaine ! Les cris de mon âme, les rochers du désert me les renvoient douloureusement. O monde, vaste monde, donne-moi mon bonheur ! O mer profonde, donne naissance à mon aimée ! J'erre, la cherchant partout, le long du rivage de la mer. En vain ! Le monde est désert et vide ! — Ce n'était qu'un beau rêve ! »

Cette plainte échappe au poète sous bien des formes. Son amour n'est pas « un fleuve aux bords fleuris, parcourant des plaines fertiles, pour se jeter enfin, ivre de joie, frissonnant de volupté, dans le sein bleu de la mer ; c'est un torrent qui prend sa source près des cieux, mais qui, du haut d'un rocher immense, entouré de sombres forêts, se jette dans un gouffre sans rive ni lumière et se perd dans les ténèbres de la nuit. »

Cependant, à ces aspirations rêveuses, à ces accents plaintifs succèdent bientôt des notes plus pleines, plus allègres et plus vibrantes. Il semble que le poète ait vu enfin et approché ce qu'il cherchait depuis si longtemps, et voici quels ardents désirs lui inspire cette rencontre :

« Je n'envie pas le rayon de la lune qui, la nuit, peut se glisser chez toi à la dérobée ; je n'envie pas le ruisselet murmurant qui peut te conter des choses bien intimes ; je n'envie pas le vent tourbillonnant qui peut t'embrasser dans un sauvage emportement ; je n'envie pas le ramier qui, si gracieusement, peut se chauffer sur ton sein.

« J'envie le souffle que tu aspires dans l'air libre et infini et que tu exhales ensuite, pénétré d'enivrants parfums, de ta chaude poitrine : un instant il lui est donné de se fondre délicieusement avec ta vie, pour planer ensuite et s'éteindre sur ta lèvre ! »

Plus loin, le poète décrit en termes exultants la volupté qui résulte du contact de lèvres brûlantes de désir. « Ce n'est qu'un éclair, mais il atteint plus profondément mon cœur que toutes les délices qui ravissent les hommes à la terre. » Il la possède maintenant, « la vague de ce sein » qu'il avait désirée si longtemps ; il le tient, « le seuil de son bonheur, blanc comme un lys », sur lequel il appuie sa tête bienheureuse, et il demande à la bien-aimée « des embrassements effrénés, dans lesquels l'amour plein et entier assouvisse sa sauvage fureur, comme les feux de l'été éclatent et s'éteignent dans les orages. »

Poussé à ce paroxysme, l'amour fait naître nécessairement l'idée de la mort. Cette idée de la mort dans l'amour et par l'amour, le poète l'a présentée dans une pièce d'une ampleur magnifique. Par une radieuse nuit d'été, il vogue avec la bien-aimée sur les flots bleus du golfe de Naples. En haut, le ciel étoilé apparaît comme un immense arbre de Noël, dont les lumières lancent leurs étincelles à travers l'immensité ; en bas, la plaine de la mer frissonne voluptueusement sous la caresse des rayons célestes qui s'étendent doucement sur elle. « L'amour nous berce entre le ciel et la terre. Nous nous demandons si nous sommes déjà ravis au ciel, dégagés du poids des soucis de la terre. Car où commence le flot de la mer, où finit la fontaine de l'éther? Tout est fondu en une flamme, une seule flamme ardente. » Et ils glissent dans une grotte baignée par une lueur bleue magique et que vient lécher la vague murmurante et phosphorescente, et ils y célèbrent la fête de l'amour. Alors, soudain, le vent se lève et agite la mer ; la vague chante comme une harpe immense, les flots se ruent vers la grotte bleuissante et envahissent l'asile de l'amour. « Mais nous, nous ne le sentons point. Bercés par les rêves de la volupté, nous reposons, éblouis de lumière et de bonheur, sur les roses blanches et virginales de l'écume. Et de même que le calice de la fleur cache souvent dans ses odorantes profondeurs deux papillons et les rêves d'amour qu'ils font aux heures enivrantes de mai ; — et l'ouragan emporte la fleur, et les papillons ne le savent pas et ne le sentent pas ; — de même, nous mourons enivrés de la volupté

des dieux, entraînés dans les profondeurs de l'abîme, couverts des roses blanches de l'écume, enveloppés du jaillissement des étincelles bleuâtres, et nous aimant toujours. Et nous sombrons, embrasés par une délicieuse ardeur, réunis, enlacés au milieu des rages de la tempête ! — C'est ainsi, bien-aimée, que je voudrais mourir de la plus belle mort, de la mort de l'amour. »

Pour le coup, nous sommes loin des rêves éthérés de l'adolescent qui adore la bien-aimée comme une madone céleste vers laquelle il fait monter le plus pur encens de son cœur. Ce que Hamerling éprouve, ce n'est pas davantage l'amour pâle et phtisique d'un lettré qui aime par réminiscence poétique. Non, il semble avoir connu véritablement l'étreinte de Vénus tout entière à sa proie attachée, et il a exprimé ses fièvres dans un langage parfois gracieux, plus souvent coloré et animé d'une sensuelle ardeur. L'atmosphère qui enveloppe quelques-unes de ces pages d'amour a quelque chose d'amolissant à la fois et d'échauffant. Mais ces ivresses paraissent avoir été de fort courte durée. L'idole comparée à l'idéal rêvé ne tarde pas à pâlir, et l'amoureux ne voit plus que fard, mensonge et illusion, à la place des charmes divins qui lui avaient souri. Le ciel un moment entr'ouvert se ferme, et le poète se plaint du froid de la solitude qui de bonne heure enveloppe sa vie. Toutefois ses plaintes n'ont pas l'accent désespéré que l'on trouve chez d'autres victimes de l'amour. Il y a eu désenchantement chez Hamerling ; il n'y a pas eu d'incurable déchirement, Il n'a pas ressenti une de ces atteintes sous lesquelles le cœur

meurtri jette un cri immortel et se brise à jamais. On compatit à ses souffrances, mais ses gémissements ne laissent pas dans l'esprit du lecteur un long retentissement. C'est qu'on sent vaguement que l'homme un instant courbé va se redresser pour reprendre la poursuite de son idéal.

Et, en effet, puisque la vie ne tient pas ses promesses, le poète va demander à l'art ce que la vie lui a refusé. Au fond, et sauf un moment de juvénile et étourdissante effervescence, ce qu'il avait aimé dans la femme c'était la beauté des lignes et la jouissance intellectuelle qu'elle procure, plutôt que l'être féminin tout entier. « Je veux, avait-il dit, je veux, au sein de l'éternelle beauté, élargir les limites étroites de mon être. » Ce langage abstrait n'est pas d'un amoureux, mais d'un philosophe amateur de l'art, qui, dans la contemplation ardente de l'idéal, sent ses facultés s'élargir et prendre leur essor. Aussi, Hamerling préfère-t-il la beauté inerte du marbre, dont la vue lui donne une satisfaction pleine et toujours égale, à quelque moment qu'il se place devant elle, à la beauté vivante, soutenue par l'artifice, mais trahissant par moments le ver intérieur qui la ronge :

« Statue de marbre, pleine de vie et de charmes, je me réfugie auprès de toi !

« Les pierres, — elles sont vivantes ! La vie, — elle me montre le rictus de la mort ! »

Et ailleurs : « Que l'image gracieuse reste loin, qu'elle raille avec un fier dédain mon intime désir d'amour, qu'elle ne couronne aucun de mes vœux ardents : je subirai volontiers ce triste sort, car je ne veux rien,

rien que contempler une chose vraiment belle, fût-ce au prix de ma vie ! »

Il semble donc que, par les déceptions d'amour, ce soit l'artiste qui a été atteint dans Hamerling, au moins autant que l'homme. Et c'est là ce qui explique le caractère de sa poésie érotique. Il y a plus de rêve que de véritable sentiment. Elle parle à l'imagination et aux sens plus qu'à l'âme et au cœur. On y sent moins l'amant possédé, absorbé par une passion exclusive et dominatrice, et qui raconte naïvement ses espérances et ses souffrances parce qu'il a besoin de se soulager par des confidences, que l'artiste qui cherche dans la contemplation du beau une inspiration pour sa muse, un élément de développement pour son génie créateur.

Et cet artiste n'est pas encore en pleine possession de ses moyens. L'expression de ses sentiments est parfois alambiquée, parfois affligée d'une fâcheuse redondance. Les qualificatifs composés avec toutes sortes de raffinements s'accumulent sans que l'impression en soit sensiblement renforcée ; les images se pressent sans réussir toujours à se fondre en un ensemble harmonique : c'est ainsi que, dans une pièce à laquelle nous avons fait allusion plus haut, les seins de la bien-aimée sont « des seuils » et en même temps des « vagues ». Ce qui manque, c'est la simplicité. Hamerling aime la profusion des ornements ; il aspire à la grandeur et à l'ampleur. Aussi réussit-il moins dans le *lied* que dans le dithyrambe, qui exige un large et puissant essor et un style grandiloquent. La pièce, par exemple, dans laquelle il célèbre la beauté des yeux de son aimée, se

distingue par un mouvement d'une ampleur superbe.

Les mêmes observations s'appliquent aux poésies dans lesquelles Hamerling chante la nature. On en trouve quelques-unes qui sont d'une beauté supérieure. Le *lied* intitulé : *Laisse dormir la rose*, rend avec une merveilleuse délicatesse le charme rêveur de la nature sommeillant par une belle nuit d'été, comme bercée par une vague harmonie qui semble tomber des cieux et apaiser les mondes enchantés. Dans les premières strophes, l'expression est d'une sobriété et d'une transparence rares ; le rhythme et la cadence répondent admirablement à la simplicité du sentiment. Cela est doux comme le chant d'une étoile. Cela touche à la perfection. Malheureusement, dans la dernière strophe un terme philosophique, abstrait, vient troubler légèrement la magique harmonie de la composition. Une pièce consacrée aux roses, « flammes odorantes », doux symboles d'amour, réunit aussi les qualités les plus séduisantes du *lied*. Mais ces pièces où la simplicité du ton répond à la naïveté du sentiment sont rares. Au sein de la nature, comme dans le monde de l'amour, le poète semble chercher plutôt le plaisir des yeux que les émotions du cœur. Les paysages où jouent des colorations intenses, les spectacles brillants l'attirent plus que les sites au charme doux et intime. Les splendeurs et les ardeurs des belles nuits du Midi, au bord de l'Adriatique, paraissent l'avoir séduit et inspiré avant tout. Cette lumière le ravit ; il la contemple avec des regards d'amoureux extasié, et de même qu'un enfant qui a trouvé une pierre lumineuse sourit encore dans le rêve à ce

phénomène brillant, de même le poète est poursuivi nuit et jour par le souvenir des tons riches et éclatants qu'il rencontre à chaque pas sous ce beau ciel du Midi. Il consacre à ce rayonnement perpétuel des hymnes et des dithyrambes débordants d'enthousiasme. Il aspire, il boit cette lumière à larges flots. Il a l'ivresse de la lumière ! Et ici apparaît de nouveau le trait sensuel que nous avons déjà remarqué dans les productions de notre auteur. Il recherche et il peint, non-seulement ce qui brille, mais aussi ce qui amollit, ce qui communique une langueur voluptueuse. « On dit que la lassitude tombe des ailes du sirocco, se glisse doucement et traîtreusement dans nos veines et paralyse notre force créatrice. Moi, je l'aime : la divine lassitude est mère de la beauté. Ce n'est pas l'aigle qui d'une aile puissante tournoie autour des cimes des Alpes ; ce n'est pas l'alouette qui lance ses trilles joyeux en pleine aurore ; c'est toi, cygne alangui, qui te répands en chants voluptueux sur les doux flots du lac, c'est toi qui es le fils d'Apollon ! »

Mais à côté du trait voluptueux, on trouve aussi la touche forte et vigoureuse, l'image grandiose :

« Sois, mon âme, comme l'aigle qui, la flèche au cœur, s'arrache à la montagne et monte vers l'infini ! Regarde : solitaire, farouche, indomptable, il verse son sang dans l'éther, et, à la fin, il cherche dans le soleil une tombe flamboyante. »

. . . .

« La force souveraine s'allie toujours à l'aspiration la plus profonde vers la paix. Monte sur le sommet des

Andes et lève le regard ! Vois, le Condor s'élance au delà de la portée de ton regard. Là-haut, tout là-haut, il fond comme une goutte sombre dans l'Océan bleu des airs. L'aspiration vers le silence voluptueux l'enlève et l'élève par-delà l'éternelle lutte des partis, et ainsi, solitaire, il se rue en l'air, dans l'éther lumineux, et plane, tranquille et calme, bercé sur ses ailes, dans les plaines du Ciel ! »

Ce symbole nous révèle un dernier trait de la physionomie du poète, le trait philosophique, et ce n'est pas le moins remarquable. Dans un grand nombre de pièces de Hamerling, la nature ne figure pas pour son propre compte. Les images que le poète lui emprunte ont un but qui la dépasse ; elles servent à peindre par représentation directe ou à rappeler par contraste quelque chose qui leur est supérieur : la vie humaine, la vie intellectuelle et morale. Le contraste entre la vie végétative et la vie consciente de l'âme, on sait avec quelle force Pascal l'a rendu dans un passage qui, pour avoir été cité mille fois, n'a rien perdu de son immortelle beauté. La supériorité de l'homme qui pense sur la nature qui ne pense pas, Hamerling a su l'exprimer après Pascal dans une hymne d'une ampleur magnifique.

Le poète errant dans un bois aperçoit, à travers les branchages des sapins, les clochettes d'une gracieuse gentiane brillant au fond d'une gorge. Il descend dans le ravin et s'arrête ravi devant le charmant mystère de la fleur épanouie dans son humide et chaste retraite. A son approche, la plante frémit, et ses clochettes s'agi-

tent dans l'air immobile, en proie à une crainte secrète, et comme si elles voulaient fuir un contact impur :

« O belle fleur, pourquoi cet émoi, pourquoi cette pudique révolte ? Est-ce donc que le regard de l'homme n'est pas digne de se poser sur le front d'une fleur ? Est-ce que le souffle de la bouche de l'homme trouble la paix divine, la paix sacrée que tu respires ? Toujours, il est vrai, le cœur humain ploie sous le fardeau de ses fautes et abrite le ver rongeur du remords ; et toi, ô fleur, tu berces, dans ton innocence céleste, tes corolles merveilleuses. Mais ne me regarde pas d'un air trop méprisant ! Vois, j'ai sur toi un avantage : j'ai vécu, j'ai pris mon essor, j'ai lutté, j'ai pleuré, j'ai aimé, j'ai détesté, j'ai espéré, j'ai frissonné d'horreur. L'aiguillon du supplice et du ravissement a fouillé mes chairs ; tous les frissons de la vie et de la mort ont traversé mon être comme un courant surnaturel. J'ai joué avec des chœurs d'anges, j'ai lutté avec des démons ! Toi, tu reposes, comme un enfant rêveur, dans les plis du manteau du Très-Haut ; moi, je me suis élancé vers son cœur, tout saignant encore de ma lutte contre les démons de l'enfer. J'ai tenté d'arracher ses voiles, je l'ai appelé par son nom, j'ai gravi une échelle de soupirs qui m'a conduit à lui et je lui ai jeté à l'oreille ce cri : Pitié ! Pitié ! »

« O fleur, tu es sacrée, tu es bienheureuse et pure ! Mais n'est-il pas sacré comme toi, plus que toi, celui que frappe la foudre du destin ? O, ne me regarde pas d'un air trop méprisant, silencieuse rêveuse : j'ai vécu, j'ai souffert ! »

Ici, le poète peint l'esprit dans son contraste avec la nature. Il y a opposition entre l'image et le fait spirituel et moral qu'elle rappelle. Ailleurs, l'image et la pensée se fondent et se confondent, l'une étant le symbole de l'autre. L'image est souvent grandiose, la pensée profonde. Il serait difficile de résumer la philosophie de Hamerling en quelques formules rigoureusement enchaînées et formant un ensemble systématique. C'est un penseur, mais un penseur-poète. Ce qu'il nous offre ce sont des intuitions et des impressions plutôt que des déductions logiques, et ces impressions varient suivant l'heure et le jour. Il y a des moments, quand il lève les yeux au ciel, où il y voit briller vaguement le regard d'un Père, et alors son imagination se teint des couleurs les plus roses et les plus riantes. Quand il descend dans les replis sacrés de sa conscience, il y sent brûler une flamme d'origine céleste, et ce sentiment du divin le remplit d'enthousiasme. Mais en creusant plus profondément le problème de l'origine des choses, sa raison se perd dans l'obscurité, et le sentiment de son impuissance l'accable. Puis, ce découragement fait place à un pressentiment plus horrible encore. Il lui semble qu'il a trouvé le mot de l'énigme, mais ce mot est fait pour glacer l'homme d'épouvante : Une nuit, un prêtre de Hertha veillait dans un bois sacré au bord de la mer, devant le tabernacle de la déesse inaccessible aux regards des humains. Il est seul. Sa méditation n'est interrompue que par le bruit monotone des vagues et le plaintif murmure des sapins sur lesquels passe le souffle glacial de l'Océan. Le démon de

la curiosité s'approche du prêtre et s'empare de son esprit surexcité par le silence et la solitude de cette interminable nuit d'hiver. S'il soulevait le voile cachant la face sacrée de la déesse ! S'il pouvait, ne fût-ce qu'un moment, entrevoir celle qui se dérobe aux regards de l'homme ! — Il enlève le voile et regarde. Il ne voit point rayonner de face divine. Il lui semble qu'un vide noir s'ouvre devant lui comme une gueule prête à l'engloutir, et il ne voit rien d'autre, rien ! Son œil s'allume, il regarde de toutes ses forces, et il lui paraît que le vide se creuse encore, se creuse toujours jusqu'à ce qu'enfin des étincelles jaillissent et tournoient en ronde folle dans ce désert noir, comme un tourbillon de neige, et se mettent à chanter en grésillant : « Nous sommes les étincelles perdues d'astres incendiés et éteints ! » Et l'œil du prêtre brille d'un feu toujours plus ardent, l'abîme se creuse toujours, et du gouffre montent d'innombrables figures grimaçantes qui regardent le prêtre avec des rictus horribles et lui disent : « Nous sommes les fantômes des siècles et des âges entrés en décomposition! » Et l'abîme s'étend, s'étend toujours. Et du gouffre monte comme un souffle de bête féroce, souffle ardent, haletant, étouffant. Et les ténèbres sont là qui ouvrent enfin leur gueule tout entière, leur gueule infinie, et menacent d'engloutir et le prêtre et le monde entier. Alors l'épouvante s'empare du prêtre, le vertige le saisit ; il recule chancelant et tombe dans les flots. Les prêtres de Hertha accourent frémissants, et le voient disparaître. Ils tombent à genoux : « Malheur à lui ! s'écrient-ils ; il a vu ce que personne encore n'a vu

impunément. Il a vu la déesse dans son sanctuaire. Son éclat l'a tué ! »

— « Ainsi crièrent-ils tout tremblants, et ils ne se doutaient pas dans leur piété insensée que l'autre, jetant un regard téméraire dans le gouffre sans fond, s'était perdu, pris de vertige devant — le Néant ! »

Le poète, obsédé par cette vision, songe par une « nuit sans étoile» que la croyance à une raison souveraine, origine et fin dernière des choses, est peut-être une illusion. La terre lui paraît un grand fantôme se dressant et se mouvant dans le vide. Il s'approche, comme un autre Hamlet, de cette « somnambule », et la somme de lui répondre. Qu'est-ce que cette figure énigmatique ? D'où vient-elle ? Comment est-elle sortie du sépulcre du Néant pour s'éclairer un instant d'un reflet mensonger de lumière et de vie ? — La « somnambule » ne répond pas, la vision du poète grandit, et l'univers lui-même se révèle à lui comme « une crypte immense autour de laquelle se joue une lumière pâle et livide, comme la lune se joue sur les dalles de la galerie d'un cloître ! »

A lire ces pages empreintes d'une sombre grandeur, on les dirait écloses de l'imagination pessimiste d'un Dante. Mais Hamerling n'est pas terrassé par le sentiment qui l'étreint un moment et qu'il exprime avec tant de force. S'il devine que le mot de l'énigme de la vie est horrible et qu'au fond de tout on rencontre le néant, ce n'est là qu'une intuition fugitive. L'enveloppe des choses, leur surface, leurs apparences restent belles, et la séduction que ces apparences exercent sur lui est

plus forte que l'aiguillon du doute et du pessimisme. « La vie est belle là où demeure le soleil, mais son fond reste sombre. N'écoute pas les voix qui montent de l'abîme ! Celui qui les écoute est saisi d'horreur ! » Il suit lui-même le conseil qu'il donne aux autres, et après avoir plongé un instant au fond du gouffre, il remonte à la surface, et la lumière triomphe de sa mélancolie : « Tu l'emportes, lumière sacrée ! tes rayons tombent comme une rosée à travers les espaces célestes, et se frayent un chemin à travers les frissons de la mort, jusque dans les abîmes les plus enténébrés de mon âme. »... « O, céleste volupté de la vie, tu déploies ta bannière haut, bien haut au-dessus de l'abîme sombre et désert ! »... « O, la beauté ! elle m'a enivré l'âme, elle m'a pris le cœur dans ses filets d'or. Je suis son esclave !» Sur ce thème le poète brode des variations infinies. Il voudrait s'élancer dans les airs et planer en pleine lumière, « comme les aigles s'élancent vers le soleil levant, comme les cygnes glissent sur les eaux embrasées par les feux du couchant, enveloppés d'une mer de flammes. » Le spectacle de la beauté le console de toutes les épreuves, lui donne des compensations pour tous les renoncements : « Je voudrais, avant de mourir, exprimer pleinement toute la volupté de vivre, cette volupté, ce bonheur qui, malgré mes continuelles souffrances, a toujours en secret visité mon cœur endolori. » Exalté, grisé, emporté par cette ivresse, le poète s'imagine qu'il arrivera un jour où l'humanité tout entière partagera son culte et que l'évangile de l'avenir ce sera l'évangile de la beauté. Il se constitue

l'apôtre, le missionnaire de la bonne nouvelle, et il brûle d'annoncer partout les ineffables douceurs du règne nouveau. Sans doute, par moments, ses contemporains lui paraissent disposés à déserter le culte de la déesse, et il voit Vénus condamnée à aller provisoirement en exil. Il se représente alors, sous les couleurs les plus sombres, la vie matérialiste des peuples qui n'ont plus de goût que pour l'utile. Mais il espère malgré tout que le sens du beau, de l'idéal se réveillera et empêchera l'humanité de s'affaisser et de se corrompre dans les jouissances grossières. D'un coup d'aile, il s'élance de nouveau vers les horizons lumineux de l'optimisme, et il prédit que l'étincelle sacrée brûlera au cœur de l'humanité, « jusqu'à ce que se soit évaporé le parfum de la dernière rose, jusqu'à ce que le dernier regard de la dernière jeune fille se soit éteint à jamais. »

On le voit, c'est une véritable nature d'artiste qui se révélait dans ce recueil de poésies. Nature pleine de contrastes, traversée par des courants divers, emportée facilement et le plus souvent vers les plus hauts sommets de l'idéalisme et en redescendant par moments pour glisser par un penchant secret dans les régions de la sensualité. Nature légère, vibrante et ailée, que l'éclat du monde extérieur fascinait, éblouissait et empêchait de trop approfondir la misère du fond de l'existence qui lui était apparue comme dans la lueur sinistre d'un éclair. Artiste inégal, plein de sève bouillonnante, avec des bavures et de l'écume, mais avec des trouvailles précieuses et des réussites pleines d'enchantements. Esprit brillant, d'abord un peu enveloppé dans des vapeurs dorées

et cherchant sa voie, mais s'élevant, par des envolées subites et des coups d'aile magnifiques, dans les hautes sphères de la beauté pure et sans mélange.

II

En même temps qu'il publiait *Aimer et penser*, Hamerling mettait la dernière main à une composition qui tient le milieu entre le genre lyrique et le genre épique et qu'il intitula : *Vénus en exil.*

Vénus en exil est une espèce de philosophie du bonheur. Le héros du poème est en proie au mal qui résume toutes les douleurs et toutes les misères : le mal de l'être fini qui aspire au bonheur infini. Ce bonheur, il le demande à la nature, à l'art, à la vie, à l'amour, et il trouve au fond de toutes les coupes, après un enivrement passager, la goutte amère qui se mêle à toutes les jouissances finies. Il conquiert enfin le souverain bien, la pleine et entière satisfaction de toutes ses aspirations dans le culte de Vénus Uranie, c'est-à-dire dans l'adoration de l'Ordre qui gouverne les cieux et la terre, dans l'union enthousiaste avec la vie universelle, avec les lois du Cosmos qui se révèlent à lui dans toute leur magnificence et leur majesté. Sentir la céleste beauté du

Cosmos, de l'être infini, de la vie universelle, s'enivrer de ce spectacle, se plonger dans ce courant divin et y fondre sa volonté individuelle : voilà la solution du problème que le poète s'était posé, voilà la religion tout esthétique dont il attendait le salut et dont il brûlait de hâter l'avènement.

La thèse était digne de l'artiste fanatiquement épris du beau que nous avait révélé l'étude de « *Aimer et Penser*, mais les développements ne répondaient pas entièrement à ses intentions. Hamerling avait trouvé des accents pénétrants tant qu'il s'était agi de rendre les souffrances de l'être créé qui aspire à l'infini et qui partout et toujours se heurte aux limites de sa nature bornée. Il se trouvait là sur un terrain connu, où il rencontrait les expériences et les aveux de toutes les âmes d'élite, et il n'avait qu'à reproduire ces aveux en leur prêtant le charme du style poétique pour être sûr de toucher nos fibres les plus délicates et les plus douloureuses. Mais, comme Antée, il perdait ses forces en quittant ce terrain solide de l'universelle souffrance, ce sol maternel et profond d'où la poésie a tiré sa sève la plus abondante et la plus féconde, pour s'élever dans les airs, écouter le chant des sphères, contempler l'ordre universel et rendre des harmonies que l'on peut rêver mais que nulle oreille humaine n'a jamais perçues et ne percevra jamais. La personnification de l'ordre universel, du Cosmos, sous les traits de la Vénus céleste n'avait pas été poussé au point où la forme ne se distingue plus du fond, où l'être fictif se teint de la couleur du sang et paraît plus vivant que les êtres

réels en chair et en os. On était ébloui du rayonnement des blanches nuées d'où devait sortir l'auguste et victorieuse figure de la déesse ; mais on ne voyait se dessiner dans ce rayonnement qu'une ombre vague et sans corps. On voyait le poète qui ornait le char de la souveraine de tapis de pourpre, de pierres étincelantes et sans prix ; on l'entendait qui évoquait de la façon la plus pathétique la fille de l'éternel Chronos ; mais en dépit de ces évocations et de cette ornementation, la Beauté immortelle et divine ne prenait pas de contours nets et décisifs et ne quittait pas la pâle apparence d'une abstraction. La force plastique avait fait défaut au poète. Sa composition n'avait pas été amenée au point de maturité.

Hamerling paraissait l'avoir senti, car, quelques années après, il reprenait l'idée fondamentale et la présentait sous une nouvelle forme, plus séduisante et plus achevée, dans une pièce intitulée : *Le chant du cygne du romantisme*.

Le poète est à Venise. A l'heure où s'ouvre la mystérieuse fleur de poésie, il monte dans une gondole et se dirige par les lagunes, vers la haute mer. Les palais, baignés dans la lueur magique de la lune, resplendissent d'un éclat inconnu du jour, comme des nixes qui se contemplent, la nuit, dans le miroir des flots et ne confient qu'à l'œil rêveur et discret de l'astre nocturne le spectacle de leurs charmes inviolés. La vue de ces fleurs de marbre gigantesques fait remonter au cœur du poète le souvenir de l'âge inspiré qui vit naître ces monuments de la beauté. Un souvenir en appelant un autre,

l'image de toutes les grandes périodes créatrices de l'art et de la poésie se présente à son esprit et l'enchante. Il se perd dans cette contemplation, il s'oublie jusqu'à ce que les premières lueurs grises de l'aube dissipent ce spectacle et rendent le rêveur au sentiment de la réalité.

La réalité, c'est la décadence de l'art et de la poésie, l'affaiblissement de l'imagination, la sécheresse du cœur, le souffle de la raison pétrifiant l'âme; c'est le règne de la science et de l'industrie, le triomphe de l'esprit positif et calculateur qui s'en tient au matériel de la vie et dédaigne l'idéal. Le poète apprécie à leur juste valeur les conquêtes nouvelles de la science et de l'industrie, et il les décrit dans un langage brillant et coloré; mais il croit qu'elles ne combleront pas le vide qui s'est creusé dans l'âme moderne et qu'à la dévastation du monde intérieur succédera la corruption, la décomposition de la vie extérieure. Il est convaincu que les effets de cette dégénérescence qui par l'homme et après l'homme atteindra la nature, seront épouvantables, et il les peint dans une vision prophétique d'une merveilleuse grandeur :

« Il viendra le jour, elle viendra l'heure où le globe dévasté de la terre roulera dans l'éther comme le disque de la lune, comme une scorie éteinte, sur laquelle la foudre grondante et dévorante du jugement dernier a exercé ses ravages.

« Mais le voile de la mort, le voile jaune, ne couvrira pas d'un trait la vaste étendue de la sphère terrestre. Tout d'abord s'éteindra le coloris velouté de la fleur, l'azur de l'éther, l'éclat vaporeux du ciel qui enveloppe

la mer, le rayonnement serein et doré des jours d'été.

« Tout d'abord s'éteindra l'éclat humide du regard de l'homme, du regard plein de lénité qui vient du cœur; tout d'abord s'éteindrà le doux et tiède rayonnement de ces sentiments divins et sacrés qui humectaient jusqu'ici de leur rosée céleste la poussière aride de la terre.

« Alors, on n'entendra plus le bruissement de l'aile des anges planant sur les bois sacrés. Les couronnes des arbres se dresseront muettes dans les airs ; les arbres n'auront plus rien à se dire ; les torrents de la forêt seront sans voix et se jetteront, tristes et désolés, dans les gorges sombres.

« La mer ne cherchera plus les caresses de la lune et des étoiles ; elle restera couchée immobile dans les profondeurs de ses abîmes. Du haut des airs, les astres brûlants ne baiseront plus de leurs baisers de feu le miroir stagnant des flots. Un souffle lourd et empesté pèsera sur la poitrine de l'Océan.

« Dévastée, la vaste étendue de la terre! Dévastée, la vaste étendue de la mer ! Dévasté, le ciel qui les couvre toutes deux de son manteau d'airain ! Seule, là haut, la lune regarde, d'un regard si terrible qu'un frisson d'horreur traverse comme un sinistre pressentiment le cœur de la terre.

« Et, des étoiles qui tournent, descend l'écho d'un chœur, comme un hymne de mort retentissant autour d'une tombe ouverte. Et pour la terre saisie d'angoisses c'est une malédiction horrible que l'harmonie des sphères, c'est la sentence d'un juge inexorable !

« Le silence partout maintenant, et partout l'accablement ! Et si quelque part s'élevait dans les airs un son, un chant rappelant la Beauté morte et disparue, le ricanement de l'enfer accompagnerait ce son mourant et traverserait comme le froid d'une lame d'acier le cœur tremblant de l'auditeur abandonné de Dieu.

« Car la voix du Beau ne conserve son charme éternel que pour les fils de la lumière ; l'engeance née des ténèbres ne l'entend qu'en tremblant et en rugissant, car, devant le rayon de la Beauté, la laideur, honteuse et furieuse, est condamnée à se dévorer elle-même, dans un horrible supplice.

« Ainsi, privée de toute beauté et de toute félicité, la terre frissonnante roule à travers les airs, étoile éteinte, oubliée par l'Esprit éternel, ignorée, abandonnée, repoussée, ô Nature, de ton sein maternel !

« Tel un corbeau, un vautour plane au-dessus d'un marais noir et fétide, caché dans les profondeurs d'un bois désert ; telle la colère éternelle plane de ses ailes noires au-dessus du marais de la terre qui a laissé tarir les source de l'amour !

« Tel un orage grondant amoncelle ses foudres au-dessus des cimes des monts : le bois se tient immobile et sans voix, et les nuées seules passent sur le ciel sombre de la nuit ; telle la terre, attendant son jugement, est suspendue, muette de terreur et d'horreur, au bord du Néant ! »

On dirait que Hamerling avait emprunté un instant au Dante sa palette et ses pinceaux pour peindre cette fresque colossale, symbôle des malheurs futurs. Il a

voulu faire passer un frisson d'effroi dans l'âme du lecteur ; il a voulu le faire reculer d'horreur devant le tableau de la dévastation que prépare le triomphe de l'esprit positif et matérialiste, car il est convaincu que ce frisson d'horreur, ce serait le réveil, ce serait le salut. Il ne peut pas, non, il ne veut pas croire à la réalisation de sa sinistre prophétie. Toute étincelle de vie supérieure n'est pas morte dans le cœur de la génération actuelle. Il ne s'agit que de rallumer le feu sacré. Que d'autres chantent donc et vantent l'or, la vapeur, le commerce et l'industrie : le poète, lui, chantera l'idéal, et cet idéal, il naît dans le cœur. C'est là que fermente l'ivresse divine d'où sort tout ce qui est noble, tout ce qui est grand, tout ce qui élève l'humanité au-dessus d'elle-même, dans les régions du beau immuable et éternel.Et voilà le poète qui saisit de nouveau sa lyre et chante un hymne triomphant à la Beauté, à cette puissance mystérieuse sous les lois de laquelle viennent se ranger les mondes qui roulent dans l'éther bleuissant et radieux, comme le cristal qui se cache dans les plus sombres abîmes. Il la voit partout ; il attache sur elle le regard plein de piété et de muette ivresse que le fiancé pose sur la chaste vierge promise à son amour. Il se constitue son grand'prêtre : il consacrera sa vie à entretenir la flamme sacrée sur l'autel consacré au culte de sa divinité. Ce culte, il ne désespère pas de le répandre parmi la nation à laquelle il appartient. C'est elle qui conservera le foyer de la vie supérieure. C'est là sa mission, et malgré de passagères défaillances, elle saura la remplir. « Puis donc

que le drapeau de l'idéal t'est confié, s'écrie le poète, tiens-le haut élevé dans le plein rayonnement du soleil éternel, et porte-le, à la tête des autres peuples, dans le chemin du droit, de la justice, de la liberté et de la civilisation! »

C'est par ces exhortations élevées que se termine ce poème tout traversé d'un puissant souffle spiritualiste. La composition n'est pas encore sans reproche; la trame, quoique plus nette que dans *Vénus en exil*, n'est pas également serrée dans toutes ses parties. Par-ci par-là, le développement est un peu flottant et la progression logique de l'idée difficile à saisir. Il semble que le poète, j'allais dire le musicien, séduit lui-même par la beauté des accords de sa lyre, fasse des digressions, module des mélodies pour le plaisir d'en moduler, se livre à la griserie des sons adorables qu'il sait tirer de son instrument, et ne revienne à l'idée dominante qu'après avoir laissé sa Muse promener doucement sa rêverie à travers champs. Mais, en somme, la conception est plus nette et plus forte que dans le premier poème lyrique-épique ; l'essor de l'imagination est plus vigoureux, et à chaque page brillent des tableaux éblouissants, éclatent des vers étincelants qui vivront tant que vivra la langue allemande.

Des qualités et des défauts analogues marquent le troisième poème lyrique-épique que Hamerling publia, en 1863, sous le titre de : *Marche des Germains*. Il y célébrait la mission historique de la race allemande, et cette mission il la trouvait dans la lutte pour le

droit et la liberté, ne se doutant pas du cruel démenti que les événements de 1866 et de 1871 allaient donner à ses présages et à ses oracles. Le petit poème représente les hordes germaniques quittant leur berceau oriental pour envahir les forêts vierges de l'Europe. La veille du jour où elles vont s'engager dans des terres nouvelles, l'antique Asie apparaît en songe au chef Teut et lui prédit ses hautes destinées. La forme allégorique est un peu vague, l'action pour ainsi dire nulle, mais certains détails sont d'une entraînante éloquence.

En résumé, les trois poèmes lyriques-épiques que nous venons d'analyser étaient les essais d'un talent de grande envergure qui donnait déjà plus que des promesses, mais qui n'avait pas encore pris complète possession de lui-même.

L'auteur savait brosser largement des décors faits pour enchanter l'œil du spectateur, mais il n'avait pas encore la force sculpturale et la force dramatique nécessaires pour créer des personnages bien vivants, au caractère bien distinct, engagés dans une action fortement nouée et se déroulant d'un bout à l'autre avec une invincible et entraînante logique. Les héros chantaient des airs d'opéra ravissants, mais on eût dit que le compositeur avait écrit ces airs avant d'avoir le texte du drame sous les yeux, et qu'il avait eu quelque peine à les relier l'un à l'autre, à en faire un ensemble harmonique et à les adapter exactement à la fable conçue après coup. C'étaient les préludes d'un artiste puissant en quête de son propre génie et qui n'avait pas encore su conquérir le succès plein et

entier. L'attente du cercle restreint de ses fidèles était mêlée de beaucoup d'espoir et d'un peu de crainte lorsque parut enfin une œuvre dans laquelle Hamerling donnait toute sa mesure et qui le montrait triomphant des difficultés que jusqu'ici il n'avait pas su vaincre complètement. Cette œuvre c'était *Ahasvérus à Rome*.

III

Jusqu'ici le grand public avait refusé de suivre la Muse de Hamerling qui s'élevait presque constamment dans des régions éthérées où elle planait comme une apparition céleste se balançant sur des nuages dorés par le soleil, et dont les contours étaient effacés par cet intense rayonnement de lumière. Maintenant nous allons voir la Muse du solitaire descendre sur le terrain solide et nettement délimité de l'histoire et parler un langage plus précis et dont le sens sera plus accessible à la foule. Le commun des lecteurs n'avait fait qu'un accueil réservé à ces symphonies brillantes mais un peu vagues, qui célébraient la beauté de l'idéal que le poète avait entrevu dans ses rêves extatiques : le poète allait toucher maintenant une corde plus rude, plus sonore et qui ferait sortir enfin le public de son apathie. Il allait nous montrer dans la furie de jouissance de Néron et dans la catastrophe où elle a abouti, l'image de notre temps et de l'abîme où se perd néces-

sairement une société qui a jeté par-dessus bord toutes les croyances élevées. Il allait, en un mot, nous donner la contre-partie de *Vénus en exil.* On retrouve, en effet, dans *Ahasvérus à Rome*, la même idée fondamentale, mais retournée pour ainsi dire et mise à l'envers. Dans *Vénus en exil*, l'homme gravit peu à peu tous les degrés de la perfection en cédant à l'attrait du divin, de l'infini, jusqu'au moment où tombe le dernier anneau de la chaîne qui le rattachait au fini, et où son âme se fond dans le courant de la vie universelle. Dans *Ahasvérus*, au contraire, Néron, le véritable héros de l'épopée et qui aurait dû lui donner son nom, représente l'homme gonflé d'une ambition titanesque mais inférieure, avide de concentrer la vie universelle en soi, se révoltant contre le divin, refusant de se soumettre à un ordre supérieur, et reconnaissant à l'heure de la mort que l'erreur de sa vie, l'irréparable malheur a été de renier les tendances du cœur et de la conscience. Hamerling chante l'épopée de l'ivresse des sens, dans l'espoir que les adorateurs de la matière rentreront en eux-mêmes au spectacle des suites lamentables que cette ivresse entraîne. L'idée fondamentale est pleine d'élévation ; voyons comment le poète l'a mise en œuvre.

Le premier chant, intitulé: la *Taverne de Locuste*, dépeint la Rome impériale avec ses palais de marbre, ses habitations somptueuses, son luxe épais, ses foules bigarrées qui se ruent aux affaires et aux plaisirs. Le crépuscule commence à étendre ses voiles sur les places et les rues, où de nombreux flâneurs respirent la frai-

cheur du soir. Au milieu du flot des promeneurs, voici venir une figure singulière qui attire les regards, bien qu'elle cherche à les fuir. Le personnage est muni d'une fausse barbe et enveloppé d'un long manteau de philosophe ; mais un je ne sais quoi de noble, de puissant, d'audacieux et de provoquant trahit son impérial caractère. C'est Néron, le héros du poème. A ses côtés s'avancent, déguisés comme lui, Burrus, le commandant des gardes du corps, grand et fort comme un Hercule ; Tigellin, le favori noir, à la taille fine et onduleuse de serpent, le coquin le plus retors et le plus venimeux que la Nubie ait couvé dans son sein, et qui, d'esclave qu'il était, s'est élevé, à force de bassesses et de vilenies, au rang de confident de l'empereur ; et, enfin, Sénèque, le philosophe à l'aspect modeste et effacé, au regard fin et avisé, que le stoïcisme et l'austérité de ses maximes n'empêchent point de s'associer aux parties fines de son auguste élève.

Le groupe rencontre un vieillard étrangement drapé dans un manteau aux longs plis flottant au vent. Une chevelure grise encadre une figure osseuse et massive comme un quartier de roche, au milieu de laquelle « nichent des yeux menaçants comme des aigles établis dans leur aire ». Un mendiant, dirait-on, ou un cyclope pauvre, un sauvage qui a grandi dans la solitude de la montagne, un fou peut-être, avec des lueurs sinistres passant dans les yeux, un chasseur de lions de l'Atlas, un prophète, un voyant, un charlatan, un meurtrier traqué par le remords, un roi détrôné, dont l'infortune a fait vaciller la raison. Tantôt sa taille se dresse, haute

et puissante comme celle d'un Titan, tantôt elle s'affaisse et se traîne comme celle d'un vieillard affamé et accablé de douleurs ; tantôt un mal secret semble creuser et rider ses joues, tantôt une joie maligne illumine ses prunelles ardentes. Tantôt il s'avance d'un pas léger et ailé, comme un jeune homme volant à un rendez-vous d'amour ; tantôt le reflet d'une lumière qui tombe sur la mystérieuse apparition, éclaire un visage pâle, blême comme un spectre, des traits vieillis et rigides comme ceux d'un roi d'Egypte qui sortirait subitement de la tombe où il a dormi des milliers d'années.

Une facination invincible attache Néron et ses confidents à cette vivante énigme. Ils la suivent partout, traversant le Champ-de-Mars, le Forum, le bruyant quartier de la Suburra. La nuit s'avance, les rues peu à peu deviennent désertes et silencieuses. Rome s'endort, et le sage Sénèque, enviant les habitants rangés et paisibles qui goûtent le repos après le labeur de la journée, commence à se plaindre en termes diplomatiques des fatigues de cette course enragée à la suite d'un fou. Néron sourit aux doléances du philosophe que la perspective d'un rhume désespère, et ne perd pas de vue le vieux dont l'aspect change comme celui de Protée et stimule sa curiosité blasée. On arrive enfin dans les quartiers les plus excentriques et les plus pauvres de la ville, et le vieillard entre dans une taverne que remplit encore, à cette heure tardive, un bruit de verres entrechoqués, de rires grossiers, de conversations cyniques et de chants obscènes. Les quatre masques le

suivent et s'attablent non loin de lui, dans cette salle où grouillent toutes sortes de figures équivoques, bestiales et repoussantes : vauriens, escrocs, gladiateurs, pirates, soldats avinés, dompteurs de serpents, charlatans, marchands de philtres amoureux et de poisons, aventuriers venus de tous les coins de l'Asie et de l'Afrique. Au milieu de tout ce monde interlope, buveur et tapageur, circule la maîtresse de la maison, une vieille édentée, hideuse avec ses petits yeux gris clignotants, laide à faire frémir les crocodiles du Nil, si elle se mirait dans ses eaux, et dont la réputation est encore plus suspecte que l'aspect. On dit qu'après minuit elle reçoit souvent des clients et des clientes masqués qui viennent chercher des drogues mystérieuses et qui achètent son silence avec de gros rouleaux d'or. On conte tout bas que des empereurs et des impératrices n'ont pas dédaigné de recourir à ses bons offices et qu'elle les a tirés de plus d'un mortel embarras.

Le poète, dans une scène vivante et pleine d'un vigoureux réalisme, nous montre la vieille échangeant avec ses fidèles les propos d'une verve grossière, acide comme la boisson qu'elle leur verse et qui porte avec elle une abrutissante ivresse. Un client fraîchement débarqué de Bénévent s'enquiert des nouvelles de la cour et de la ville, et le nom de l'empereur vient naturellement se mêler à cette conversation débridée se portant et s'appesantissant sans gêne et sans circonlocutions sur tous les sujets. Les fantaisies de Néron, ses manies artistiques et sanguinaires, ses débauches crapuleuses, ses plans grandioses, ses folies grotesques,

ses escapades nocturnes, ses aventures dans des lieux infâmes, ses compromissions avec des drôles et des rôdeurs de nuit, cette recherche fantastique de sensations toujours nouvelles, de plaisirs inconnus, ces imaginations extraordinaires destinées à ranimer des sens blasés: tout cela est l'objet de commentaires empreints d'une franchise tantôt hostile dans sa brutalité, tantôt humiliante dans sa joviale et grossière indulgence. Néron écoute, calme, impassible dans son coin ; un sourire à peine effleure ses lèvres aux suppositions les plus téméraires et les plus offensantes. Mais, soudain, il pâlit: un Grec s'est moqué de ses talents de chanteur et a comparé sa voix à celle d'un corbeau. Néron fond sur le critique comme une panthère sur un roquet qui l'agace de ses grêles aboiements, et le saisit à la gorge pour l'étrangler. Les amis de part et d'autre s'élancent au secours des deux adversaires, et il s'en suit une mêlée furieuse où Néron reçoit et donne des coups comme un buffle entouré d'une meute de chiens. La colère des combattants s'apaise à la vue d'une enfant de douze ans, belle comme Hébé, qu'un habitué de l'endroit a dénichée au fin-fond du repaire de Locuste et qu'il amène, triomphant, dans la salle des buveurs : « Hé, les amis ! cessez donc de vous rouer de coups et regardez-moi le mignon trésor que je viens de découvrir ! » Et ils regardent ! Elle, d'un air moitié mutin moitié candide, elle secoue la superbe chevelure noire dont son visage fin et pâle comme le marbre est encadré, et elle attache sur cet essaim d'étrangers un regard interrogateur, embarrassé, brillant doucement à travers le

voile de ses longs cils. Un charme indicible est répandu sur ce délicat bouton qui semble craindre vaguement de s'entr'ouvrir sous les premières brises du printemps : c'est le charme mélancolique de certaines victimes frappées du pressentiment que, sur cette terre, la destinée de ce qui est vraiment beau est presque toujours douloureuse.

Et, effectivement, les regards qu'échangent les buveurs disent assez quels désirs ignobles cette fraîche et pure image éveille dans le cœur des hôtes de Locuste. Mais la vieille, grognant et ricanant : « Ce morceau-là n'est point fait pour le palais de plébéiens comme vous. C'est un fruit de l'Espagne, du pays du soleil qui envoie toujours à nos amateurs ses plus beaux produits ! » Et après avoir dit en peu de mots l'histoire de la jeune fille — une petite danseuse, — et les espérances qu'elle rattache à cette merveilleuse pensionnaire, elle se met en devoir de l'emmener. « Halte-là ! s'écrie la bande, halte-là ! qu'elle nous donne une petite preuve de ses talents ! Allons, faites-la danser ! » Locuste secoue la tête : « Cherchez-vous d'autre marchandise ! Celle-là n'est pas pour vous. » Alors, Néron, toujours masqué, lui jette une pièce d'or : « Voyons, laisse-nous la petite, fais-la danser ! » — Danser, danser ! répètent tous les autres en chœur, et la vieille, enfin, de céder. Elle emmène l'enfant pour la revêtir d'un costume de ballet ; puis elles reviennent, et le poète décrit en vers d'une capiteuse beauté l'exercice ailé auquel la petite Actée se livre aux sons de la flûte d'un charmeur de serpents. Il nous la montre se transfigurant aux sons de l'instru-

ment, bercée d'abord lentement par les sons comme par des vagues caressantes, entraînée peu à peu dans un tourbillon divin, suivant avec une admirable souplesse tantôt l'ardent élan, tantôt l'alanguissement voluptueux de la mélodie, s'en pénétrant, s'identifiant à elle dans une merveilleuse harmonie des lignes, des mouvements, des poses et de l'expression : Ménade et Grâce tout ensemble, provocante et séduisante, mais provocante sans le savoir et ne comprenant pas encore tout le sens de l'hymne à la vie que scandent ses mouvements enchanteurs.

La danse finie, les spectateurs retiennent l'enfant pour l'accabler de leurs démonstrations d'enthousiasme et de reconnaissance. Le plus hardi d'entre eux l'enlève sur ses genoux, et, semblable à un Polyphème barbu qui aurait mis la main sur une gracieuse nymphe, il rapproche des lèvres bestiales de ces joues délicates de vierge inviolée. L'enfant se débat comme une gazelle surprise par une bande de loups, mais ses forces vont peut-être la trahir, lorsqu'un poing vigoureux s'abat sur l'amateur et délivre la captive. Aussitôt une nouvelle lutte s'engage. Les amis du séducteur se ruent comme un seul homme sur l'intrus qui, pour la seconde fois, s'est mêlé de leurs affaires, et, cette fois, l'inconnu va peut-être succomber sous cette furibonde attaque, quand, soudain, la peur arrache son secret à Sénèque : « Arrêtez ! arrêtez ! C'est Néron !

La bande recule épouvantée devant l'éclair des yeux de l'impérial adversaire qui n'a pas pâli devant le danger et qui maintenant tient la vie de chacun de ces dro-

les suspendue à son caprice omnipotent. Ah ! comme ils tremblent, ceux qui tout à l'heure lui ont dit son fait sans le savoir ! Heureusement, le malin de la bande, un cordonnier de Bénévent, vient à leur secours avec une idée diabolique : il excuse ses amis par l'ivresse que leur a communiquée le vin frelaté de Locuste, il invoque la clémence impériale, et, en signe de soumission, il remet entre les mains du souverain l'objet de la dispute, l'enfant dont le charme inconscient les a tous séduits : « Si tu le veux, maître, nous t'amenons, cette nuit, cette petite fiancée, selon l'usage antique et solennel des Romains. Et ce sera une joyeuse nuit ! Songez donc : Douze ans, et fraîche comme une matinée de printemps ! Tout l'arôme, toute la verdure de la jeunesse ! En vérité, en vérité, la petite fiancée est digne d'un empereur. »

Cet appel à de honteuses convoitises ne manque pas son effet. A mesure que le tentateur vante les promesses du fruit défendu, le front rembruni de Néron s'éclaircit, et, le discours fini, l'empereur se tourne d'un air railleur vers Tigellin, le fou de sa cour : « L'idée est superbe ; il me semble que jamais tu n'en as eu de pareille. J'accepte la noce. Je vous pardonne à vous autres, pour l'amour de cette fleur éclose sur les bords du Tage. Par les dieux ! je veux en respirer le parfum. Je veux goûter le pétillement de ce jeune vin mousseux. Il y a là de quoi remplir délicieusement une heure dans la vie de Néron. J'épouse la petite. Vous êtes mes hôtes, et toi, Locuste, hâte-toi de préparer le repas de noces ! »

Des cris d'enthousiasme, à ébranler les vitres du cabaret, sortent de ces gosiers tout à l'heure étranglés par la peur : « Vive Néron ! Vive Actée ! » Et le poète nous dépeint la vague inquiétude de la victime qui ne sait ce qui l'attend, mais dont le sang reflue au cœur quand elle sent sur elle le regard singulier de cet homme jeune, beau, fort et terrible à qui on la remet en propriété. Nous assistons à la feinte résistance de la vieille, qui ne met en avant de vains et faux scrupules que pour grossir le rouleau d'or que lui donnera son auguste client ; puis, aux apprêts de la fête, à la toilette de l'enfant, à l'accomplissement de tous les rites préparatoires, à la bénédiction nuptiale ; et nous voyons enfin le couple disparaître, escorté jusqu'au seuil de la chambre nuptiale par la bande abrutie : elle, pâle et frissonnante, demandant en vain ce que signifie ce jeu bizarre, lui se pourléchant les lèvres et magnétisant la petite de ses yeux libidineux, comme un serpent géant qui attire un oiselet dans sa gueule.

Pendant que s'accomplit l'attentat, les amis entonnent des chants priapiques auxquels s'associent des hétaïres qu'ils ont cherchées dans le voisinage, et noient le dernier reste de leur intelligence dans l'orgie ruisselante et débordante. Quand l'aube grise et froide jette son jour douteux dans le bouge, Néron sort de sa retraite, voit tout ce monde gisant à terre, vaincu par l'ivresse et la débauche, et ne se sentant pas d'aise à ce spectacle, il convie tous ces drôles et toutes ces drôlesses à une fête plus réjouissante encore qu'il va donner la nuit suivante, dans ses jardins : « J'ai été votre hôte,

vous serez les miens ! Je célébrerai la bacchanale la plus brillante que Rome ait jamais vue. Je paraîtrai en Bacchus : vous serez les Bacchants. »

Un seul ne s'est pas associé à l'orgie. Il a passé la nuit, assis dans un coin, silencieux et contemplant d'un œil sombre toutes ces scènes de désordre. « Veux-tu paraître à ma fête, lui dit Néron ; qui es-tu ? — « Je suis un homme qui veut mourir. » — « Et moi, fait Néron, je suis un homme qui veut vivre. J'obéis à un besoin immense de vivre. » — « Et moi, j'obéis à un besoin immense de mourir. Marchant sans trêve ni repos, poursuivant partout les traces de la mort, je suis arrivé à Rome. Ici, beaucoup de choses me paraissent mûres pour la mort ; ici, je sens un travail sourd de destruction qui s'attaque à la moëlle de la vie. Peut-être que je réussirai à finir avec tout le reste. » — Sois mon compagnon ! s'écrie Néron ; tu apprendras qu'ici il vaut mieux vivre que mourir ». — Soit ! je resterai près de toi, mais je ne serai ni ton esclave ni ton garde-du-corps. Tu as cru me poursuivre à travers les rues de Rome : c'est toi qui as été ma proie. Je t'ai attiré ici par ma force magique ; désormais tu resteras attaché à moi par une chaîne secrète ». — « Que me veux-tu donc ? » — « Je veux t'aider à accomplir ta destinée. »

Le deuxième chant dit les merveilles de la fête célébrée dans les jardins de Néron.

Ici, le poète ou plutôt le peintre déploie toutes les couleurs de sa palette. Il décrit magnifiquement les bois de

lauriers et de grenadiers étalant leur pourpre au bord du Tibre, sur les flancs de l'Aventin, comme si la montagne s'était enveloppée fièrement d'un manteau impérial ; les jets d'eau qui font briller aux feux du soleil mille et mille gouttes d'argent fondu ; les terrasses chargées de fleurs, portant de colossales statues et des colonnades de marbre qui semblent prendre le ciel d'assaut ; le chant des rossignols qui remplissent les bois embaumés de leurs vibrations brûlantes ; puis, le soir venu, les guirlandes de feu qui enlacent parterres et colonnes, chapitaux et bassins ; les ballons qui s'allument dans les massifs comme de gigantesques vers luisants ; les grottes mystérieuses, tapissées de plantes grasses, éclairées par des flammes merveilleuses ; les gondoles élégantes qui se bercent sur les étangs baignés dans les vagues clartés de la lune et qui sont toutes prêtes à offrir un moelleux abri à de voluptueux ébats.

Cette scène brillante, le poète va l'animer. Regardez : voici que s'approche lentement, sur les flots du Tibre, une Armada sans pareille, une flottille portant tout ce que Rome contient de femmes et d'hommes distingués par les dons de la nature et de la fortune. Ce sont les invités de Néron. Ils débarquent à la lueur de torches de cèdre odorantes, et ils aspirent avec délices les parfums de ces fériques jardins. Il leur semble que Caron les a déposés sur les bords des Champs-Elysées. Des flots d'harmonie les accueillent ; puis, subitement, devant leurs yeux émerveillés, des gerbes étincelantes s'élancent dans les profondeurs du ciel et retombent en

pluie de feu. Ils s'abattent comme une nuée d'oiseaux sur les degrés d'un amphithéâtre, et assistent à des luttes de gladiateurs, à une naumachie aux péripéties variées, et le spectacle se termine par la représentation de l'Olympe avec la vie sereine et joyeuse de ses divins habitants. Cette sérénité est troublée par l'irruption bruyante de Bacchants, de Pans, de Satyres, de Ménades, couronnés de pampre et de lierre, les épaules couvertes de peaux de panthères, de loups et de tigres, agitant leurs thyrses et leurs torches, escortant dans une ronde folle Dionysus, le Dieu de la joie débridée. Il se présente magnifiquement drapé dans son costume, debout sur un char triomphal orné de pierres précieuses, traîné par une couple de lions à la crinière dorée, et flanqué d'éléphants porteurs de torches.

Le dieu, nous le reconnaissons : c'est l'hôte de Locuste, le héros de la nuit dernière. Actée trône à ses côtés, sous la forme d'une Ariane couronnée de roses. Le cordonnier de Bénévent, le gai compagnon, a revêtu les traits de Silène ; Tigellin se présente en Priape, et les autres noceurs suivent, déguisés en fauves et en satyres. Le cortège s'avance vers le siége de Jupiter et annonce au dieu pâlissant qu'il a fait son temps. Son règné a passé, comme a passé celui de Kronos, d'Uranos. Le dieu qui vient renouveler les âges et inaugurer une ère nouvelle, plus heureuse, c'est Néron-Dionysus. A ces mots, les habitants de l'Olympe sautent sur leur armes et s'apprêtent à se défendre ; mais leurs armes sont émoussées par le temps, et, après une lutte courte et inégale, ils succombent. Ils vont en exil et cèdent la

place à Néron qui, plus généreux que les anciens dieux, invite les pauvres mortels à s'asseoir à sa table et à prendre part à ses jouissances. Sur un signe de lui, faunes, satyres, nymphes et chorybantes s'abattent sur le festin ; les autres invités prennent place à leurs côtés, et un cri formidable, sorti de toutes ces poitrines gonflées par le désir, s'élève vers la voûte céleste : « Jo, Bacchus, Evohé !

Le poète note les divers degrés de l'ivresse qui s'empare des hôtes de l'empereur. Ivresse savamment préparée par les boissons capiteuses, bercée aux sons d'une musique enchanteresse, embaumée pour ainsi dire par les senteurs d'un jet d'eau parfumé, encouragée par un hymne que Néron chante en l'honneur de la joie : « Que la joie, une joie sans contrainte et sans limite, règne dans l'ère nouvelle que j'inaugure ! Désormais, l'homme ne sera plus condamné à conquérir la jouissance à la sueur de son front. Je vous apporte la bonne nouvelle de la joie accordée sans peine et sans labeur. De même qu'autrefois Prométhée a donné aux hommes la lumière, de même moi, Néron, je vous donne le plaisir. Non pas le plaisir fade, calme et idyllique de l'âge d'or ; non, nos sens sont devenus plus exigeants. Ils demandent à épuiser la coupe jusqu'à la dernière goutte. Il ne faut pas que le bonheur nous effleure de son souffle léger comme un zéphyr ; nous demandons qu'il nous remue et nous secoue jusque dans les dernières profondeurs de notre être. Nous voulons extraire des choses jusqu'à leur dernière saveur. Nous voulons devenir semblables aux dieux par la jouissance. Il nous

faut l'ivresse, le ravissement, l'extase des sens, le paroxysme de la volupté ! La volupté, c'est le but de la vie. La pensée est un rêve, l'action un perpétuel avortement ; la jouissance est l'acte véritable, l'acte suprême. Toute coupe perd son pétillement, la beauté se fane ; tout périt, mais le désir est immortel. C'est une abeille d'or qui, noyée mille fois dans l'enivrante boisson, se retrouve toujours vivante au fond de la coupe. Le temps du désir et de la volupté est arrivé : je règne dans l'Olympe, et j'y règnerai éternellement ! »

Néron n'a pas plutôt achevé ces paroles qu'à la lueur des éclairs qu'il lance en se jouant à l'instar de Jupiter, apparaît une figure colossale, grise comme le temps, effrayante comme un spectre. La joie des convives s'éteint. Tous tremblent comme à la vue de la mort. Néron seul, après un moment d'hésitation, reconnaît le vieillard mystérieux et lui demande en ricanant s'il est venu, au nom des ancêtres des dieux, protester contre le règne de Néron. La figure fatidique disparaît sans répondre, et la fête reprend de plus belle. Les courtisans comblent le maître de leurs félicitations, et les femmes répandent à ses pieds des couronnes et des fleurs.

A ce moment, on annonce qu'une gondole dorée vient de descendre le Tibre et d'amener la déesse Roma qui demande si le maître voudrait bien la recevoir. « Qu'elle soit la bienvenue » ! s'écrie Néron flairant une aventure d'amour, et aussitôt un char, sur lequel trône une femme d'une beauté surhumaine, sort de la gondole, débarque dans le jardin et s'avance vers le maître. La vue de cette taille divine, dont le poète décrit avec complai-

sance les charmes séduisants et forts, arrache un cri d'admiration à tous les assistants. La déesse, qui porte un masque, s'arrête devant Néron, et lui dit que le bruit de la fête est venu ébranler les voûtes silencieuses de son temple, et qu'elle n'a pu se tenir de venir féliciter le plus grand de ses fils, qui a triomphé non-seulement de la terre mais de l'Olympe, et qui tient dans ses mains puissantes les rênes de l'univers. — « Qu'est-ce que l'Olympe, qu'est-ce que l'univers auprès de toi, la plus splendide des déesses » ? s'écrie Néron brûlé subitement d'un désir immense, irrésistible, insensé, frénétique. « Bacchus est prêt à partager avec toi le ciel qu'il vient de conquérir. » Et il l'entraîne dans le bois sacré où des couples, enflammés par cette fête qui verse une ivresse à tous les sens, offrent à l'envi leur culte à Vénus, au chant des rossignols pâmés d'amour, sous les rayons complaisants de l'astre de la nuit et des mille étoiles frissonnantes de plaisir, qui semblent des étincelles échappées aux torches des Bacchantes et dispersées dans les plaines du ciel. Hors de lui, aiguillonné par les vagues soupirs qui s'élèvent des tentes, des grottes, des massifs et qui augmentent encore l'ardeur de l'haleine amollissante de cette nuit d'été, Néron cherche la solitude et entre avec la déesse dans la plus belle et la plus riche des tentes : sanctuaire mystérieux, tapissé des plus éclatantes fleurs de l'Orient et dont le silence n'est troublé que par le murmure d'un jet d'eau qui y répand des senteurs étranges mêlées à ses mille gouttes fraîches et jaseuses. La déesse dépose la couronne murale qu'elle porte sur la tête, ainsi que la cuirasse

d'or qui entoure ses charmes vainqueurs ; mais elle garde toujours son masque irritant. « Qui es-tu, femme splendide ? montre-moi ton visage » ! s'écrie Neron tremblant de désir. Mais la coquette résiste et, par une inspiration dont l'effet est savamment calculé, elle lui rappelle qu'il a tout à l'heure jeté des regards pleins de concupiscence à la plus belle des Romaines, à la blonde Poppéa, et l'exhorte à être fidèle au moins un jour à ses amours. Néron insiste. Il a goûté tout ce que les rencontres journalières peuvent offrir de volupté aux mortels, et si c'était là le bonheur, il l'aurait connu. Mais rien ce tout cela n'a étanché sa soif. Toutes ces satisfactions sont trop faciles. Les femmes se rendent avec une déplorable faiblesse aux poursuites du tyran qui exerce sur elles un attrait mêlé de mystérieuse horreur. Il voudrait que les femmes fussent fortes et vertueuses : le plaisir de la conquête et de la possession en serait mille fois plus savoureux. Ah ! sans doute il en est qui savent rester fidèles à leur serment, qui sacrifient tout à l'amour et meurent pour lui. « Mais que j'en ai vu de ces femmes vertueuses qui se tordaient sur la tombe de l'époux aimé et seul aimé et qui finissaient... par tomber dans mes bras ! Et les femmes qui ont résisté, dis-moi, n'ont-elles lutté qu'avec l'ennemi du dehors ? N'ont-elles pas lutté avec elles-mêmes ? Et qu'est-ce que la fidélité réduite à lutter avec elle-même et avec les secrets désirs du cœur ? » A l'objection de la déesse, qu'il semble faire à ces malheureuses un crime de leur faiblesse à la fois et de leurs luttes, de leur ardeur et de leur froideur, et demander l'impossible : — « Oui,

l'impossible, répond-t-il, il me faut l'impossible ! J'ai tout possédé : l'or, la puissance, l'empire du monde, des millions d'esclaves, la gloire ; il y a une chose dont je ne sais si je l'ai jamais possédée : un cœur, une âme qui se soit donnée à moi sans détour, sans réserve et sans condition, pour le temps et pour l'éternité. O amour, amour, délicieux arôme ! il n'y a pas de grain d'encens qui embaume l'air d'une senteur aussi pénétrante que le parfum d'une âme qui se sacrifie pour l'éternité. Mais un pareil sacrifice est-il possible ? J'ai été aimé, j'ai vu des centaines de femmes se pâmer d'amour, se fondre devant mes regards ; mais tandis que j'embrassais leur corps et que j'aspirais jusqu'à la dernière goutte de cette volupté que donne la possession de leurs charmes, comme on vide une coupe remplie d'un bon vin de Falerne, une pensée m'obsédait : Cette femme qui s'abandonne, que tu tiens là sans défense, sans volonté, grisée, domptée par l'ivresse des sens, elle t'échappe pourtant : elle a quelque chose — le cœur, l'âme — qu'elle ne t'a point livré. Elle peut se ressaisir et te trahir demain, tout-à-l'heure, quand il lui plaira. Elle n'est pas à toi ; non, elle n'est pas à toi. Ah ! cette pensée, elle peut être supportable pour le premier venu ; pour un Néron, elle ne l'est pas. Une âme ! Une âme ! Oh ! je donnerais le monde entier pour une âme ! Mais cela est impossible. On ne sacrifie pas son âme. Et c'est cela précisément qui me fait enrager : on m'offre ce qu'on ne peut pas me donner. Oh ! les misérables, qui me disent qu'elles me donnent leur âme ! Je les méprise, je brise avec une amère, avec une féroce satis-

faction et je jette à leurs pieds le jouet fragile qu'elles appellent leur vertu et leur fidélité !

— « Et le lien du mariage n'est pas sacré pour toi ? »

— « Ah ! si j'en avais rencontré, des unions ! Mais il n'y en a pas. Je n'ai vu que la désunion, la satiété. Je n'ai vu que des femmes qui excusaient l'adultère par de prétendues déceptions, par le besoin de consolation. Ah ! la femme, quand elle s'émancipe, est plus hardie que le faune le plus grossier. Elle est insatiable. L'appétit pour elle est une rage furieuse ; la satisfaction, une agonie. Tiens : je ne crois qu'à une sorte d'amour, l'amour maternel. C'est un instinct auquel la femme ne saurait se soustraire. Oui, en vérité, ce qui me console c'est de penser qu'il y a un être au monde pour qui c'est une loi, une nécessité inéluctable, de m'aimer. Un esclave, un porteur de civière, un gladiateur plus beau que moi peut me chasser du cœur de la femme que j'aime, et, s'il l'exige, elle me donnera du poison. Ma mère ne connait que moi, n'aime que moi, et elle m'aimera éternellement. Vienne un prince beau comme l'Orient, le plus riche, le plus noble que vous puissiez imaginer — un favori des dieux. Qu'est-il pour ma mère, auprès de moi ? Il est le plus riche — je suis son fils. Il est le plus beau — je suis son fils. Mets le monde entier en balance avec moi : elle jettera son cœur de mère sur le plateau et le fera pencher en ma faveur, en dépit du monde entier.

— « Tu parles avec tant d'enthousiasme de ta mère, et tu la tiens éloignée de toi ? »

— « L'amour lui-même fatigue à la longue ; là où il se trouve en excès, il se change en tyrannie. L'amour d'une mère, lui aussi, peut tourner en jalousie. Qu'Agrippine vive au loin ! il me suffit de savoir qu'une âme m'aime. J'ai besoin de cette consolation. Je suis jeune encore et néanmoins fatigué de la vie. Connais-tu la malédiction qui s'attache à la toute-puissance terrestre ? Elle habitue à s'accorder toutes les jouissances, et puis, subitement, on va se heurter contre une borne ! Oh ! une soif insatiable me brûle et me dévore : je puis la tromper, mais non l'apaiser.

« Mais laissons ces graves sujets, gracieuse déesse ! Suivons le vol de ces heures bénies qui veulent nous emporter dans le royaume de la joie ! Vois : Néron n'a jamais tenu à une mortelle le langage qu'il te tient. Tout ton être respire un souffle de grandeur que nulle femme ne m'a fait sentir. Si je trouvais en toi la femme que mon imagination me représente : par la flèche de Cupidon ! je t'aimerais comme Antoine a aimé la belle déesse sur les bords du Nil. »

Il enlace la belle de ses bras tremblants, et, cédant à ses prières, elle laisse tomber le manteau de pourpre de la déesse, — elle devient femme. La fière beauté de ses formes transparaît plus proche, plus attirante, à travers les fines mailles de la tunique dorée qui révèle encore plus de choses qu'elle n'en cache. « Fais tomber ton masque » ! s'écrie Néron, qui ne se possède plus. Elle résiste. Le désir du soupirant s'exaspère : « Ah ! tu résistes, tu oses résister à Néron ! » Et emporté par une furie d'amour et de colère, il s'é-

lance et lui arrache le masque. C'est Agrippine qui se dresse devant lui ! Agrippine qu'il avait exilée, Agrippine avec ses regards de flamme, ses traits altiers et ravissants, dont le temps semble impuissant à ronger la beauté. C'est elle, oui, c'est elle !

Néron muet, partagé entre la honte et le désir, la regarde et se dit, confus pour la première fois, qu'elle est la plus belle femme du monde. — Alors, en proie à une indicible folie : » Je n'ai jamais vu de femme qui m'ait ainsi ravi le cœur. Et cette femme, c'est elle, c'est ma mère !. Nature, tu veux donc te moquer de moi !... Eh bien, soit ! ce qu'il y a de plus contraire à tes lois me sera le plus cher !... » Mais elle, forte comme une déesse, s'arrache en souriant à son étreinte, et s'élance hors de la tente. Néron la suit et la poursuit comme le chasseur poursuit sa proie, furieux, aveuglé par la rage, écumant, et ne tarde pas à la perdre de vue dans les détours du bois sacré.

Dans sa course frénétique, il rencontre Tigellin qui, à ses pressantes questions, répond d'un air sardonique qu'elle vient de se glisser dans une grotte, dans un asile de l'amour, avec un favori, et ce favori, cet élu, c'est un danseur de la cour, le beau Paris que Néron a comblé de ses faveurs et qui souvent s'est associé aux aventures nocturnes de l'empereur. « Où est la grotte ? montre-la moi, conduis-moi ! » Et Néron va épier celle qui lui a donné le jour, et il la voit, la fière, la majestueuse déesse, suspendue aux lèvres du danseur, palpitant sous ses étreintes, l'encourageant de ses cares-

ses, étouffant ses scrupules, aiguillonnant sa timidité, excitant ses forces défaillantes, le grisant, l'enivrant, l'épuisant de sa fureur amoureuse et lui promettant une fidélité éternelle. Et pour comble de confusion, Néron entend la déesse qui rassure le favori contre les craintes que lui inspire le maître. « Mes heures sont comptées, dit-il, si l'empereur apprend quel fruit d'amour j'ai osé cueillir. » — « Ne crains rien, répond-t-elle ; il est plus obéissant que jamais. » — Tu l'as donc promptement ressaisi ? » — Le trait que je lui ai envoyé a volé droit au but et l'a même dépassé. Ne crains rien ! Néron est mon esclave. » — « Mais, s'il échappait par une subite révolte à ton empire ? » — « S'il le tentait... Britannicus vit encore... Je mettrais cet imbécile à la place du fou furieux, et Agrippine régnerait. J'ai des milliers de partisans qui attendent un signe de moi, et si je donne ce signal, Néron tombe et disparaît. Mais chut ! garde ce secret au plus profond de ton cœur ! autrement, c'en est fait de toi, mon favori chéri. Et maintenant, l'heure s'écoule ; épuisons ce qui nous reste de bonheur ! » Et l'assaut d'amour reprend de plus belle.

Néron, pâle, tremblant, secoué par la fièvre, s'éloigne avec le More et entame avec lui une sinistre conférence : « Invente-moi trois genres de supplices tels qu'aucun César avant moi ne les a employés : l'un pour Britannicus, l'autre pour Paris, l'autre pour elle... pour Agrippine. Ah ! je brûle en ce moment, oui, je brûle de voir des traits défigurés par le poison, des crânes écrasés ; j'ai soif de sang, il me faut du sang, fût-ce du sang

innocent ! Il me plairait même de voir couler le tien, mon brave Tigellin, et si nous étions au bord d'un précipice, je t'y pousserais. Je sens un feu intérieur qui me consume et me dévore ; mon poignard fondrait si je me l'enfonçais dans le cœur. A-t-on jamais vu la mère des Césars se rouler sur des tapis de pourpre avec un esclave, avec un saltimbanque ? Ah, l'hyène ! ses enfants ne sont que des pions qu'elle avance suivant ses besoins, et tout-à-l'heure je célébrais l'amour maternel, moi le tyran avide de sang ! J'étais encore assez enthousiaste, assez simple pour soupirer, au milieu des ivresses de la volupté, après l'amour maternel comme après un breuvage rafraîchissant ! J'étais plus pauvre que le dernier des mendiants, et je me croyais maître du monde entier ! Oh ! je voudrais le révéler à tout l'univers, le secret sinistre, que l'amour vrai n'existe pas ! La lionne, n'est-ce pas Tigellin ? sait choyer ses petits dans la patrie brûlée par le soleil. A Rome seule, on ne trouve plus de mère ! La rage de dominer a tout étouffé, tout dévoré, tout jusqu'au cœur des mères. Ah ! misérable Rome, qu'est-ce les jeux de bourreau qui m'ont amusé jusqu'ici ? Je t'ai gouvernée avec trop de dignité, avec trop de clémence. Je vais nommer consul de Rome cet âne de Silène. Je vais élever une esclave à la dignité d'impératrice. Ou plutôt, non. Plus de femmes ! j'ai le dégoût des femmes. Ce sera... un esclave à qui j'offrirai mon cœnr, et c'est ce soir que je célébrerai les fiançailles. — Eh bien, mon brave, as-tu réfléchi, as-tu trouvé ? »

Le More propose de se débarrasser de Britannicus

par le poison : un poison sûr, préparé par Locuste. Le danseur, le favori — on en fera un eunuque. Quant à Agrippine, Néron la fera mourir d'une mort à la fois pompeuse et perfide. Il l'invitera à la fête qu'il donnera demain soir au palais d'été, sur le bord de la mer. Il la fera amener dans la plus belle des gondoles. Tigellin sera la pilote. Une petite trappe sera pratiquée à fond de cale... le pilote fera en sorte qu'Agrippine n'atteigne pas au rivage et que la gondole ne puisse rendre témoignage contre l'empereur.

Le plan approuvé, Néron rentre au palais. L'aube commence à rayer le ciel de ses premières rougeurs. Les dernières fumées de la bacchanale se sont dissipées. Les invités de l'empereur gisent à terre par grappes, éclairés par les rayons impudiques du jour naissant. Néron, pâle, sinistre, semblable à l'ange de la mort, contemple ce tableau, fruit de son imagination, et sourit d'un sourire sardonique. Il monte les degrés de la terrasse où s'élève le palais, et au moment de disparaître dans sa magnifique demeure, il voit un vieillard accroupi dans un coin. C'est lui, c'est encore lui, le fantôme étrange et provocant : « Que fais-tu là, seul dans ton coin ? » — « J'ai froid, je frissonne sous le souffle du matin. Je voudrais que le soleil qui commence à éclairer les toits de la ville y allumât un incendie immense, pour réchauffer mes vieux os et mon sang appauvri. Oui, il n'est pas d'incendie trop grand pour réchauffer mes membres glacés ! »

Le regard de Néron suit le regard du vieillard. De minute en minute les rayons du soleil embrasent des

espaces plus considérables, et bientôt la ville entière parait baignée dans une mer de feu. Le maître semble perdu dans la contemplation de ce tableau, puis, comme s'éveillant d'un long rêve : « Mon vieux, s'écrie-t-il, ce serait un spectacle magnifique, délicieux, grandiose, sublime ! Que serait-ce, si cette Rome immense, avec ses trésors, son or, ses palais, ses femmes vénales et ses esclaves, fondait en une seule et colossale masse ? Peut-être que de cette vieille pâte on pourrait faire sortir un nouveau monde. Ah ! l'idée est divine. »

Il retourne au jardin : il réveille bacchants et bacchantes, et leur donne ses ordres : le soir venu, ils allumeront leurs torches et sèmeront l'or à pleines mains parmi la plèbe, afin que des milliers de bras les aident à couronner la fête qu'ils viennent de célébrer. Oui, cette bacchanale gigantesque doit être terminée dignement par un sacrifice colossal, un holocauste sans pareil. Il faut que Rome entière s'allume et flambe, embrasée par le feu de l'extase bacchique ! Il faut que le reflet du brasier éclaire les gorges les plus profondes des monts de l'Albanie et que la mer Tyrrhénienne rougisse et brille de l'éclat de la fête incendiaire de Néron ! — « Evohé ! Evohé ! Vive Néron ! s'écrient en chœur les hôtes de l'empereur. Nous porterons sa gloire à travers le monde entier ; il faut qu'elle s'élève en langues de feu, en flammes d'or jusqu'au ciel ! » Et la bande s'élance hors des jardins, suivie par le mystérieux vieillard dont les yeux lancent des éclairs sauvages, pareils à ces lueurs d'orage qui, les soirs d'été,

éclairent de leurs livides clartés les ruines noircies par le temps.

Le troisième chant, intitulé : *Agrippine*, débute par la description d'une gondole qui, sous les rayons flamboyants du couchant, fend les flots de la mer Tyrrhénienne. La gondole est ornée de tout ce que l'art et la nature ont offert de plus beau. Semblable à un papillon monstre qui glisserait sur la lame, elle répand un éclat tel, que les pêcheurs arrêtent au loin leur barque pour contempler cette merveille, et que les dieux de la mer, frappés d'un reflet magique jusqu'au plus profond de leurs mystérieuses demeures, remontent à la surface des eaux pour saluer la déesse dont ils croient deviner l'approche. Silence, enfants de l'Océan ! ne troublez pas le mystère de cette rotonde couronnée de roses qui, sous l'haleine du soir, répandent leurs feuilles parfumées, comme des flocons de pourpre que la mer boit avec avidité. Au fond de cette rotonde repose, sur des coussins de cygne, une femme d'une merveilleuse beauté. C'est elle, nous le devinons, c'est l'impératrice ! Nous la voyons se réveiller lentement, sortir d'un songe tout pénétré des parfums d'Arabie qui brûlent dans des cassolettes précieuses, appeler une esclave et se faire préparer le bain. Par une gradation savante, le poète nous montre les voiles tombant un à un, des charmes capables de faire pâlir d'envie Aphrodite dans sa conque dorée, transparaissant peu à peu et irritant l'attente même du flot qui va les recevoir et que le désir d'envelopper ces opulents

contours fait frissonner de plaisir. Puis, après le bain, nous assistons à la toilette de la maîtresse, et le poète trouve un nouveau prétexte pour décrire amoureusement les attraits de ce corps brillant et blanc, ferme et lisse comme le marbre du Pentélique, moelleux et rose comme la nuée qu'Ixion, autrefois, prit pour Héra. La toilette est décrite complaisamment dans tous ses détails, et cette scène voluptueuse se prolonge à travers maintes pages pleines d'images brillantes ou gracieuses. La toilette achevée, l'impératrice monte sur le pont pour respirer l'air frais du soir, ainsi que l'encens de la muette admiration de l'équipage.

Tigellin, le pilote, s'approche d'elle et d'un ton astucieux exprime la joie que ressentira Néron à l'approche de la femme à qui la destinée a accordé cette faveur unique d'être invariablement belle et de paraître éternellement jeune. Il l'invite à se mirer dans la mer dont le miroir seul est digne de réfléter la splendeur de ses charmes. Elle embrasse le ciel et la mer d'un regard dont rien ne saurait peindre la fierté, car elle sait que la femme la plus belle de la terre, c'est Agrippine. « Et en effet, à ce moment, le beau spectacle qui s'étale devant elle ne paraît beau que parce que le regard d'Agrippine, se pose sur lui. Le rivage au loin brille, le flot se soulève et murmure de joie, les petites nuées roses cinglent à travers le ciel comme si elles étaient des pensées d'Agrippine, et le soleil incline vers la mer comme s'il ne voulait répandre son sang qu'aux pieds de l'impératrice. » Le regard d'Agrippine vole vers le palais de marbre où

l'attend l'empereur. La certitude de la victoire brille dans ce regard, et sur les lèvres de la femme triomphante se pressent de muettes actions de grâce : « Je te bénis, nature toute puissante, de m'avoir conservé mes charmes et ma grâce. Je te bénis, car je suis femme. Si j'étais homme, je tirerais du fourreau la vieille épée des Scipions pour conquérir le monde. Mais au lieu de cuirasse et d'épée, la nature m'a donné une chevelure ondoyante, des yeux de feu, des membres d'une blancheur éblouissante. Je n'ai d'autres armes que les séductions de la femme. Le moment est venu de déployer tout mon arsenal. Les avantages que je remporte, tu les connais, pâle rayon de la lune qui a éclairé, la nuit dernière, les jardins de Néron ! »

La voilà donc qui se représente, avec une joie mêlée d'un indescriptible mépris, son fils se roulant à ses pieds, lui qui l'avait bannie, qui ne voulait plus la voir face à face et qui, ensuite, a été subitement dompté et subjugué pas ses charmes voilés : » Ah ! le fou furieux, le tyran frappé de démence, amoureux de sa mère ! C'est à cela que l'on aboutit quand la terre et le ciel sont épuisés, quand le monde est vide comme un citron dont le jus est exprimé, et que le désir se retourne contre lui-même. Oh ! la démence ! Mais cette démence sera le piédestal de ma grandeur. Je conduirai le Maître en laisse, au moyen de ce désir, partout où il me plaira. Néron, l'outrecuidant Néron qui règne sur la terre entière, s'attachant aux pans de la robe de sa mère et la suivant comme un petit garçon : voilà le spectacle que je donnerai au monde ! Et quand je sera

arrivée au faîte du pouvoir, j'écraserai les esclaves rampants qui m'avaient éloignée du trône de mon fils ; je les ferai rentrer dans le néant d'où ils étaient sortis. Je commencerai par Tigellin. Et puis, je saisirai les rênes d'une main ferme, et je montrerai à ce peuple énervé que Rome possède encore dans ses murs un être viril, un homme — Agrippine ! »

Maintenant une esclave favorite s'approche de sa maîtresse, lui jette sur les épaules un manteau de pourpre pour la préserver de la fraîcheur du soir, et remplace la couronne de roses par un diadème, en murmurant ce mot flatteur : « Sémiramis ! » L'heure du triomphe approche. Le spectacle est imposant ; les derniers rayons du soleil embrasent le bateau de plaisance, le ciel et la mer semblent noyés dans l'or et la pourpre, le palais de marbre brille là, près, tout près, avec ses promesses radieuses ; les sons harmonieux d'une musique cachée dans les flancs de la gondole montent dans l'air, on respire je ne sais quelle atmosphère de volupté, et le cœur de l'homme et le cœur de la nature, unis par une mystérieuse joie, battent à l'unisson dans une délicieuse et secrète attente. Les traits d'Agrippine sont éclairés, transfigurés comme par des lueurs d'apothéose, et des lèvres de l'esclave s'échappent, comme un hymne, ces mots : « Salut à toi, ô Reine, salut à toi ! »

A ce moment, le More qui se tient à l'arrière du bateau et qui a contemplé ce spectacle avec un sourire sinistre, tire à lui un cable qu'il vient de saisir.... un craquement se fait entendre, les flancs du bateau s'ou-

vrent, la gondole sombre, les flots mugissants se creusent, puis se rejoignent, couronnant la fête de leurs bouillonnements et de leur bave écumante. Un instant encore les débris couvrent la mer comme un bazar flottant. Tigellin et ses hommes, les uns dans une barque, les autres à la nage, se dirigent vers la rive prochaine. Et Agrippine? — Disparue avec ses femmes. On voit par-ci par-là un bras saisissant une poutre, une tête émergeant de l'eau et sombrant à son tour, et enfin le silence s'étend sur la surface liquide qu'éclairent les reflets du palais de marbre et la pâle clarté qui tombe des étoiles.

La scène n'est pas conforme à la réalité des faits; mais on pardonne au poète d'avoir introduit dans le détail de l'histoire des modifications dont l'effet artistique est puissant et qui n'altèrent en rien le sens philosophique de l'ensemble.

Le chant se termine par la fête orgiaque donnée par Néron dans son palais de marbre. Ici, Hamerling déploie de nouveau toute sa science des moindres détails de la vie antique. Il décrit successivement l'inquiétude sourde de l'empereur qui attend la nouvelle de l'exécution secrète, ses interrogations fébriles quand le More arrive et lui glisse à l'oreille quelques mots hâtifs, sa joie quand il sait que tout est accompli, le redouble ment de l'ivresse de la fête où Néron se jette à corps perdu, puis le saisissement des convives quand des esclaves pâles de terreur viennent annoncer que la mer a rejeté un cadavre qui porte les traits d'Agrippine, et enfin la gaieté satanique de Néron quand on

apporte les restes inanimés de sa mère et qu'il la raille de venir troubler la fête : « On pardonne beaucoup à une belle femme, car tu es belle, oui belle, même dans la mort ! Même morte, tu es la reine de notre fête ! Voyez donc ces boucles superbes, cette chevelure noire et abondante, ce front royal digne de porter le diadème du monde, cette bouche si fière et si pleine de séductions ! Voyez le développement superbe et voluptueux des membres de ce corps divin ! » Poussant à fond cette scène scabreuse et entrant dans des détails d'une précision véritablement répugnante, le poète nous montre Néron enlevant des épaules de la morte les plis collants de la robe : « Voyez ! s'écrie ce fils impie, dénaturé par la luxure, voyez la plénitude royale de ces seins blancs ! Avez-vous jamais contemplé rien de pareil à l'éclat de cette peau blanche, éclatante et moelleuse comme un lis, marquée de points fins et scintillants comme de petites étoiles, lisse et doucement frissonnante sous la caresse du doigt ? En vérité, en vérité, le corps de Sémélé n'était pas aussi beau que celui-là ! Qu'en pensez-vous ? N'avais-je pas raison de dire qu'Agrippine, même morte, est la reine de la fête ? »

Toutes les femmes qui entourent Néron suivent son exemple et déposent sur le front de la victime les couronnes de roses qui ornaient leur tête. Ce dévergondage funèbre est interrompu par un nouveau message : une lueur terrible qui semble monter de Rome, teint l'horizon. On se presse sur le vestibule et on aperçoit le ciel en feu du côté du Nord. « Le feu à Rome ! »

s'écrient avec épouvante les convives. Néron seul sourit. Sourire sinistre dont la lueur est plus terrible que celle de l'incendie. « C'est la torche funèbre du convoi de ma mère ! s'écrie le Maître d'un ton sardonique. Et se tournant vers ses hôtes : A Rome ! à Rome ! »

Le quatrième chant célèbre les horreurs splendides de l'incendie de Rome. Le signal a été donné par le vieillard fatidique qui s'est mis à la tête des Bacchants. Il a lancé sa torche sur le toit d'une maison, aux applaudissements de la populace à laquelles les amis de l'empereur ont jeté des poignées d'or, qu'ils ont grisée avec des outres pleines de vins capiteux et qui, semblable à une Phrynée ivre, continue l'orgie inaugurée la veille dans les jardins impériaux. Ceux qui font mine de combattre la dévastation naissante, on leur jette une part des largesses de l'impresario, et toute tentative de salut est aussitôt étouffée. La flamme gagne de proche en proche ; le spectacle, destiné à amuser le maître du monde, prend de minute en minute des proportions plus grandioses. Les langues de feu qui s'élancent en l'air et s'agitent au vent comme les étendards de la destruction, finissent par se rejoindre et se fondent en une mer, une vaste mer brûlante, avec son flux et son reflux. Là-haut, les nuées rougies par le reflet, étendent leurs ailes comme des papillons immenses flottant autour de ce foyer de mort.

Le pétillement du brasier, le craquement des poutres, le tonnerre des constructions croulantes, les marbres

qui cassent, les monuments de bronze qui entrent en fusion et répandent leur lave ardente, les cris d'angoisses des incendiés, les gémissements des blessés, le râle des mourants, la foule qui recule devant le monstre dévorant et que le monstre poursuit, les jardins qui s'enflamment, l'eau des étangs qui commence à bouillir, les bêtes féroces qui s'échappent de leurs cages réduites en cendres et qui accompagnent de leurs rugissements les clameurs sortant de milliers de poitrines, les prières et les malédictions qui montent au ciel, et, mêlés à ces imprécations et à ces supplications, les lazzis grossiers et l'évohé hurlant des Bacchants et des Bacchantes : toutes ces scènes sont traitées de main de maître et ont à la fois un mouvement et un coloris extraordinaires.

La plaine est dévorée d'abord, puis les collines, semblables à des cratères immenses, vomissent à leur tour flammes et cendres. Les crimes, les vengeances, les lâchetés qui se commettent à la faveur de l'inénarrable confusion, augmentent encore l'effet du tableau. A l'arrière-plan, sur une terrasse inabordable à l'incendie, Néron, l'impresario, en habits de fête, couronné de roses, la coupe à la main, la lyre à ses côtés, contemple le spectacle. Son lion favori est étendu à sa droite, et la plus belle des Bacchantes est couchée à sa gauche. Quand la flamme vient lécher le bas de la terrasse comme une chienne qui caresse les pieds de son maître, l'empereur tressaille de plaisir. Il verse le contenu d'une coupe de Falerne dans l'onde pétillante, offrant ainsi son sacrifice à l'élément divin déchaîné. Les courtisans lui font

remarquer que les nuées, les pluies et les orages de, Jupiter ne sont rien auprès de cette tourmente de feu. Rien non plus, l'océan de Neptune auprès de cette mer de flammes. Le soleil lui-même qui se lève, semble se glisser pâle, éclipsé, honteux, à travers cet amoncellement de fumée. Et voilà Néron monté au paroxysme de la vanité qui saisit sa lyre et chante un hymne enthousiaste à la flamme, génie de la mort et de la destruction. En réalité, c'est une occasion pour le poète de chanter un hymne à la lumière : « Tu es belle, ô flamme ! Mon regard repose avec volupté sur toi comme sur un jardin de roses.... Salut à toi, démon de la lumière, démon ardent, altéré comme mon âme, démon dévorant et destructeur et pourtant divin ! Sans toi, que serait la terre, cette motte informe, immense ? Amorti, ton éclat brille dans la rose, jaillit de la nuée et de la pierre, rayonne dans le vin, dans les yeux de la femme. Dispersées, tes divines étincelles réjouissent le regard des mortels. Mais cela ne suffisait pas à Néron. Il aspirait à te voir dans toute ta beauté, dans toute ta splendeur, dans toute ta plénitude. Prométhée, jadis, ne ravit qu'une étincelle au ciel, et le monde a inscrit son nom en lettres d'or dans le livre de vie. Ne suis-je pas un Prométhée plus audacieux ? Je répands devant vous toute la plénitude du feu, de la lumière. Ce que les dieux redoutèrent jadis lorsque Phaëton prit en mains les rênes du char du soleil, Néron-Dionysus l'a accompli : le feu, dont leur envie ne voulait accorder à la terre que de maigres étincelles, a jailli de toutes parts dans sa force et sa magnificence. Le monde entier brille,

éclairé par le gai reflet de la flamme, et la torche des Bacchants a accompli ce que les chevaux du char du soleil n'auraient pas tenté. J'ai planté là une torche gigantesque, j'ai pris pour mèche Rome tout entière, et je l'ai allumée ! La mèche s'est nourrie, depuis des siècles, de la graisse des peuples : voilà pourquoi elle jette en brûlant un tel éclat ! »

Ici meurt le son de la lyre. La joie de l'empereur ne se soutient pas. La pensée de la corruption de cette Rome qui flambe sous ses yeux, l'envahit, l'obsède, lui inspire un mépris mêlé de dégoût. Ce n'est plus un champ de roses qu'il voit étendu sous son regard enchanté, c'est une cuve gigantesque, une cuve de sorcière où bouillonne et écume, comme un mélange répugnant, la lie de toutes les nations.

Au moment où l'empereur commence à se plaindre de l'uniformité du spectacle, on lui amène des chrétiens qui ont insulté à sa majesté. Cette nuit, quand on a proclamé dans Rome le dieu nouveau, Néron-Dionysus, ces mécréants ont confirmé la chute des dieux anciens, mais ils ont affirmé que le nouveau dieu, c'était Jésus-Christ crucifié par les Juifs. Cette idée d'un dieu crucifié fait éclater de rire Néron. Il somme les chrétiens de l'adorer lui, le Maître de l'univers : à cette condition, ils auront la vie sauve. Et comme ils refusent, il les fait conduire dans la grande arène, qui est là tout près, à ses pieds, et il fait ouvrir la cage des bêtes féroces que la flamme commence à menacer et à échauffer. Le contraste entre le calme des martyrs et la rage de ces animaux altérées de sang, l'opposition entre la

blanche beauté du corps humain et l'horrible laideur de ces figures de fauves ; l'expression touchante de ces vierges et de ces vieillards saintement résignés, et l'agitation meurtrière des monstres lâchés sur eux par le caprice d'un maître plus monstrueux que toutes ces bêtes : c'étaient là encore des motifs que le poète ne devait pas laisser échapper et dont il a tiré parti avec habileté.

Néron, qui, d'un regard de connaisseur, examine complaisamment les charmes des vierges sur lesquels s'abat la griffe des fauves, est frappé tout-à-coup de la beauté d'une jeune fille agenouillée près de l'entrée de l'arène. Courbée comme une fleur sous le vent d'orage, elle adresse une dernière prière à son dieu. La grâce céleste de cette apparition éveille un désir sauvage dans le cœur de celui qui la contemple. Il offre un gros diamant à qui cherchera cette perle et l'arrachera à la gueule des bêtes. Brutus à l'encolure de taureau s'élance et rapporte la jeune fille évanouie. L'empereur ordonne qu'on la rappelle à la vie, qu'on la pare comme une bacchante et qu'on lui amène cette nouvelle fiancée, après l'avoir ornée de pampres.

Cependant, les bêtes achèvent les martyrs, et affolées par le feu qui a envahi sournoisement l'arène tandis qu'elles terminaient leur horrible repas, elles se jettent les unes sur les autres et se livrent un dernier combat jusqu'à ce que, épuisées de sang, étouffées par la fumée, paralysées par la chaleur, elles tombent râlantes dans le brasier. « Où est-elle, la petite chrétienne ? » s'écrie Néron. On la lui apporte inanimée, étendue sur une

couche de fleurs. On l'a parée comme une Bacchante, mais les roses dont est semée sa couche funèbre se détachent sur la pâleur de ses membres comme les gouttes de sang qui perlent sur le corps d'une colombe frappée par une flèche. La vierge semble sourire à la mort qui l'a préservée de la dernière ignominie. « Arrière ce cadavre ! » crie l'empereur. Et Tigellin la saisit par les pieds et la lance dans la cuve où bouillonne une masse informe de débris. Un frisson d'horreur saisit les spectateurs. Néron lui-même se sent surpris à la vue de cette infernale méchanceté, toujours prête aux besognes ignobles, toujours portée vers le mal parce que c'est le mal. Lui, Néron, il ne voit dans le spectacle horrible qu'il vient de se donner que l'exercice de sa volonté souveraine, la satisfaction d'un caprice, un jeu de l'imagination. La haute vie, c'était autrefois la satisfaction d'un désir qui le possédait, qui le dominait, qui l'obsédait ; maintenant, c'est le libre jeu d'un caprice souverain qui peut tout et ne s'attache à rien. « Rien ne vaut qu'on le désire, car rien ne se conserve, rien ne dure. Nous ne pouvons que jouir des choses et les détruire ; nous ne pouvons les retenir et les posséder. La flamme qui a dévoré Rome a mis cette vérité dans toute sa lumière. J'ai poursuivi le secret de la jouissance jusque dans le dernier fond des choses : j'ai épuisé la coupe des voluptés de la terre. Et cependant qu'était-ce que tout cela ? C'est maintenant seulement que je connais la joie suprême. Celui qui connaît la vraie jouissance, ce n'est pas l'homme qui jette un regard d'envie par-ci, un regard de convoitise par-là : ce n'est pas

l'homme qui aime et qui hait, qui estime et qui abhorre: c'est celui pour qui tout est un jeu, qui prend les choses non en enthousiaste, mais en amateur assis au banquet orgiaque et se bornant à rouler des boules de pain entre les doigts.

Celui qui connaît la vraie jouissance, c'est l'homme qui brise les idoles dévorantes occupées à sucer le sang de son cœur, et qui, souriant, se place lui-même sur l'autel élevé à la gloire des dieux. Celui qui connaît la vraie jouissance, c'est celui qui n'a d'autre but, d'autre mobile que sa volonté ; ce n'est pas celui qui obéit à sa raison. Obéir à sa raison, c'est être l'esclave de sa raison. Moi, je ne suis l'esclave de rien ni de personne. Je ne connais que ma volonté. La volonté libre, souveraine, infinie ; voilà la vie infinie ! Acheter ce spectacle d'un homme allumant une fois en lui, une fois dans le cours des siècles, l'étincelle de la vie souveraine, de la vie suprême, acheter ce spectacle au prix de milliers de créatures humaines sacrifiées, au prix d'une moitié de la terre réduite en cendres, ce n'est pas l'acheter trop cher. Qu'est-ce en effet que la vie de ces misérables créatures qui rampent aux pieds des dieux lorsque le tonnerre éclate, qui n'osent pas saisir d'une main hardie la pomme des Hespérides, mais qui la volent comme un mendiant glissant dans l'ombre ? Ah ! cette race de lâches est faite pour servir d'escabeau à mes pieds, d'engrais à mes murènes ! Que tous mes caprices fondent sur eux comme un ouragan : ils y verront un jugement des dieux ! Ce qui me réjouit me réjouira doublement quand cela tourmentera cette misérable Rome,

car la dernière étincelle de pitié est morte dans mon âme la nuit où la déesse Rome est venue à la bacchanale. Oui, depuis cette nuit, j'ai dépouillé l'humanité et je suis devenu dieu. Et dans le sentiment de cette divinité, je défie le ciel et la terre et l'Averne lui-même. Qui osera donner un démenti à ma parole ? Qui ? Ah ! tout se tait. Là-bas gît un essaim d'hommes : ils se taisent. Là fument les débris de Rome : ils se taisent. Et là, à mes pieds, s'étend l'arène couverte de cendres et de cadavres calcinés : elle se tait ! » Néron s'avance au bord de la terrasse et jette un regard triomphant dans l'arène. Il est arrivé au faîte de la grandeur. C'est le moment où commence le châtiment, et ce châtiment s'annonce par l'apparition du vieillard fantastique qui représente la destinée et qui doit ramener le présomptueux jouisseur au sentiment de son néant. Le vieux émerge du fond de l'arène et monte vers l'empereur. « Toi, c'est toi ! s'écrie Néron ; vieille momie, masque de la mort, faut-il que tu viennes toujours à moi aux moments culminants de ma vie ? Es-tu content, vieux ? As-tu réchauffé tes membres à ce beau feu que j'ai fait à tes souhaits ? As-tu contribué à l'éclat de la fête ? Dis, comment se fait-il que l'abîme qui de sa gueule gigantesque a dévoré des centaines de vies, t'ait vomi toi seul ? A-t-il quelque chose à me dire, l'abîme ? Parle, je t'écoute, parle librement ! » — « Oui, je suis la parole de l'abîme, répond le spectre. Salut, à toi, Titan de la destruction ! Je me suis réchauffé les vieux os au beau feu que tu as allumé, et je t'ai donné un bon coup de main : c'est moi qui ai jeté le premier brandon.

Les flammes qui nous entourent te font comme une auréole de gloire. Les ruines, les cendres et les cadavres te rendent grâce, car Rome est tombée avec joie dans le brasier, comme un jouisseur fatigué d'une orgie qui a duré trop longtemps. L'humanité s'achemine péniblement, à travers les ruines, les destructions et les transformations sans cesse renouvelées, vers un repos qui semble la fuir indéfiniment. Il est des moments où elle se sent si vide, si misérable et si malheureuse, qu'elle appelle à grands cris la mort, et quand la mort tarde à venir, quand la foudre ne tombe pas du ciel et que la mer ne sort pas de son lit, l'humanité tire de son propre sein le bourreau qui doit la juger et l'immoler, et se juger et s'immoler avec elle. Oui, Néron, il faut que tu te juges toi-même ! Il faut que tu te jettes dans l'abîme ; il faut, pour couronner ton œuvre, que tu te précipites dans cette tombe de feu, car tu es le représentant, le type de ta génération, de cette génération digne de mourir, de cette génération qui, sous des dehors brillants, porte en elle la pourriture et la décomposition. Va, tombe dans la flamme, parmi les ruines ! Tu es aussi vide, aussi misérable que ton siècle. Tu es toi-même un amas de ruines. Ton esprit, ton cœur, ton âme, tout est éteint en toi : il ne reste debout que ton égoïsme, ta volonté capricieuse, sans règle, sans frein, qui fait rage dans un amas de décombres. Ta furie de jouissance t'a fait sortir de l'orbite des choses créées qui, dans leur voie ferme et sûre, tournent éternellement autou d'un centre inconnu ; et maintenant tu erres, comme une comète enflammée, sans direction, sans but, dans

le vide infini. Tu mets le feu à la terre, et tu t'appelles dieu? Eh bien! non: dans l'abîme sans fond de ton égoïsme ne réside pas la sérénité, la paix divine; on n'y trouve que le froid, le vide, les ténèbres et l'horreur de l'absolue solitude. Auprès de ce vide, qu'est-ce que le néant? — un parterre de roses, et la mort? — un baiser plein de volupté. Va, Néron, tombe parmi les ruines! Tu es aussi vide, aussi misérable qu'elles. Au nom de celle qui, comme un phénix, sort toujours jeune des cendres de mille existences éteintes, au nom de l'humanité éternelle et pleine de majesté contre laquelle tu t'es insurgé en voulant te faire dieu, toi, pauvre mortel; au nom de l'humanité éternelle, je te maudis! Je parle en son nom; je suis son cœur éternellement souffrant et qui aspire éternellement au repos. Toi, tu n'es que l'instrument de son supplice, et elle te jette de côté, comme le meurtrier jette dans l'abîme le couteau sanglant, après qu'il s'en est servi. Oui, je te maudis, je voue ta tête à la destruction, à la mort, mais non à la mort qui reçoit doucement l'homme fatigué et l'étend sur sa couche funèbre comme sur un lit de repos: cette mort-là, tu ne la mérites pas. Non, tu sentiras la mort dans tes membres encore pleins de vie; tu sentiras les vers de la putréfaction ronger le cœur qui battra encore dans ton sein. Tu porteras pendant quelque temps encore, comme une malédiction, le sentiment de ta misère intérieure, jusqu'à ce que, épouvanté par ce vide, tu comprennes que l'apaisement surprême que tu demandais à la destruction du monde, tu ne l'obtiendras que par la destruction de ta propre personne. »

Néron écoute froidement l'écho de la malédiction qui va s'éteindre dans les ruines. Tandis que les courtisans tremblent au son de cette voix terrible, Tigellin bondit et offre au maître de précipiter le provocateur dans l'abîme, afin qu'un lion, s'il en survit, n'en fasse qu'une bouchée. Le vieux, impassible, prédit à l'esclave que son heure est proche : « Le lion de marbre sur lequel tu t'appuies t'aura donné la mort avant qu'un lion vivant ne m'ait croqué. » — « Le lion de marbre ! s'écrie en ricanant le More ; voyons un peu ce que tu sais faire, et il lui plonge la main dans la gueule. Un cri retentit. Le More retire la main autour de laquelle s'est enroulée une vipère qui la mord avec fureur. Il pâlit, il chancelle et bientôt il exhale le dernier soupir au milieu des paroles incohérentes que lui arrache le délire. Des bras menaçants se lèvent contre le sorcier. Néron calme cette fureur naissante : « Tu as réussi, dit-il au vieillard ; tu as vaincu ce malheureux ; tu l'as étendu sur ces degrés de marbre avec un brio magistral. Je te remercie de cet épilogue de la merveilleuse fête de nuit. Mais ne crois pas que tu puisses exercer ton art sur Néron-Dionysus ! Je me moque de ta rhétorique ; elle ne me gâtera pas la douceur des lèvres d'une femme. Ce n'est que devant toi que je sens toute ma puissance. C'est en présence de l'opposition que ce qui est grand se ramasse et se dresse de toute sa hauteur. Vieux fou, va, je ne te tuerai point. Tu me seras témoin que tes discours ne me troublent point. Tu te vantes de ton immortalité ? Hé ! moi aussi, je suis indestructible. Rien ne peut me transformer. Je

reste tel que je suis. Je suis celui qui est. L'infini n'est pas dans la durée ; il est dans la volonté, dans la liberté. A nous deux ! Voyons si l'indestructibilité de mon esprit ne vaut pas l'indestructibilité de ton corps ! »

Le vieillard accepte le défi : « A nous deux ! Continue, jouis et détruis ! Jouis de ton infinité insensée ; jouis de ta divinité ! L'heure viendra, Néron, où ton moi enflé jusqu'à la divinité s'évanouira comme un songe. L'heure viendra où mon image se reflètera dans la pupille de ton œil glacé comme elle se reflète maintenant dans le miroir de l'œil de ce More. »

Le cinquième chant nous montre une Rome nouvelle s'élevant sur les ruines de l'ancienne, et Néron recherchant les joies de la création après avoir goûté les délices féroces de la destruction. L'empereur est installé dans « la maison d'or, » une villa où il a réuni tout ce que l'art, la nature, la richesse, le pouvoir peuvent donner de plaisirs à l'homme. Dans cet Eden, le jouisseur tout-puissant rencontre un ennemi terrible, inattendu, qui le terrasse en le paralysant de son souffle pestilentiel et lui enfonce dans les chairs ses griffes empoisonnées. Ce monstre qui tue à petit feu, c'est l'ennui. Pour échapper à ses atteintes, César demande qu'on lui amène le fou de la cour, Silène, dont le seul aspect a la vertu de chasser les soucis : le fou est mort. L'empereur parcourt la maison d'or à la recherche du plaisir dont la source autrefois lui semblait inépuisable. Il visite ces appartements, ces terrasses, ces jardins

artificiels, dans la description desquelles le poète s'attarde au risque de se répéter : toutes ces merveilles de l'architecture laissent leur possesseur froid et indifférent. Les perles renfermées dans la maison dépassent encore la splendeur de l'écrin : c'est un microcosme qui n'a pas son pareil en Asie, terre des trésors fabuleux. D'abord un Harem composé des beautés les plus accomplies de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, réalisant chacune une des formes de l'idéal et conviant le maître à toutes les délices de l'amour. C'est le sanctuaire du désir, le Panthéon des sens ; mais l'amour est impuissant à réveiller les sens fatigués de Néron. Le parfum de cette fleur céleste : la beauté féminine, n'est n'est plus pour lui qu'odeur fade et rance. La pomme des Hespérides ne tente pas plus César qu'une table richement servie ne tente un gourmand repu. Il reste immobile au milieu de ces tentations vivantes et agaçantes, comme un navire au milieu de l'Océan, par un calme plat. Pas un souffle n'émeut le flot endormi du désir. Il a poussé autrefois, chercheur inquiet, de rivage en rivage ; il a cueilli pommes dorées et fruits verts ; il est allé de ce qui était gracieux à ce qui était opulent ; il a respiré les senteurs enivrantes des fleurs épanouies et le parfum discret des boutons qui, retenus par une pudeur secrète, hésitent à s'entr'ouvrir. Au fond de tout il a trouvé l'uniformité du plaisir, la monotonie grise et terne. Rien ne le satisfait plus parce que rien ne le tente plus. Il est malade, mais non d'un désir immodéré que rien ne saurait assouvir ; il est malade de la satiété : c'est le mal incurable, l'infortune

irréparable. Ce n'est pas le loup qui dévore tout, c'est la harpye qui souille tout.

Néron se détourne avec dégoût des femmes et de l'amour et va visiter le musée de ses pierreries et de ses bijoux : hélas ! la collection est trop nombreuse. Cela seul a du prix qui est rare. Le précieux devient vulgaire dès qu'il se multiplie. Une goutte d'eau dans laquelle se brise le rayon du soleil ne lance pas de moins beaux feux que ces froides pierres. « Attrapez, prenez, vous autres ! » Et Néron jette toutes ces pierreries à ses esclaves, comme de vils cailloux.

Il parcourt des jardins plantés de fleurs ravissantes de couleur et de parfum : il les voit d'avance fanées et flétries par les intempéries. Il les saccage comme des herbes folles et des pousses vulgaires.

Les jardins conduisent à une ménagerie où sont rassemblés les animaux les plus rares et les plus curieux : toutes ces bêtes prennent aux yeux de Néron un aspect spectral, l'aspect de larves mortes, d'énigmes qui repoussent plus qu'elles n'attirent, de masques qui cachent plus qu'ils ne révèlent. Ces créations de la nature, plus il les contemple, plus elles l'épouvantent. Elles composent un règne d'êtres meurtriers dont chacun est une menace pour l'autre et qui presque tous sont animés pour l'homme d'une haine féroce. On la dit maternelle, la nature : c'est une marâtre, elle a entouré l'homme d'éléments armés contre lui d'une rage de destruction éternelle. Et là où elle s'est essayée à créer des choses d'aspect aimable, combien son imagination est restée pauvre et stérile ! Pourquoi ne voyons-nous

nulle part des calices de fleurs grands comme des tonnes, des bijoux gros comme des quartiers de roche? Pourquoi la créature est-elle condamnée à manquer de tel agrément par la raison qu'elle jouit de tel autre?

Maussade, grognon, indigné, l'empereur entre dans une salle représentant le ciel et la terre avec ses continents : c'est le sanctuaire d'Isis. Au milieu de la salle se dresse une image gigantesque de la déesse aux mamelles puissantes. Le visage couvert d'un voile, Isis tient en main un lys en guise de sceptre et porte sur la tête, en manière de diadème, un oiseau qui ne connaît pas le mot « assez » et qui s'appelle le vautour. « Nature ! nom étrange ! s'écrie Néron ; destructrice et créatrice sans but, pourquoi couvres-tu ton visage d'un voile ? La femme ne cache ses traits que lorsqu'ils sont laids. Ton voile servirait-il à dissimuler des taches et des verrues ? » D'une main, Néron arrache le voile, et de l'autre il approche du visage de la statue une torche arrachée des mains d'un esclave. A cette profanation les yeux de saphyr de la déesse lancent de si furieux éclairs que Néron recule involontairement et laisse retomber le voile : « Hé ! hé, ricane-t-il, voyez donc la pudeur d'une femme qui est tout autre chose que vierge ! Au fait, qui sait s'il vaut la peine de pénétrer jusqu'au cœur de la nature terrestre ? S'il nous était possible, comme à une taupe, de creuser de part en part la terre qui probablement n'est pas sans fond, nous trouverions peut-être sous elle le même infini vide et sans substance qui s'étend sur nos têtes. Que nous

veut cet infini bleu ? Que peut-il nous offrir ? Je veux consulter mes astrologues : peut-être me diront-ils quelque chose qui dissipe les humeurs noires de cette soirée.

Le voilà donc qui monte à l'observatoire du palais. Mais les étoiles qui parcourent les espaces célestes, l'harmonie des sphères, rien de tout cela n'enchante plus son esprit. Le ciel est un abîme froid et morne ; ses étoiles brillent d'un éclat glacial et restent étrangères au sort de l'homme. César raille les astrologues qui s'imaginent être en état de prédire l'avenir à la pauvre humanité : « Voyons, toi, s'écrie-t-il, en s'adressant au plus âgé ; quand atteindras-tu le but de ta vie? » L'astrologue fait ses observations : « Maître, ma destinée sera accomplie un jour seulement avant la tienne. » Furieux de voir sa vie mise au même rang que celle de ce vieillard débile, l'empereur-dieu pousse le sage au bord de la rampe et le précipite dans l'abîme. « Meurs aujourd'hui même, et que cette sentence de mort t'apprenne combien je me moque de ta sotte prophétie ! »

César redescend de l'observatoire et parcourt une vaste salle d'antiquités, où sont réunis les témoins de l'histoire ancienne, des âges les plus lointains. Cet amas de curiosités lui arrache un sourire de mépris : « Que me veut ce bric-à-brac ? Que me veut l'histoire de ce petit monde des humains ? Qu'est-ce que l'histoire ? C'est la collection des ombres qu'ont projetées sur la terre les nuages de l'année passée ; le protocole du vol des oiseaux qui ont plané sur nos têtes ; la chronique de la

naissance et de la mort des papillons et des fleurs qui ont fait l'amour pendant une courte journée d'été et qui maintenant reposent écrasés entre les rouleaux de la chronique. L'histoire, c'est la certitude consolante que quelque individu depuis longtemps oublié s'appelait Caïus et non Lucius ; c'est le registre de toutes les murènes et de tous les faisans que nous avons dévorés et digérés ; c'est l'inventaire des cheveux et des ongles que l'humanité a fait tomber de sa tête et de ses doigts.» En conséquence, Néron prend toutes ces curiosités et les jette par la fenêtre. Il ouvre enfin une dernière salle qui contient les plns beaux produits de l'art : tableaux, sculptures, rouleaux où sont inscrites les compositions des poètes et des musiciens. Tableaux et statues ne sont plus pour César que des formes sans âme, de vaines apparences. L'harmonie suave des poètes ne pénètre plus son esprit surmené et blasé. C'est du foin que toutes ces fleurs de rhétorique ; et dans un mouvement de colère, il précipite de leur socle les chefs-d'œuvre de l'art grec et met le feu aux rouleaux des poètes.

C'est ainsi que le monstre de l'ennui dévore successivement tout ce que le monde renfermait pour César de trésors et de plaisirs.

Au bout de cette analyse profonde, toute pleine de mots qui éclairent d'un jour livide la vanité des jouissances sensuelles poussées à outrance, il ne reste plus au poète qu'à montrer la vanité des jouissances intellectuelles falsifiées également et épuisées par un abus sans frein. « Qu'on m'appelle Sénèque ! s'écrie Néron ;

il saura me distraire par ses maximes et ses paradoxes étranges. » Sénèque arrive : « Allons, mon brave, dis-moi comment il se fait que ma maison d'or avec tout ce qu'elle renferme ne m'inspire plus que du dégoût. Est-ce que le monde entier se serait métamorphosé en mets d'or sur lesquels mes dents s'émoussent et qui sont impuissants à calmer ma faim ? » — « Tu as eu tort, réplique le sage, de demander des jouissances infinies à ce qui n'a d'attraits que parce qu'il est fini. Pourquoi demander pour les sens ce que l'imagination seule peut saisir et étreindre ? Pourquoi puises-tu dans la mer avec le creux de la main et t'étonnes-tu que tu n'en puisses retirer que ce que contient la main ? — « Tu m'indiques le mal. Indique-moi le remède. » — Sénèque lui vante les avantages de la vie des anciens Romains, partagée entre les périls et les émotions de la guerre et les labeurs tranquilles et fortifiants des champs. Néron répond qu'il dédaigne ces occupations grossières, ces mœurs surannées. Il veut être de son temps, il n'y a pas de grand homme qui ne plonge par ses racines au cœur de son époque. « Tu en es la preuve vivante, Sénèque ; si tu avais vécu du temps de Caton, tu serais devenu un Caton. Mais tu vis du temps de Néron, tu tonnes contre la mollesse et tu prêches la modération d'une langue alourdie par les excès d'orgies auxquelles tu ne manques jamais de prendre une large part. » Néron continue ainsi à railler les sophismes du faux sage et sa philosophie vaine et gonflée : « Tu te vantes de comprendre le monde et de m'avoir aidé à le comprendre. Sagesse stupide et pitoyable !

Depuis que je comprends le monde, il me paraît si vide et si fade ! Heureux ceux qui ne comprennent rien et ne savent rien ! J'aspire après le rêve, après le crépuscule de l'ignorance douce et aimable. Je maudis ta sagesse. Elle me prive de la joie de vivre. Je suis mécontent de toi, je suis las de te rencontrer. Heureusement, tu es un stoïcien et tu ne crains pas la mort. Je crois même que tu me sauras gré de te donner un bon conseil, le conseil de sortir de ce monde qui te force si souvent à lui faire d'odieuses concessions. Tiens ! que serait-ce si tu t'ouvrais les veines ? C'est un genre de mort bien porté à Rome, en ce moment, et c'est le plus doux. Adieu ! »

Resté seul, dégoûté de toutes les jouissances de la terre et de l'Olympe, aspirant d'un désir immense à quelque émotion surnaturelle, à quelque frissonnement mystique, à quelque volupté inconnue, Néron a subitement une idée lumineuse. Il frappera à la porte des enfers. Il demandera à un thaumaturge de lui ouvrir le royaume de Pluton et de lui faire voir encore une fois la seule femme devant laquelle César se soit inclinée, la seule qui ait dompté son cœur, celle qu'il a noyée par jalousie mais qu'il ne saurait oublier et qui le domine et le tient toujours. Agrippine ! Agrippine ! il faut qu'il revoie Agrippine !

Le vieillard fatidique paraît à point nommé pour lui désigner un mage d'Egypte, Apollonius de Tyane, qui évoquera la morte, et le chant se termine par une scène extrêmement pittoresque représentant le laboratoire du nécromancien avec

son attirail fait pour frapper l'imagination, les préparatifs mystérieux du sorcier, la mise en scène de l'évocation, l'apparition de la morte, le saisissement du spectateur, les remords qu'éveille inopinément dans son cœur la vue tant désirée de sa mère, le cortège de toutes les victimes qu'il a immolées à ses caprices et que suscite maintenant son imagination surexcitée, la terreur de César terrassé par le spectacle inattendu des spectres qui l'entourent, anéanti plus que ne l'était Oreste dans le cercle des furies, tombant à terre, évanoui, vaincu par la nature, atteint enfin dans les sources de la vie. Le vieillard fatidique, semblable au démon de la vengeance, se penche sur le corps inanimé de César, et annonce en quelques mots prophétiques que le destin va s'accomplir.

Le sixième et dernier chant, intitulé *Ahasvérus*, nous fait assister au dénouement du drame. Ici encore, le poète a modifié quelques détails de l'histoire réelle, mais ces modifications n'ont porté que sur des faits secondaires.

Néron s'éveille dans sa maison d'or et s'efforce de reprendre, avec ses sens, la conscience de sa supériorité et son insolente fierté. Il se reproche de s'être laissé terrasser par un sentiment humain d'un ordre inférieur, lorsque tout-à-coup la porte s'ouvre, et un de ses familiers lui annonce une sinistre nouvelle. Vindex, à la tête des insurgés gaulois, a défait les légions romaines, proclamé la déchéance de Néron, élevé Galba sur le pavoi. Il s'approche de la capitale, et ses édits,

où il est question de l'histrion impérial, du joueur de guitare raté, du chanteur sans voix, ont mis Rome en gaieté. Son audace a réveillé la fibre frondeuse de la population. On dit tout haut ce qu'on se racontait autrefois tout bas. Des histoires trempées de sang courent les rues. Des malédictions longtemps contenues s'élèvent de toutes parts. Le moment est venu de prendre une résolution suprême.

Néron donne des ordres rapides pour appeler sous les armes tout ce que la capitale contient d'hommes valides et fidèles ; il fait annoncer qu'il va se mettre à la tête de la résistance et convoque le sénat dans sa maison. Les sénateurs arrivent. L'empereur, caché derrière un rideau, les entend qui se communiquent leurs impressions. Ils s'échauffent, non à propos de la patrie en danger, mais sur le chapitre de leurs amusements : jeux du cirque, luttes de gladiateurs, pantomimes de danseuses. Pour leur témoigner son mépris, César leur déclare solennellement qu'il vient de perfectionner un instrument de musique, et il les charge de porter à la connaissance de la foule cette grande nouvelle que l'empereur lui fera entendre sous peu des harmonies inconnues. Et gare à celui qui osera prononcer le nom de Vindex ! Que tout soit à la joie ! Telle est la volonté de César.

Les sénateurs s'éloignent stupéfaits, mais humbles et obéissants. Un familier s'approche de l'empereur et lui apprend que la ville tout entière et les prétoriens eux-mêmes ont fait défection, et qu'un cri immense de : Vive Galba ! retentit de proche en proche comme un

roulement de tonnerre. Des sénateurs se sont rendus en toute hâte dans le camp de l'insurgé pour traiter de la défection. La plèbe, comme une vague immense, monte pour entourer la maison d'or et livrer l'empereur à Vindex. Ecoutez ! C'est le flot qui bat déjà le seuil du palais. Le familier, épouvanté, se sauve. Néron appelle ses favoris. Personne ne répond. Il va les chercher dans leurs appartements : les appartements sont fermés à clef. Il appelle ses esclaves : les esclaves fuient à son approche. Il les menace : ils ne l'écoutent pas. Il leur fait des promesses ; il veut les acheter : il trouve son trésor pillé, vidé. Il retourne dans son appartement : pillé lui aussi, vidé pendant ce court moment d'absence! Une petite fiole contenant un liquide à l'action prompte et terrible comme la foudre a été emportée avec tout le reste. Il recommence à parcourir le palais : rien ! personne ! Enfin il rencontre un homme de la garde, un seul, qui lui porte les armes. C'est un Germain. Néron lui fait signe de le suivre. Le temps de se travestir, et l'empereur enfile une galerie souterraine qui, passant sous le Palatin, va s'ouvrir sur la campagne, près d'un cimetière. Fatigué, César s'assied sur une tombe. Que faire ? Où aller? Derrière lui, la cuve bouillonnante de l'émeute ; devant lui, le cercle de fer du camp ennemi. Le ciel lui-même semble conjuré contre l'empereur. Un orage déchaîne sa furie sur la campagne. Le fracas de la foudre, le sifflement du vent, le mugissement des cataractes du ciel : tout cela résonne comme le chant de mort d'un Titan, d'un dieu tombé. A la lueur d'un éclair, il aperçoit là, tout près, la figure du vieux qui

le poursuit depuis quelques jours comme un démon. Epouvanté, Néron reprend sa course. Le Germain qui l'escorte sent tout-à-coup la terre manquer sous ses pas, et roule au fond d'une fosse profonde. Revenu de son effroi, il s'aperçoit que la fosse aboutit à un couloir souterrain. Il appelle Néron, et César suit à quatre pattes le soldat qui s'avance rampant dans le couloir. Soudain, le passage s'évase et les deux fuyards se trouvent à l'entrée d'une grotte éclairée par une lampe. Au milieu de la grotte, un autel devant lequel un vieillard en habits sacerdotaux célèbre un rite nouveau. Sur l'autel, la figure d'un crucifié, le front ceint d'une couronne d'épines. Autour de l'autel, les fidèles à l'aspect austère, animés d'une mystique ferveur. A la vue de l'intrus un frisson parcourt les rangs : « Néron ! C'est Néron ! » La terreur glace les membres de tous les assistants. Tel un épervier frappé à mort par une flèche tombe du haut des airs au milieu d'une essaim de colombes : il est impuissant, et pourtant son apparition répand encore l'effroi à l'entour. Néron se souvient de ce qu'on lui a dit du dieu des chrétiens et se voit tombé au milieu de ses plus mortels ennemis. « Néron, oui, c'est lui ! C'est moi ! Vous avez entre les mains votre impitoyable adversaire. Eh bien ! vengez-vous ! Tuez-le ! Achevez l'œuvre commencée ! Ce que j'ai fui, ce n'est pas la mort, c'est la honte. La mort, je la cherche. Mes fidèles m'ont enlevé mon poison, l'homme que voici tremblerait en me donnant le coup de grâce : achevez-moi ! C'est moi qui ai jeté vos pères, vos frères, vos sœurs en pâture aux bêtes du cirque : vengez-vous,

tuez-moi ! » — Nous ne tuons pas, répond le vieillard placé devant l'autel, nous ne tirons pas vengeance des crimes de nos ennemis ; nous aimons même nos ennemis ; notre loi suprême c'est une loi d'amour. » — « L'amour ! Quelle folie ! Sachez que j'ai approfondi comme personne ce mystère terrible : il n'y a point d'amour. Je n'ai pas aimé, et je n'ai pas été aimé, et pourtant j'étais Néron, le maître de l'univers. — « Si tu n'as pas trouvé l'amour, c'est que tu t'es placé trop haut et que tout le reste, tu l'as mis trop bas. Il n'est resté personne au-dessus de toi vers qui tu eusses pu élever tes regards. L'amour voit toujours son but au-dessus de lui et non au-dessous de lui. » Et le vieillard, continuant à initier Néron à sa foi, lui expose qu'il croit en un être suprême, au-dessus duquel il n'y a rien et qui ne pouvant aspirer plus haut que lui-même, donne son cœur à ceux qui d'en bas crient vers lui. Dieu est ainsi le seul être dans l'univers qui nous aime véritablement et qui ne saurait nous être infidèle. — « Etes-vous sûr qu'il vous aime ? » — « Il est descendu du ciel ; il est mort pour nous. » — « Un dieu qui souffre ! Etrange ! Etrange ! Comme Prométhée! Et vous suivez son exemple ? Vous aimez à souffrir ? Vous cherchez la douleur et repoussez le plaisir ? » — « Ce n'est pas le plaisir, ainsi que tu te l'es imaginé, c'est la douleur qui sauve le monde. » — « En effet, la volupté de la douleur, c'est là ce qui m'a fait défaut dans ma maison d'or. Je le sens, vous êtes mon contraste vivant. Je prêche l'égoïsme : vous prêchez l'amour. Je prêche le plaisir : vous prêchez la souffrance et le sacrifice. Dans

votre Olympe chrétien, il n'y a pas de place pour Néron-Dionysus. » — « Non, l'égoïsme qui se détache lui-même des racines de son être, lesquelles plongent dans l'amour divin, l'égoïsme qui se renferme en lui-même n'a pas de place dans le ciel chrétien. Il s'exile et se confine dans les ténèbres éternelles. »

Devant l'exposé de la foi nouvelle, un secret pressentiment se lève dans le cœur de Néron : cette foi fera la conquête du monde. Il avait cru, lui, qu'il pourrait créer des dieux nouveaux, et, renversant le trône vermoulu des anciens habitants de l'Olympe, il s'était placé lui-même sur l'autel ; mais il se sent pâlir maintenant devant le dieu nouveau. Il croyait qu'une ère nouvelle commencerait avec lui et par lui : il n'était que la fin de l'ère ancienne : « J'ai cherché le bonheur divin dans la jouissance : peut-être qu'il ne commence que dans le renoncement. J'ai cherché l'infini dans la satisfaction du moi : peut-être que nous n'entrons dans l'infini que lorsque nous nous détachons de notre moi ? » Et prenant la coupe de l'autel, César répand le vin et offre le sacrifice aux puissances éternelles qui règnent dans les profondeurs de la conscience : « A vous, étoiles de ma jeunesse ! A toi, belle flamme qui m'avais embrasé le cœur ! O ! gracieuses illusions de l'âme humaine ! je n'ai vécu que lorsque je vivais en vous ! Maintenant, je voue aux dieux infernaux cette vie profanée et dévastée. Il fut un temps où je croyais rester debout, seul, fier et invaincu au milieu d'un monde tombant en ruines. Maintenant je m'aperçois que je croule tout seul et qu'autour de moi

le monde rajeunit et s'éveille à une vie nouvelle. » Il dit et, saisissant l'épée du Germain, il se la plonge dans le cœur. Il tombe, et un jet de sang va rejaillir jusque sur l'autel des chrétiens. A ce moment, le vieillard fatidique apparaît, et Néron, le reconnaissant, murmure d'une voix mourante : « Tu l'emportes ! Le désir de la mort a remplacé en moi l'insatiable appétit de vie. » Et il exhale le dernier soupir. Le vieillard se dresse sur le cadavre comme l'ange exterminateur sur les restes d'un démon vaincu : « Entre dans la paix sacrée ! Que l'aile de la mort te couvre de son ombre, fils de l'homme égaré et déchu ! Les aspirations de ton cœur, tu n'as pu les tourner vers le bien, le beau et le grand, car ton temps t'a retenu dans ses liens honteux. Tu es resté refoulé sur toi-même, et le rayon sacré de l'amour n'est tombé dans ton cœur que comme un éclair de vengeance, comme une ironie satanique. Sois donc pour tous les temps l'image impérissable, l'image terrible de ce que devient, quand elle est dévoyée, l'aspiration divine qui est au fond de l'âme humaine ! » — « Qui es-tu ? » s'écrie le prêtre. — « Je suis Ahasvérus. » — « Es-tu le Juif de Jérusalem qui a défié le Christ et qui pour cela a été condamné à errer éternellement ? — « Celui qui a défié votre Seigneur ce n'était pas seulement le Juif de Jérusalem, c'était Ahasvérus, le vieillard vieux comme le monde. Quand il a défié le Christ, sa barbe était déjà blanche comme la neige, et il pliait sous le poids des siècles accumulés sur sa tête. Ahasvérus erre depuis qu'un cœur a commencé de battre sur la terre, et il est condamné à

errer tant que des cœurs battront sur la terre. Le Juif de Jérusalem n'est qu'une des formes changeantes que je revêts en suivant le cours des âges. Les cendres des races éteintes, c'est la poussière que je porte attachée à mes souliers. » — « De qui es-tu le fils ? » — « Je suis le premier-né de ceux qui n'ont point été engendrés ; je suis le premier rejeton du premier couple. Je suis le premier fils de l'homme, et j'ai été le premier révolté. L'histoire de l'humanité a commencé avec moi, et c'est moi qui d'un stylet trempé dans le sang ai écrit la première page de cette histoire. C'est moi qui ai fait entrer la mort dans le monde, et c'est pour cela, c'est par reconnaissance, et c'est aussi pour mon châtiment qu'elle m'épargne. Oh ! souvent, bien souvent, je l'ai implorée avec désespoir et plein de repentir : elle m'est apparue avec un éclat de rire sardonique ! « C'est toi que je laisserai survivre à tous et à tout. Au milieu de ce qui change, tu seras ce qui dure ; au milieu de ce qui est mortel, tu seras ce qui est immortel. Va, marche, éternel pèlerin, avance sur la corde raide de la vie ! A droite et à gauche tu verras éternellement béant le gouffre de la mort ; souvent tu seras pris de vertige, mais tu ne tomberas jamais, jamais, jamais ! » Ainsi parla la Mort, et elle disparut. Et depuis, je porte en moi le tourment de l'humanité qui aspire au repos sans bien s'en rendre compte ; je le porte en moi et je suis condamné à le porter, pliant sous le mal et le sentant et l'analysant, à travers les siècles des siècles. Tous les éléments se conjurent contre la vie de l'homme : ils me rejettent et m'épargnent

moi, moi seul. Les dieux viennent, les dieux s'en vont: Ahasvérus seul vit et erre éternellement. Moi seul, je suis ce que Néron, l'homme mortel, désirait être. Il voulait enfler sa vie et l'étendre jusqu'à l'infini ; il voulait se donner ce que l'humanité seule possède : l'immortalité, la déité.

« Combien de temps encore durera cette soif mystérieuse, invincible, de mort, qui n'est qu'une autre face de l'aspiration à la vie, cette soif de mort qui persiste à travers toutes les métamorphoses de la vie humaine, qui n'est jamais satisfaite, et qui tend éternellement vers le but suprême, vers le but inconnu ? — Oui, la créature porte en elle le désir inné, le désir éternel du repos ; ce repos, elle l'appelle perfection, bonheur, ciel, Dieu : il n'importe ; elle le cherche, elle y tend avec angoisses, et l'individu finit par le trouver dans la mort. Mais l'humanité est condamnée à vivre, à s'agiter, à lutter à jamais, et c'est moi, moi qui suis condamné à sentir à travers les siècles la malédiction de cette vie sans trêve ni repos ! »

C'est par cette perspective grandiose, mais désolée, de l'éternelle inquiétude à laquelle l'humanité est vouée, que se termine l'épopée. Notre analyse aura montré combien nous avions raison de dire que l'auteur s'était trompé en donnant au poème le titre de : Ahasvérus. Le héros c'est Néron, c'est l'aspiration immense à la vie, c'est l'homme qui cherche le bonheur sans limite, le souverain bien, et croit le trouver dans la jouissance égoïste et frénétique. Ce héros porte en lui-même les

ressorts de l'action, et l'on sent très bien qu'il pourrait se passer de l'impulsion qu'Ahasvérus est chargé de lui communiquer. Il est plein de vie, il déploie une énergie de démon, et les diverses péripéties du drame dans lequel il est engagé et dont il est lui-même le principe partout présent et partout agissant, occupent le premier plan de la scène et même la scène presque toute entière. Le poète a déroulé ces péripéties avec une prédilection évidente, et cette prédilection éclate dans des tableaux resplendissants, éblouissants, où il a prodigué toutes les couleurs de sa palette, une des plus riches qui soient. Ahasvérus, au contraire, reste à l'arrière-plan. Il ne prend pas corps ; il est à la fin ce qu'il était au commencement : un personnage fantastique et mythique aux contours indécis, un spectre, une ombre. Il n'est pas l'âme secrète de l'action, le moteur du drame, le propulseur de la machine. Il ne suggère qu'une ou deux fois à l'empereur l'idée de ce déploiement insensé de vie qui lui réserve une irréparable déception et le mène fatalement à la mort. Dès le premier chant et avant qu'Ahasvérus paraisse, ce besoin inassouvi de vie rugit en Néron comme une bête féroce ; c'est ce besoin qui le pousse à sortir de son palais, à courir les aventures, et Ahasvérus se borne à l'aiguillonner une ou deux fois. Il est vrai, le vieillard déclare lui-même à Néron qu'il l'a attiré dans la taverne de Locuste par une sorte de force magique, et c'est dans cette taverne que Néron commence la série de ses orgies ; mais le lieu ou il l'a commencé ne fait rien à l'affaire. Si Néron n'avait pas rencontré Ahasvérus et ne l'avait pas suivi,

il serait entré dans un autre de ces bouges infâmes où il avait l'habitude de se risquer, et c'est précisément dans cette intention qu'il était sorti de son palais.

A y regarder de près, Ahasvérus remplit plutôt le rôle d'un avertisseur et d'un donneur de leçons que d'un héros de drame ou d'épopée. Il prédit les événements, et quand ils sont accomplis, il en tire la moralité. Ces événements ne sont pas l'émanation directe du principe qu'il représente, et ne se groupent pas autour de lui comme autour de leur âme ; ils se groupent autour de Néron. Ahasvérus se contente, presque toujours, de les contempler, de les analyser et d'y attacher une étiquette. En d'autres termes, il remplit les fonctions d'un chœur antique jugeant les destinées qui se jouent sous son regard et en faisant la philosophie. Il faut même ajouter qu'à ce point de vue il est inconséquent. Il maudit Néron qui a réduit Rome en cendres ; il le maudit au nom de l'humanité, et au fond, il n'en a pas le droit, car c'est lui-même qui a mis le feu à la ville en lançant la première torche sur le toit d'une maison. Il serait plus conséquent avec lui-même en prenant en pitié celui qui est censé être sa victime. Le poète nous explique, il est vrai, que la tendance représentée par Néron n'est qu'une autre face de la tendance qu'incarne Ahasvérus : Néron c'est l'individu qui aspire à vivre le plus largement possible et qui est prêt à sacrifier le monde entier à la satisfaction de son désir ; Ahasvérus c'est l'humanité qui aspire à une seule chose : le repos. L'individu paraît déjouer les efforts et les espérances de l'humanité ; en réalité, il les sert

en se dévorant lui-même et en rejetant une vie qu'il a complètement épuisée et pour ainsi dire vidée. L'explication est bonne, bien qu'un peu subtile ; mais elle indique plutôt ce que le poète a voulu faire que ce qu'il a fait. Les deux tendances luttent entre elles, dans son œuvre, comme des tendances opposées, et si le poète n'a vu dans l'une que l'alliée de l'autre, on ne comprend pas, nous le répétons, qu'il ait fait maudire l'une par l'autre. La vérité est que le sens de l'un des personnages n'est pas nettement accusé. Ahasvérus n'a pas seulement le tort de maudire la personnalité puissante qui, au fond, sert ses desseins ; il devient tout-à-fait incompréhensible quand il nous dit qu'il représente non-seulement l'humanité avide de paix et de repos, mais en même temps Caïn, le premier meurtrier, celui que la mort épargne parce qu'il a introduit le crime dans le monde. Pour tout dire, Ahasvérus est un personnage obscur, contradictoire, énigmatique, dont le poète n'a pas suffisamment mûri la conception et qui est venu au monde un peu avant terme.

A ce premier défaut vient s'en ajouter un autre, que plusieurs critiques ont relevé avec trop de sévérité, que l'auteur a contesté avec éloquence [1] mais qui n'en entache pas moins certaines parties de son œuvre : nous voulons parler des concessions faites précisément au vice de notre époque que le poète voulait combattre : à la sensualité débridée et débordante. Hamerling nous a averti, il est vrai, qu'il voulait nous donner une épopée de l'ivresse des sens, «du vice arrivé au point où il menace de

[1] *Epilogue aux critiques*, ajouté à la 2e édition.

provoquer des nausées » ; il est juste aussi de dire qu'il a adouci certains tons et certaines couleurs que les satiriques romains ont employés pour peindre les mêmes tableaux. Il est vrai encore qu'il défie de trouver dans ses chants une note qui soit en désaccord avec le but qu'il s'était fixé et qui était de nous montrer le dernier terme auquel aboutira la vie contemporaine si elle continue à suivre sa pente. « Mainte scène de mon poème vous révolte-t-elle, et vous en détournez-vous avec indignation ? — Grâces vous soient rendues, car c'est là précisément ce que je m'étais proposé, et si le chant du poète vous fait frissonner devant les horreurs qui, dans la réalité de la vie, vous laissent indifférents, le poète ne regrettera pas d'avoir écrit ce chant. » Et il termine ainsi son ingénieuse apologie : « Avez-vous entendu parler de mouches et d'araignées que souvent l'on a trouvées incrustées dans de jaunes et transparents morceaux d'ambre ? La masse, lorsqu'elle était encore liquide, a saisi la vie, la vie éphémère de l'insecte et la retient figée dans le cercueil lumineux et transparent : la bête est devenue joyau et donne du prix à la pierre, comme la pierre donne du prix à la bête. Ainsi, laissez-moi envelopper l'horrible et le laid que je dois dompter, et vous l'offrir sous le voile ambré et transparent de la poésie. » L'image est originale et pittoresque ; mais la défense porte-t-elle ? Est-il vrai que ces tableaux fortifient, en les soulevant, tous les bons instincts du lecteur et « domptent » les mauvais ? N'est-il pas vrai plutôt que l'une ou l'autre de ces scènes, celle par exemple où l'on nous montre Néron détaillant les charmes du

cadavre de sa mère, froisse gratuitement l'instinct le plus noble et le plus délicat, le respect filial? N'est-on pas autorisé à dire que ces scènes flattent secrètement les honteux instincts qui frétillent dans les bas-fonds de la nature humaine et qu'elles sont censées terrifier et « dompter ? » C'est le ton qui fait la chanson. Or, dans le son de voix du poète on ne sent pas partout où il le faudrait l'indignation qui fouette le vice.

Hamerling dépeint la passion la plus hideuse, l'amour incestueux, avec une complaisance et sur un ton dithyrambique qui font de la poésie la secrète complice du vice. Est-il besoin de le dire? On ne demande pas au poète de prêcher la morale et de faire suivre les scènes déroulées devant nous d'une leçon qui pourrait se résumer ainsi : ceci est une passion que l'auteur trouve détestable et qu'il prie le lecteur de détester également. Non ; mais il ne faut pas non plus que le vice soit mis à une sauce par trop piquante. Il ne faut pas qu'il soit représenté sous des couleurs tellement séduisantes que l'on se surprenne à dire involontairement avec le Méphistophélès de Gœthe : « C'est égal : ces diables-là sont bien appétissants. ». Dans le deuxième chant, Néron fait servir à ses hôtes des coupes dont la liqueur renferme des épices aphrodisiaques. La poésie de Hamerling ressemble à ces coupes : elle renferme trop d'épices aphrodisiaques. Le poète poursuit le but le plus élevé, et par une ironie singulière, son œuvre, en deux ou trois passages, va à contre-fin. Nous touchons là à la raison dernière pour laquelle elle manque de la parfaite unité qui en ferait une œuvre achevée,

irréprochable. Si Ahasvérus manque de corps et de vie, ainsi que nous l'avons constaté, c'est qu'au fond le poète n'est pas porté de préférence à sentir et à peindre le côté spiritualiste, mélancolique, austère et inquiétant de la vie. Il est puissamment attiré vers les aspects séduisants, brillants, lascifs et voluptueux, bien que sa raison lui en démontre les dangers, et il se laisse aller à cet attrait, nous l'avons remarqué au passage à travers toutes ses compositions. Cette persistance marque un élément de la constitution même de l'auteur. Les figures créées par le poète, quelqu'il soit, ont existé à l'état embryonnaire dans son propre être. Il les a nourries de son sang, et celles qu'il a formées avec le plus de succès et qui sont devenues le plus vivantes, ce sont celles-là précisément pour lesquelles sa propre nature lui a fourni les germes les plus féconds, les matériaux les plus nombreux, et dont la création lui a offert le plus d'attraits secrets. Sans doute, l'idée dominante du poème que nous analysons est la banqueroute d'une conception de la vie qui cherche le souverain bien dans les jouissances égoïstes et matérielles ; cette idée est donc foncièrement spiritualiste, et si l'exécution est par endroits défectueuse par suite de l'invasion du sensualisme qu'il s'agit de combattre, c'est qu'il y a, chez le poète, lutte entre les deux principes. Il y a dualisme dans son esprit et dans son cœur, et c'est pour cela qu'il y a dualisme dans ses œuvres. Mais il y aurait injustice à insister davantage sur cette critique. Malgré ces taches, le poème *d'Ahasvérus* est une des conceptions les plus belles et les plus grandioses qu'artiste ait develop-

pées dans ce siècle. La vie entière de Néron qui au premier abord semble un amas d'actes insensés et incompréhensibles est éclairée par Hamerling d'un jour merveilleux qui en révèle l'unité. Tous ces actes sont rigoureusement subordonnés à l'idée directrice, et cette idée, l'auteur l'a présentée dans des images resplendissantes et des analyses psychologiques d'une admirable profondeur. On a reproché à Hamerling la longueur de quelques-unes de ses descriptions, notamment de la description des merveilles de la maison d'or ; mais à y regarder de près, ces détails n'ont pas d'autre but que de faire ressortir plus vigoureusement le dégoût du blasé qui rejette les trésors étalés devant lui. Ces trésors sont la matière même sur laquelle s'exerce l'analyse du caractère du héros principal du poème, et pour bien marquer les différentes phases et la violence de l'accès suprême du mal auquel ce héros tombe en proie, pour mesurer l'abîme de sa misère, il fallait bien déployer la splendeur et le nombre des objets qui le laissent indifférent après avoir allumé en lui d'insatiables convoitises. Ces descriptions ne sont donc pas là pour elles-mêmes ; elles sont, elles aussi, subordonnées à l'idée maîtresse du poème, et elles concourent à donner plus de relief au personnage qui en forme le centre. Ce personnage, par l'intensité satanique de la vie qui l'anime, est une création superbe et de premier ordre. Le poète en a fait un bobèche de génie, un viveur à la fois artiste et philosophe, un jouisseur gigantesque, fou, mais qui raisonne sa folie, un monstre enfin, mais qui reste humain jusque dans ses aberrations les plus extraordi-

naires, car ces aberrations ne sont que le paroxysme des passions dont chacun de nous porte en lui le germe obscur. C'est pour cela, c'est parce que, malgré tout, nous reconnaissons en Néron un des nôtres, qu'il s'impose à notre imagination comme une sorte d'hallucination.

Les personnages secondaires sont également caractérisés nettement dans leur individualité, et l'auteur, en les modelant, a déployé une force plastique qu'on ne lui connaissait pas. Il faut ajouter enfin que le vers de Hamerling a une sonorité puissante et, par endroits, d'adorables caresses de mélodie. Toutes ces qualités et aussi les défauts que nous avons signalés expliquent le succès instantané, prestigieux, qu'a remporté l'épopée *d'Ahasvérus*. Son apparition a été l'apparition d'un météore. Elle a laissé une traînée lumineuse dans le ciel poétique des peuples qui parlent l'allemand. Quatorze éditions se sont succédé rapidement et ont rendu le poème populaire en soulevant des controverses passionnées en Autriche et en Allemagne. Un certain nombre de critiques du Nord, habitués à apprécier des œuvres plus pâles, plus froides et plus correctes, se sont montrés avant tout scandalisés des passages scabreux de l'épopée et n'ont pas rendu pleine justice aux beautés qui la mettent hors de pair. L'un d'eux, confit en dévotion, est allé, dans l'intérêt des mœurs, jusqu'à déplorer la publication comme une sorte de malheur public. Les critiques de l'Allemagne du Sud et ceux de l'Autriche, plus sensibles aux séductions et aux gloires de l'art, plus faciles à comprendre l'éclat, même exces-

sif, même impertinent, même frénétique de la vie, ont été à peu près unanimes à déclarer que l'auteur avait ajouté un fleuron magnifique à la couronne poétique de sa patrie.

Hamerling ne s'est pas endormi dans son triomphe. Il a publié successivement *le roi de Sion*,[1] épopée en dix chants, et les *Sept péchés capitaux*, cantate en trois parties. Ces compositions se distinguent l'une et l'autre par leur inspiration idéaliste et leur haute portée philosophique, par le déploiement fastueux, prestigieux, de leurs chaudes et resplendissantes couleurs, et par des effusions lyriques enchanteresses où se glissent, comme toujours, quelques notes lascives. Le poète s'est essayé aussi, mais avec moins de bonheur, dans le drame et dans la comédie. *Danton et Robespierre*, et *Teut* ne se prêtent guère à la représentation. Dans *Aspasie*, un roman en trois volumes, qui a été traduit en anglais, en hollandais, en danois et en italien, Hamerling s'est attaché à rendre le charme de la vie hellénique transfigurée par le sentiment du beau. Il a transposé enfin en vers allemands l'œuvre du grand pessimiste italien, Leopardi. Toutes ces tentatives lui ont assuré un des premiers rangs parmi les poètes contemporains, à quelque nation qu'ils appartiennent, et la série de ces tentatives n'est pas clôse. La vision de l'idéal tourmente, obsède Hamerling, et les figures déjà enfantées par sa brillante imagination ne répondent pas entièrement à la ferveur sacrée de ses désirs. Comme tous les grands

[1] Jean de Leyde, roi des anabaptistes de Munster.

artistes, il vise à la perfection, il sent qu'il ne l'a pas atteinte, et tous les amis de la poésie s'en félicitent, car son inquiétude sera la source de plus d'une œuvre nouvelle portant l'empreinte ineffaçable du beau.

IV

LORM

LORM

Ce serait une œuvre curieuse que de réunir en une galerie spéciale les portraits des poètes qui se sont faits les interprètes du sentiment pessimiste. Ce rapprochement offrirait un intérêt à la fois littéraire et philosophique en montrant comment une même pensée, qui semble devoir engendrer nécessairement l'uniformité et la monotonie, peut se teindre de nuances variées et presque opposées en se réfléchissant dans le prisme d'esprits divers. Chez le noble chantre *d'Eloa* et des *Destinées*, la conviction que la vérité sur la vie c'est le désespoir s'exprime dans des compositions d'une sombre et âpre beauté : elle paraît avoir été le fruit d'injustices subies dans l'enfance et l'âge mûr, et qui avaient laissé dans le cœur du poète un sourd et long retentissement ; elle aboutit à un procès hautain fait à l'auteur d'un monde où règne l'iniquité. Chez M. Cazalis, le sentiment que tout est illusion et que le néant est le dernier mot de la vie a été évidemment le résultat

des méditations auxquelles donne lieu le lugubre spectacle d'une table de dissection dans l'amphithéâtre de médecine. Mais, chose curieuse, chez ce Bouddhiste moderne, ce sentiment horrible s'est transformé en une sorte de douce volupté et a revêtu une forme rayonnante comme la fleur du lotus. Chez Leopardi, le point de départ de la désespérance semble avoir été le sentiment amer de cette faiblesse physique qui devait incliner prématurément le poète vers la tombe. Lenau, ce Faust hongrois égaré dans la littérature allemande, a eu le cœur broyé par une passion malheureuse et l'esprit foudroyé par les dieux jaloux de ne point se laisser ravir l'étincelle céleste de la vérité. La mélancolie de sa destinée particulière, dans laquelle il a fini par voir l'image de la destinée humaine en général, lui a arraché des accents dont le charme élégiaque et attendrissant défie toute comparaison. Dans les *dialogues philosophiques* de M. Renan, ce philosophe dont le plus beau titre est sans doute d'être un poète en prose, le pessimisme est le jeu d'esprit d'un grand'seigneur de la pensée, la fantaisie d'un merveilleux dilettante ému un instant par le spectacle des prodigieuses fureurs d'un peuple en démence, mais qui, en somme, n'est pas fâché de montrer sa virtuosité dans tous les genres et qui prendrait secrètement en pitié le lecteur naïf disposé à prendre trop au sérieux une des manifestations nombreuses et contradictoires de son génie ondoyant et divers. Chez Madame Ackermann, enfin, le pessimisme n'est pas, comme on se l'imagine volontiers, le tragique résultat de déchirements sanglants du cœur,

d'une vie dévastée par d'exceptionnelles tourmentes, mais l'expression d'une conviction raisonnée, absorbante et dominatrice, d'une passion furieuse, sauvage, de l'esprit. C'est par un effort de l'imagination que le poète s'est représenté tous les deuils qui frappent les hommes et que, se substituant à eux, il s'est fait leur interprète. Il y a dans son œuvre une prodigieuse force de méditation mais aussi de préméditation, et cette préméditation se marque dans l'exagération même du système. Madame Ackermann a envisagé et déroulé toutes les conséquences de ses principes avec la rigueur d'un penseur qui, n'ayant aucune défaillance, obéirait uniquement à l'invincible entraînement d'une logique implacable. Elle a exposé ce principe et ses conséquences avec une passion si frénétique que, par instants, ceux-là même dont le cœur a été broyé par la destinée d'airain et qui sont tentés d'élever vers le ciel un sourd blasphème — de victime et non d'artiste — sentent un frisson d'horreur passer dans leurs veines et reculent devant leur propre pensée en la voyant apparaître avec cette livide clarté. En effet, à l'appel de l'auteur, l'épouvante s'abat sur les âmes. Il y a chez lui plus de colère contre Dieu que de pitié pour les hommes, plus d'indignation contre le bourreau que de commisération pour ses victimes. Sa terrifiante poésie ressemble à une montagne aux flancs abrupts, couronnée par un de ces pics qui élèvent à perte de vue dans l'éther leurs dentelures aiguës, et que déchire avec un fracas continu la foudre des orages. A mesure que l'on monte, la vue s'étend et le spectacle est plus sublime, mais les fleurs deviennent plus

rares, les couleurs plus sombres, les lignes plus raides et plus nues, le roulement du tonnerre plus plein, les éclairs plus brûlants. Les courages les mieux trempés ne peuvent soutenir toujours ce déchaînement des éléments. Il y a des moments où l'âme, incapable d'un grand élan, aime à détendre ses ressorts et préfère aux sommets les plus altiers les coteaux modérés riant gaiement au soleil, les frais vallons aux sentiers ombreux et discrets où les bruits de la vie expirent, où l'on se sent comme protégé contre le tumulte et la révolte de ses propres pensées. Ces coins bénis où l'esprit se laisse bercer sur l'aile du rêve, où l'on respire avec délices les lilas en fleurs, où l'on s'enveloppe de la caresse de choses veloutées et pleines de lénité, ces oasis existent dans la nature, mais elles manquent totalement dans l'œuvre philosophique de Madame Ackermann. La nature n'est pas seulement meurtrière, elle est aussi maternelle, par moments du moins, et il n'est pas beaucoup de ses fils et de ses filles qui pendant une heure, si courte fût-elle, n'aient entrevu son sourire et ne se soient surpris à murmurer ce vers que le poète a laissé échapper au temps de sa jeunesse : « Pour mourir aujourd'hui, la nature est trop belle. » La conséquence extrême mais rigoureuse du système de Madame Ackermann c'est le suicide, et ce suicide auquel le poète convie ses lecteurs, il s'y est, fort heureusement pour ceux qui ont l'avantage de l'approcher, dérobé lui-même, et c'est là ce qui trahit le caractère un peu artificiel de son œuvre si puissamment originale. Cette œuvre est trop logique dans son ensemble, et arrivée à la conclu-

sion suprême, elle l'est trop peu. Elle a le défaut des choses nées de la pensée pure, abstraite : elle n'a pas la variété, les contrastes qui marquent les choses vécues, qui sont la vie même.

A y regarder de près, les variétés diverses de poètes pessimistes peuvent se ramener à deux types principaux, bien distincts : le premier est celui des poètes qui envisagent surtout le sort de l'humanité et voient leur propre destinée englobée dans la destinée commune ; le second type comprend les poètes qui, d'abord et principalement frappés de leur propre misère, finissent par y voir le symbole du mal universel. Ceux-là descendent du général au particulier ; ceux-ci remontent du particulier au général. L'œuvre des uns a un caractère plus abstrait, celle des autres un caractère plus personnel. C'est le point de vue des derniers qui est peut-être le plus favorable à la poésie. Si l'on considère le point de départ, l'origine de son inspiration, Lorm appartient à la dernière catégorie des poètes pessimistes ; il appartient à la première, si l'on tient compte du caractère de son inspiration.

Jérôme Landesmann — c'est là le vrai nom du poète — est né le 9 août 1821 à Nickolsbourg, en Bohême. Il était encore enfant lorsque son père s'établit à Vienne et y fonda une maison de commerce assez considérable. A peine âgé de quinze ans, il dut subir un des coups les plus cruels qui puissent éprouver le cœur de l'homme : à la suite d'une grave maladie, la vue et l'ouïe furent atteintes et commencèrent à faiblir

graduellement. Retranché presque du monde extérieur par le crépuscule et le silence qui l'enveloppaient et le serraient de plus près avec chaque jour naissant, le jeune homme ne se laissa pas abattre. La passion de savoir fut plus forte que la faiblesse de ses moyens de connaître, et ce fut au prix d'efforts sans cesse renouvelés et sans cesse plus pénibles que Jérôme Landesmann se maintint au niveau de ses condisciples plus favorisés par la nature. Après avoir parcouru toutes les classes d'un lycée de Vienne, il continua ses études à la fois littéraires et scientifiques et amassa une grande somme de connaissances. Mais la façon dont il était condamné à travailler laissa une profonde empreinte sur son esprit et sur son caractère. Son infortune ne permit pas à la gaieté et à la belle humeur, si naturelles à la jeunesse, de s'épanouir dans son âme. D'autre part, le mur chinois qui le séparait de la société l'éloignait aussi des plaisirs désordonnés et malsains qui laissent si souvent des regrets cuisants et éternels en empoisonnant les sources même de la vie physique et de la vie morale. Il sentit de bonne heure la douceur de la sécurité particulière qu'il tirait de ses infirmités mêmes, et cette douceur, luttant contre l'aigreur du ressentiment que ces infirmités lui laissaient aux heures de lutte, de révolte et de déception, contribua à donner à son pessimisme ce caractère de résignation à la fois épigrammatique et mélodieuse qui marque l'ensemble de son œuvre.

Un goût très prononcé le porta de bonne heure vers l'étude de la poésie et en particulier de la poésie autri-

chienne, si sincère, si vibrante et si passionnée. Il déposa le fruit de ses études dans un petit volume intitulé : *Plumes et ailes de Vienne*, et signé du pseudonyme de Lorm. C'était une série de profils tracés d'un crayon très vif et très net et faisant saillir avec beaucoup de vigueur le trait caractéristique des poètes du temps. Les petits, les très petits même figuraient dans la galerie aussi bien que les grands, mais chacun à son rang et dans le cadre convenant à sa taille. Le débutant ne disposait que d'un espace très restreint ; les plus importants d'entre ses modèles n'occupaient guère plus d'une dizaine de pages, les plus modestes se contentaient ou ne se contentaient pas d'une demi-douzaine de lignes, et telle était la richesse de la production poétique de l'Autriche vers le milieu de ce siècle, que les essais si courts consacrés par Lorm à ses devanciers et à ses contemporains remplissent plus de deux cents pages. L'esprit qui anime ces études critiques se trahit dans ces lignes de la préface où l'auteur exprimait tout son mépris pour les écrivains « qui se font de la littérature une idée assez basse pour la traiter comme une occupation accessoire, et d'eux-mêmes une idée assez lâche pour ne pas rompre tous les liens qui les empêchent de se livrer librement au culte du beau et au développement de leur propre génie. » Lorm flagellait les calculateurs, les quémandeurs de décorations et de pensions qui préfèrent les compromis utiles et les accommodations honteuses à la joyeuse et féconde expansion de leurs dons naturels, et il les marquait d'un signe d'infamie en les

appelant « des Judas qui trahissent le Messie intérieur. » En revanche, il exaltait la glorieuse phalange des forts et des fiers qui refusaient de se courber sous un joug humiliant et lançaient des strophes enflammées contre la geôle où le régime de Metternich tentait de retenir et d'étouffer la pensée du siècle. Mais le critique ne se contentait pas d'exalter les uns et de mépriser les autres. Il avait joint l'action à la parole, et imitant l'exemple donné par Lenau, par Maurice Hartmann, par d'autres encore, il avait tourné le dos à la patrie asservie, et s'était réfugié à Leipzig, où son livre pouvait paraître sans être châtré par les ciseaux d'une censure inquiète et tracassière.

Ce premier ouvrage parut en 1847. Bientôt après, notre auteur se rendit à Berlin. Il y prolongea son séjour pendant plusieurs années, partageant son temps entre les belles-lettres et la philosophie. Après la chute de Metternich et l'inauguration d'un régime libéral, Lorm voulut revoir sa patrie. Il retourna à Vienne, se mêla activement au mouvement de rénovation littéraire et se fit une place honorable et distinguée parmi les rédacteurs de la *Wiener Abendpost*. Son père étant mort, la demi-solitude à laquelle l'écrivain était condamné devint encore plus pesante à son esprit et à son cœur. Heureusement il trouva, pour l'aider à porter le fardeau de la vie à travers les ténèbres qui allaient s'épaississant autour de lui, une femme de grand cœur qui consentit à unir son sort au sien et qui lui prodigue depuis de longues années les trésors de son dévouement. Il s'établit avec elle à Bade, près Vienne,

et, en 1873, il transporta son foyer à Dresde. Il réside toujours dans cette ville, et c'est là qu'il a publié ses plus importants ouvrages. Plusieurs filles sont nées de son mariage. Elle partagent avec la mère la délicate mission de mettre le chef de la famille en communication avec le monde extérieur. Ce sont elles qui, au moyen de signes matériels, portent à sa connaissance le contenu des livres qu'il lui est interdit de lire, et qui écrivent sous sa dictée les pensées mûries dans cet esprit que n'éclaire jamais un rayon de soleil. De cette touchante collaboration est née toute une série d'écrits appartenant à des genres divers : romans, essais de critique littéraire, études morales et philosophiques, poésies. Lorm écrivait un jour à un de ses amis qui lui demandait des renseignements biographiques, que ses mémoires seraient ceux d'un homme qui n'aurait point vécu. Au point de vue des péripéties extérieures, il avait raison ; mais ses écrits prouvent que son développement intérieur a été riche en luttes silencieuses, en crises fécondes, en drames obscurs, virils et d'autant plus grands qu'ils n'avaient pas de témoins. Chacun de ses livres marque une victoire remportée par une volonté humaine sur la destinée adverse, sur l'infirmité de la nature, et de toutes ces crises et de ces luttes est sortie une des personnalités les plus intéressantes de l'histoire littéraire contemporaine.

Les romans de Lorm sont un curieux mélange d'imagination et d'analyse psychologique, et cette connaissance du cœur humain mérite d'être signalée, car

l'écrivain n'a pu la puiser ni dans la société proprement dite, ni dans la pratique des affaires. Pour l'acquérir, il a dû recourir exclusivement à la méthode que tous les grands moralistes ont employée de préférence : il a dû descendre au plus profond de son propre cœur et y surprendre le germe de toutes les passions qui frétillent dans l'être humain et qu'il voulait mettre en action dans ses fables.

Ses études littéraires et morales se distinguent presque toutes par la pénétration du jugement et par la forme piquante, épigrammatique que l'écrivain sait donner à ses sentences et à ses observations. Voyez par exemple comment il explique l'amertune rageuse qui caractérise les mémoires de Varnhagen von Ense : « Charles Moor, par ressentiment contre les injustices dont il avait été victime, a quitté le cercle des honnêtes gens et s'est fait incorporer dans la bande des coquins. Varnhagen, pour la même raison, a tourné le dos au corps des diplomates et s'est fait recevoir dans la société des honnêtes gens. » — Rien de plus juste, de plus frappant et de plus joli que la remarque suivante sur l'esprit et les gens d'esprit : « De nos jours, les plus sots réussissent parfois à avoir de l'esprit. L'écrivain plein de goût se distingue de l'homme qui a du trait sans avoir du goût, par ceci : son esprit est remarqué tout simplement parce qu'il existe, tandis que chez l'autre il n'existe que pour être remarqué. On peut dire de l'esprit ce que Johnson a dit de certaines beautés : elles me sont agréables quand je les vois, elles me sont désagréables quand on me les montre. » Ces

saillies, ces observations mordantes que plus d'un moraliste plus connu que Lorm lui envierait, éclatent à chaque pas dans ses écrits. Tout n'est pas d'égale valeur dans ces formules où il condense sa pensée critique ; mais alors même qu'il suit une veine un peu paradoxale, il est facile de retrouver le grain de vérité sous la forme incisive, spirituelle et provocante dont il est enveloppé.

Les études philosophiques proprement dites de Lorm offrent un intérêt plus considérable encore. Elles abondent en aperçus originaux qui complètent et rectifient les conceptions pessimistes de Schopenhauer et d'Edouard de Hartmann. On le sait, ces deux derniers penseurs ont développé cette idée que les élans les plus sublimes de l'amour, comme ses égarements les plus abjects, n'ont en dernière analyse d'autre but que la conservation de l'espèce. Lorm ramène de même toutes les manifestations de la haine à une seule tendance, la tendance de la nature à obtenir une diminution de l'espèce, quand cette diminution est devenue nécessaire. C'est la guerre surtout qui sert à ce but : « La guerre embrasse par ses causes, ses moyens, son exécution et ses effets tout l'immense domaine des idées de l'humanité, avec tout le registre de ses passions mugissantes, depuis les plus basses jusqu'aux plus nobles, depuis la vulgaire manie du vol et du brigandage jusqu'au dévouement et à l'abnégation du patriote qui s'immole pour le salut de son pays. Mais considérez toute l'histoire du monde comme la continuation de l'histoire naturelle, et aussitôt cet univers, ce monde d'idées et de

passions se recoquille et se rétrécit au point de n'être plus qu'un misérable stratagème de la nature. Mourir pour la patrie n'est pas autre chose qu'aider la nature à atteindre son but passager, l'extermination des masses. »

L'œuvre philosophique la plus considérable de Lorm porte ce titre : *La jouissance de la nature*, et ce sous-titre : *Philosophie des Saisons*. Titre et sous-titre sont assez mal choisis. Le volume contient, il est vrai, une philosophie des saisons, mais cet essai n'est guère qu'un appendice comprenant quatre chapitres d'une dizaine de pages chacun. Dans cet appendice, l'auteur peint le charme particulier de chaque saison et rajeunit ce sujet en tenant compte en une plus forte mesure que ne le fait d'ordinaire la description esthétique, des aspects divers que prend la lutte pour la vie au sein de la nature. Il est curieux de suivre les remarques de l'auteur sur le ralentissement ou l'exacerbation de cette lutte, avec ou sans la coopération de l'homme, et sur l'exaltation ou la dimimution du plaisir qui en résulte pour le philosophe qui la contemple. Mais, même abstraction faite de cet élément relativement nouveau, la caractéristique des quatre saisons est pleine d'observations tantôt fines et délicates, tantôt profondes, tantôt un peu subtiles dans le bon et dans le mauvais sens du mot. Lisez cette page sur les plaisirs meurtriers auxquels donne lieu l'hiver : « Un ancien code allemand a placé le chasseur sur la même ligne que le bourreau, et notez qu'en cela il ne visait que le chasseur-fonctionnaire qui, de même que le bourreau, remplit un triste office, mais un office

imposé par la civilisation. Quant au chasseur volontaire, il trouve plaisir à exterminer les bêtes qui, même sous leur forme la plus méchante, sont encore ce qu'il y a de plus innocent sur la terre. » A côté de ces épigrammes piquantes, de jolis tableaux pleins de couleur et de mouvement, avec des traits plus mystérieux, plus profonds où se reconnaît le penseur qui aspire à saisir l'âme des choses sous l'apparence brillante faite pour séduire l'artiste : « Au mois de juillet, il m'est arrivé souvent de ne pas reculer devant la chaleur de midi pour contempler — protégé seulement par une mince bande d'ombre — la nature vibrant sous la lumière du soleil. Les papillons voltigent le plus volontiers dans le rayonnement cuisant de midi, et certaines plantes n'exhalent qu'à ce moment des parfums qui semblent étranges parce qu'ils ne se font pas sentir à une autre heure. Dans le silence chaud du milieu du jour les oiseaux se taisent, mais des bêtes, d'ordinaire effarouchées, sortent avec moins de défiance des profondeurs de la forêt et se montrent dans le plein éclat du jour. Et l'homme qui, se reposant de la vie, contemple le monde merveilleux, l'homme sent un ineffable commerce de son âme avec ce spectacle, et regrette la marche du soleil et tout mouvement, même celui qu'il est obligé de faire pour rester assis à l'ombre, tellement il est envahi par la nostalgie de quelque chose d'éternel dont ce tableau de l'été, avec son silence et le chaud rayonnement de midi, est une image pleine de doux et de mystérieux pressentiments. »

Il y a, dans ce tableau, une précision de traits qui

indique avec quel amour attentif et pénétrant l'auteur avait épié la nature tant que ses sens n'étaient pas obscurcis par l'implacable mal. La grâce de ces peintures prend quelque chose de touchant quand on sait qu'il les a exécutées au milieu de profondes ténèbres et que c'est dans ses souvenirs lointains qu'il a dû remonter, avec quel sentiment de nostalgie ! pour retrouver ces fines sensations et ces mystérieux pressentiments. La même profondeur, avec quelques obscurités cependant, et le même esprit original, avec quelques traits un peu cherchés, se retrouvent dans la première et la plus importante partie de l'ouvrage, intitulée : *la Jouissance de la nature*. A dépouiller cet essai de son appareil scientifique qui le rend par moments peu accessible au lecteur non familiarisé avec les procédés et la terminologie de la philosophie allemande, on s'aperçoit que ce que l'auteur nous offre est une histoire de la civilisation envisagée au point de vue des rapports de l'esprit et de la nature, ou plutôt une philosophie de l'histoire de la civilisation. Lorm, en effet, n'entre pas dans les détails de son sujet ; il reste sur les sommets et il aime mieux faire ressortir les grandes lignes du tableau que d'en décrire tous les coins et recoins. La contemplation prédomine dans le récit : c'est moins une narration qu'une revue succincte, destinée à solliciter la réflexion du lecteur et à le préparer à la partie théorique qui va suivre. Cet exposé théorique forme le lien entre les deux grandes divisions de l'ouvrage et achève d'en dessiner le vrai caractère. C'est au fond une philosophie du bonheur que l'on nous donne en deux parties,

l'une historique et critique, l'autre dogmatique. Dans la conviction de Lorm, la recherche du bonheur est le secret moteur de la pensée métaphysique comme de la vie pratique des peuples et des individus. Au fond des recherches les plus abstraites de la philosophie se trouve ce sentiment plus ou moins raisonné, que la connaissance de la raison dernière des choses et de leur nature intime procurerait les moyens de modifier les choses suivant nos besoins et donnerait par conséquent accès au bonheur. Et réciproquement, le besoin métaphysique de l'humanité est intimement lié à son besoin de bonheur, car l'humanité devine que, si elle parvenait à mettre la main sur le secret de la félicité, elle y trouverait en même temps la solution des plus hauts problèmes qui tourmentent sa pensée. « La foi au bonheur, dit Lorm dans son langage profond, est la métaphysique insconsciente du cœur humain. » Il est à peine besoin d'ajouter après cela que notre philosophe n'admet pas la possibilité du bonheur absolu, L'être en soi, l'absolu, l'infini échappe aux prises de l'intelligence humaine, et de l'impuissance métaphisique découle nécessairement l'impuissance pratique. La connaissance et la possession sont également impossibles : c'est là la grande douleur, le fondement du pessimisme. « Je sais que je ne puis rien savoir, » dit le Faust de Goethe, et l'humanité, découragée, répond : « Je sais que je ne serai jamais heureuse ! »

Le bonheur vrai étant une chimère, il ne reste qu'un pis-aller, le bonheur relatif, et la source de ce bonheur, Lorm la trouve précisément dans la cons-

tatation que le monde est impuissant à nous donner l'absolue félicité. Cette constatation est le commencement de la sagesse, et la sagesse a pour conséquence l'apaisement. En effet, reconnaître les limites dans lesquelles nous sommes impitoyablement et à jamais renfermés, c'est renoncer à reculer ces limites et à étendre le mesquin domaine qui nous est assigné, c'est tourner le dos au tourbillon des choses futiles dans lequel le monde nous jette et nous perd, c'est dédaigner les vaines satisfactions, les petites et mesquines jouissances qu'il nous offre, c'est se retirer de la sanglante et implacable mêlée où l'on se dispute ces bribes, ces miettes, ce simili-bonheur, c'est renoncer dans la mesure du possible à tout ce qui est périssable et passager, pour s'élever dans la sphère où règnent le calme, la sagesse, la quiétude. Si l'on commençait par lire la *Philosophie des quatre saisons*, on serait tenté de croire que Lorm cherche cet apaisement exclusivement au sein de la nature, et que le bonheur pour lui c'est essentiellement le spectacle des beautés de la nature, quelles qu'elles soient. Ce serait une erreur. Le philosophe établit une distinction capitale entre les spectacles dont on peut jouir aisément, et ceux qu'il faut conquérir et qui sont le prix de peines considérables, de l'ascension de hautes montagnes, par exemple. Cette dernière catégorie de plaisirs, Lorm la rejette, puisqu'elle a pour condition et pour accompagnement la fatigue, les incommodités de toutes sortes, les privations, la lutte contre des obstacles divers, — la douleur précisément qu'il s'agit

de fuir. Il est près d'applaudir à la description bien connue qu'un de ses coreligionnaires pessimistes a donnée de ces prétendues parties de plaisir auxquelles on est heureux de couper court après quelques jours d'expériences, et il s'écrie que s'il n'y avait d'autre, de plus pure et de plus authentique jouissance de la nature, il serait préférable de s'en tenir à la vue de jolis tableaux. De tout cela il ressort que pour jouir de la nature, selonLorm, il ne faut rechercher que les spectacles qu'elle nous permet de goûter sans grand effort. Pour trouver l'apaisement sur son sein, il faut l'aborder avec le germe des sentiments qu'on lui demande de développer, c'est-à-dire dans des dispositions d'esprit et de cœur favorables à la contemplation. Or, ces dispositions, c'est l'amour de la retraite et de la solitude, l'horreur des tracas et du fracas du monde, le silence des passions, l'abolition du désir.

La quiétude qui en résulte et que Lorm donne comme le dernier mot de sa philosophie, comme le souverain bien, c'est la résignation. Non point la résignation chrétienne, la résignation joyeuse qui n'est que l'acceptation provisoire de la souffrance, dans l'attente du triomphe absolu de la vie, d'une réparation éternelle projetant sur le mal d'ici-bas l'adoucissant reflet d'une lumière surnaturelle ; mais la résignation définitive, la résignation noire, au bout de laquelle il n'y a que l'affranchissement par la mort. Cet affranchissement est plutôt l'anéantissement que la délivrance, car la délivrance n'est complète, n'est vraie que lorsqu'elle est consciente et qu'on en

jouit, et, par conséquent, elle suppose la continuation de la vie.

Lorm lève tout doute sur la nature de la félicité qu'il nous promet, en disant : « Rejetez bien loin la recherche du bonheur, et vous saisirez le bonheur même, car son essence, c'est la paix. » Cette quiétude dans le renoncement et par le renoncement, « cette eucolie, » notre philosophe l'appelle aussi, par une sorte de boutade paradoxale, l'optimisme sans motif, l'optimisme irrationnel. Il veut dire évidemment que ce bonheur est dans une certaine mesure intransmissible et incommunicable, puisqu'il a sa source dans une disposition d'esprit contemplative qui n'est pas le fait de tout le monde. Sans doute, les événements, les revers surtout peuvent développer cette disposition, quand elle existe ; mais là où elle n'existe pas, la destinée aura beau frapper fort sur le cœur, — au lieu de le détacher des biens futiles et périssables, ces coups le pousseront à donner à ces biens une chasse plus ardente, afin de réparer le temps perdu. Il faut donc, pour entrer dans le paradis ou dans l'asile ouvert par le philosophe, une disposition native, et cette disposition est, comme le talent, comme le génie, un privilège, et des plus rares, un don plutôt qu'une acquisition, une bonne fortune plutôt qu'une conquête.

Cette faveur a-t-elle été accordée à Lorm ? A-t-il été assez fort pour en faire une vertu, en développant, selon les préceptes qu'il a formulés à l'usage des autres, le germe que la nature avait déposé en lui ? Est-il entré

en pleine possession de la sérénité par la pratique de sa philosophie? Nous trouverons peut-être la réponse dans ses poésies lyriques, car la poésie lyrique est le son que rend l'âme sous la caresse du bonheur comme sous le rude toucher du malheur, et ce son est une confession, un aveu.

Le volume de poésies, signé du nom de Lorm, comprend deux petits recueils d'une centaine de pages chacun, et publiés le premier en 1870, le second en 1878.

Vous ouvrez le volume, et vous trouvez deux chapitres minuscules intitulés : *Jeunesse* et *Amour*. Ces deux titres qui à vrai dire n'en font qu'un, suffisent pour faire pressentir que le poète a été moins préservé des agitations, moins ascétique, moins sage et plus homme que sa philosophie ne le lui eût conseillé. L'amour, le plus puissant des magiciens, le plus redoutable des agitateurs, a fondu sur son pauvre cœur vulnérable, et l'a ouvert aux suprêmes délices et aux suprêmes angoisses. Le poète avoue que le besoin d'aimer l'a envahi avec une force « sauvage, » mais l'expression qu'il a donnée à ce sentiment a souvent je ne sais quoi de contenu, de réservé, de mystérieux. « Mon rêve d'amour fleurit dans mon âme, secrètement, comme un paradis enseveli au plus profond de la mer. » Il craint de briser son bonheur en l'avouant à celle de qui il le tient, ou en se l'avouant à lui-même, tellement il est convaincu de la fragilité de tous les biens de cette terre. « Dans de beaux traits brille à mes yeux l'âme de la femme à qui mon cœur appartient et que je me con-

tente d'aimer tout bas et à son propre insu. Si un seul mot livrait mon secret, il livrerait du même coup ma félicité, car je n'en reste le souverain maître que tant qu'elle reste dans le domaine de la pensée et qu'elle ne s'incarne pas dans un acte. Cette incarnation donnerait prise au destin adverse. Le silence seul préservera la délicate et mystérieuse fleur de toute atteinte et de toute profanation. Oui, mais la confidence est aussi un besoin, et en dépit de ses efforts, le poète ne réussit pas à comprimer les battements de son cœur et l'élan de sa passion. Le ciel cache-t-il ses étoiles ? Le printemps dérobe-t-il aux regards sa splendeur ? Et alors même que le poète tenterait d'ensevelir avec lui son secret, le secret traverserait la pierre du sépulcre : « Même si le couvercle de mon cercueil retombait sur moi et recouvrait tout le poids des douleurs et des joies de ma vie, mon cœur s'allumerait et brillerait comme un clair diamant sur la pourriture de mes os, et le rayonnement de mon amour dissiperait les ténèbres de ma sépulture ! »

Cet amour que Lorm ne sait ni vaincre ni dissimuler, lui inspire quelques belles pages. D'ordinaire, il l'associe à ce qu'il y a de plus doux dans la nature, à la paix du soir, et il a des images gracieuses pour peindre le silence du désir dans le recueillement sacré qui suit l'agitation du jour :

« De même qu'un cygne trace lentement ses cercles dans l'onde, ainsi, doucement, le désir le plus ardent passe à travers mon âme. »

Le poète, perdu dans la contemplation de l'amour,

qui est là incarné dans des traits qu'il adore, semble croire que l'amour est la fin de toute chose, le but de la vie universelle, le mot de la grande énigme. Sa contemplation prend peu à peu un caractère religieux, son âme se fond en prière, et tout doute disparait : le divin, Dieu existe, puisqu'il le sent là, dans son cœur. Mais ce n'est là qu'une lueur fugitive, une ivresse passagère. Une ombre sinistre traverse le ciel et s'arrête au-dessus du couple bien heureux. C'est la mort qui vient toucher de son aile glaciale la bien-aimée et faire crouler le bonheur du poète dans l'abîme sans fond d'où rien ne remonte :

« Il est des peuples qui, avec leurs morts, enferment dans la tombe des trésors chargés de leur porter encore après le trépas un gage d'amour.

« Mon cœur, si tôt devenu orphelin par ton départ, avec toi, précipite tout le bonheur de sa vie dans la tombe. »

Lorm sait concentrer en quelques mots aigus toutes les joies et toutes les douleurs de l'amour :

« Pour chaque douloureuse larme
Que m'avait arrachée la vie,
Ton amour m'avait donné
Une larme de joie.
Pour chaque larme de joie
Versée par moi sur ton sein,
J'ai versé une larme de douleur
Sur ton cercueil. »

L'épreuve est d'autant plus cruelle que Lorm n'a ni les consolations de la foi chrétienne ni les espérances de la foi simplement spiritualiste :

« Le Seigneur a créé l'âme immortelle :
Le prêtre le proclame avec emphase
La nature, elle, nous dicte, comme Robespierre,
La mort — la mort sans phrase. »

Le poète excelle à rendre ses doutes ou ses négations sous la forme d'épigrammes qui s'enfoncent dans notre esprit avec leur pointe aiguë comme des coins destinés à faire éclater les croyances. Tantôt on dirait qu'il prend plaisir à les enfoncer dans sa propre chair et à retourner le fer dans la plaie vive, pour la faire crier, tantôt il trouve une sorte d'apaisement dans la pensée que la nature n'a pas plus souci de la permanence de l'homme que de celle de la plante, « qu'elle a poursuivi le même dessein avec la feuille desséchée qu'avec le bonheur mort du cœur humain, qu'une larme qui coule ne marque pas plus profondément sur l'horloge de l'univers qu'une feuille qui tombe, » et que le sort de l'homme est partagé par tous les êtres vivants, un dieu ayant prononcé sur tous cette implacable sentence : le bonheur, votre plus ardent désir, ne sera pas !

Le bonheur ne sera pas ! Et c'est un Dieu qui aurait décrété cela au sein de son éternité bienheureuse ! La foi chrétienne répond : le bonheur sera, et le Dieu qui l'a décrété nous tiendra parole, car il est un dieu d'amour, il est l'Amour gouvernant le monde en souverain maître. A ces assurances consolantes le poète oppose d'un ton tranquillement sarcastique l'impitoyable réalité des choses :

« Le monde est émané du cœur de Dieu
Il est la manifestation de sa grâce !
Ainsi parle le chat, quand il a saisi sa proie.
Mais la souris n'est pas tout-à-fait du même avis.
Tous les jours, il est vrai, paraît un livre pieux;
Mais nulle part je n'ai vu réfuter la souris. »

La loi du plus fort régnant en souveraine, la justice n'aura pas son tour, et les espérances des religions et des philosophies spiritualistes sont vaines. Alors même qu'une réparation serait réservée dans une vie ultérieure et supérieure à chaque victime du désordre d'ici-bas, cette réparation ne saurait être entière, et la satisfaction accordée là-haut serait troublée par la pensée des souffrances qu'endureraient là-bas les êtres retenus encore dans leur premier stage : « La volupté de sept royaumes célestes ne suffirait pas pour compenser ce fait, qu'un jour j'ai vécu sur la terre ! Je deviendrais Dieu lui-même que cela ne compenserait pas cette pensée : l'on continue à vivre sur la terre ! »

Le mal est donc sans remède, au moins pour les cœurs délicats qui refusent un bonheur égoïste, et privée de cette perspective de l'au-delà qui inspire la patience, la vie ici-bas n'est plus qu'un enfer. Entre la coulpe et la souffrance, entre les séparations et les chutes, dit le poète, le rêve du bonheur et de l'amour ne trouve de place que ce qu'il en faut pour s'écrouler. Il semble ainsi qu'il n'y ait d'autre issue au cercle infernal où nous sommes renfermés, que la mort. Meurs donc ! tel est le conseil suprême, le cri désespéré que nous jettent la plupart des penseurs et des poètes pes-

simistes, et l'on s'attend naturellement à ce que Lorm l'inscrive à son tour à la dernière page de son livre, comme le legs souverain de sa sombre philosophie. La pensée de ce refuge dernier semble en effet avoir hanté plus d'une fois son esprit, et il l'a sans doute pesée avec plus de sincérité que l'un ou l'autre de ses devanciers qui en ont tiré de beaux effets d'art :

« Parmi les vivants pas un probablement ne sait quel est, de tous les biens de la terre, le plus précieux.

Si jamais la tombe pouvait rompre son silence,
Si le mort pouvait ouvrir la bouche, il nous dirait :
Le seul bien qui donne la paix, le souverain bien
C'est la motte de terre qui me recouvre.

Voilà donc le bien le plus précieux parmi tous ceux qu'offre la terre : c'est la motte de terre elle-même. »

Et dans plusieurs pièces empreintes d'une beauté voilée et mystérieuse, le poète nous révèle que la nature entière partage cette aspiration vers la mort et désire le retour au néant ou plutôt au chaos d'où elle est sortie :

« Tant que les étoiles tourneront dans leur orbite, sous la tente céleste, on percevra dans le silence des nuits la plainte mystérieuse des mondes :

Sortis du néant bienheureux, arrachés au repos éternel, pour voler sans trêve, sans cesse, —

Pourquoi, pourquoi? »

Ce désir du retour au néant, de la disparition dans l'unité absolue, primitive, Lorm le voit au fond de toutes les manifestations de la vie. Le rêve de cette fusion, c'est toute la volupté de l'amour ; l'éternel échec de

cette fusion, c'est tout le tourment de l'amour, c'est tout le tourment du cœur humain. Et, tandis que les êtres inconscients trouvent, l'un après l'autre, le repos en rentrant dans le sein de la nature d'où ils étaient sortis un instant, l'homme, plus infortuné, n'est pas même appelé à jouir de cet évanouissement, de cette paix suprême à laquelle il aspire de toutes ses forces. Pour que la mort qui l'attend fût véritablement le repos, le salut après la tourmente de la vie, il faudrait que l'homme pût le sentir et en jouir :

« Je ne crois pas à ma durée au-delà du mur d'enceinte du cimetière ; mais je me souhaiterais, comme but suprême à atteindre, d'avoir conscience de mon profond repos, après avoir secoué le fardeau de la vie. »

Or, ce sentiment sera refusé au poète. Après la mort, le néant ; avant la mort, la souffrance, car Lorm ne se le cache pas, l'approche de ce qu'on appelle la délivrance, loin d'être douce, est presque toujours douloureuse. Nous voilà donc rejetés dans le cercle fatal. La vie entière, le désir même de la mort trompe notre espoir ; que reste-t-il donc à souhaiter au sage ? Précisément le sentiment de sa situation, le courage d'envisager les choses telles qu'elles sont, la force de regarder le destin en face. Cette force lui donnera le seul affranchissement qui soit à sa portée. Dans la contemplation du néant universel, il trouvera le stimulant nécessaire pour renoncer à tout ce qui doit périr, et ce renoncement sera la source d'une volupté sourde dont les flots couleront dans ses veines et que rien ne pourra tarir.

Le sacrifice fait, nous n'offrons plus de prise au malheur, et nous voilà invincibles et riches, riches de tout ce que nous ne pouvons plus perdre, « car celui qui ne regrette et ne désire plus rien est aussi riche que celui qui possède tout. » A ce compte, le moine doit être pour Lorm le type de l'homme heureux, et, en effet, on trouve dans son volume des esquisses, des profils empruntés au cloître et qui semblent prouver que la vie ascétique s'est présentée souvent à son esprit comme le type de la vie idéale. Toutefois, à y regarder de près, la vie ascétique donne encore prise aux vains tourments auxquels elle semble échapper au premier abord. « Les oraisons et les veilles, les jeûnes et les mortifications sont encore l'image du sinistre mal de vivre qui, sans but, sans raison, pèse sur tout ce qui est créé. »

Celui qui cherche le bonheur, le voilà donc réduit à la contemplation pure, sans supplice volontairement imposé à sa chair, à sa sensibilité. Le bonheur qui découle de la contemplation, on le trouve surtout dans la solitude :

« La solitude vaut mieux que la mort ; elle procure le même bien : l'affranchissement de la duperie du monde, et de l'illusion ; et elle donne ce que la mort nous refuse : la conscience d'être affranchis. Dans la solitude, rien ne fleurit ; aussi, rien ne se fane. Le monde est vaincu, quand il est impuissant à nous tromper. «

Sommes-nous au bout de toutes les illusions et de toutes les déceptions ! Et cette résorption graduelle

de la vie, qui pour le sage est le souverain bien, est-elle enfin arrivée à son terme ? Non, nous l'avons déjà vu en analysant le principal ouvrage philosophique de Lorm, il y a une distinction à faire entre les plaisirs vrais et les plaisirs faux que donne la nature. Pour que la solitude nous élève réellement au-dessus des vaines agitations, et nous procure le sentiment profond d'un calme inaltéré et inaltérable, il ne faut pas lui demander les jouissances que les mondains cherchent dans les excursions bruyantes et fatigantes, faites pour nous rejeter dans le courant des choses qui agitent et qui fuient en nous agitant ; il faut chercher surtout le spectacle des choses qui demeurent et qui ont l'air éternel. Aussi le poète sent-il vivement l'attrait des aspects qui ne changent point, des bois de pins et de sapins immuablement verts, qui ne se dessèchent ni n'éclatent en floraisons brillantes et éphémères. Il rend avec prédilection et avec un bonheur particulier le charme silencieux des heures et des saisons où la nature semble arrêter son incessant travail et présente l'image du repos et du renoncement : la paix du soir, le calme mystérieux d'un midi d'été, la mélancolie de l'automne, la tristesse de l'hiver qui couvre de son manteau blanc et de son calme mortel les espérances évanouies du printemps, et qu'anime seul le coassement sinistre des corbeaux :

« Contente-toi de la silencieuse douleur de la résignation ; elle exhale le parfum de l'éternité : respire-le avec délices ! Ce n'est pas dans les passagères floraisons de la belle saison, c'est dans la pâleur automnale

de la lande que tu sens passer sur toi le souffle éternel. »

Lorm a trouvé des accents pénétrants pour rendre la volupté amère que procure sa philosophie, l'abdication de toute ambition, la renonciation à toutes les compétitions, la compression de tous les élans du désir, de tous les soubresauts de l'espérance, l'immobilité contemplative, la méditation des lois éternelles qui gouvernent l'univers, le sentiment d'avoir déjoué les ruses de la nature qui fait servir à des fins impersonnelles les vaines agitations des peuples et des individus :

« O mon cœur ferme et fort, tu te sens heureux maintenant, dans ta sombre solitude, après tes luttes sanglantes. Dur a été ton sort, mais tu as été plus dur encore, trempé par la force de mon esprit comme par la force d'un démon. Sans doute, après ces chaudes luttes contre la destinée, tes rêves écrasés gisent à terre, autour de toi, et ton bonheur repose devant toi dans un sarcophage. Sans doute, les jours dorés de ta jeunesse se sont évanouis comme les légendes fantastiques qui amusent l'enfance. Mais toi, tu t'avances, fier, ferme, indomptable, à travers les ruines du passé, et tes battements sont un écho de l'harmonie des esprits délivrés de la poussière terrestre. »

Ailleurs, le poète, par une de ces images exquises qui ne sont pas rares dans ses œuvres, compare la paix dont son âme est enveloppée, aux lueurs mélancoliques de la lune reposant sur des ruines. C'est assez dire ce qu'il faut entendre par cette « eucolie », cette joie « ir-

rationnelle » dont il parle dans sa philosophie et dont le nom revint également dans sa poésie. Ce n'est pas le bonheur, c'en est la contrefaçon; c'est, suivant l'expression même du poète, la « douleur silencieuse » et qui a renoncé à se plaindre, c'est le calme stoïque du sage qui, après bien des luttes et des révoltes, en est arrivé à accepter l'inévitable et l'irréparable. Encore, si ce calme était permanent, immuable, comme le destin qui pèse sur l'esprit et broie le cœur! Mais non! C'est une victoire constamment disputée, un équilibre instable, presqu'un accident heureux. Il n'est pas difficile de surprendre dans les chapitres intitulés : *Contemplation* et *Sagesse*, les traces de la lutte qui se continue sourdement dans l'âme du poète, et c'est là ce qui augmente la sympathie que nous inspire la confession de ce martyr.

Martyr! c'est le mot. Martyr du besoin de lumière qui tourmente l'esprit, martyr du besoin de bonheur qui travaille le cœur humain! Il a rompu avec le Dieu qu'adore le commun des mortels et il prétend avoir trouvé la paix dans cette rupture, et cependant le doute sur la solution désespérante à laquelle il a abouti, passe sur son âme et l'agite dans ses replis les plus secrets, comme le souffle de la tempête passe sur le miroir uni d'un lac et soulève les masses liquides jusque dans leurs profondeurs. Il voudrait ne pas mourir avant d'avoir embrassé la vérité, et ce désir indique suffisamment qu'il n'est pas arrivé à la certitude dans laquelle seule l'esprit trouve son repos. Il marque un certain dédain pour la foi, et il vante la supériorité de la philosophie :

« La foi, entourée d'une nuit profonde, ne peut, dit-il, qu'*espérer* un monde meilleur; l'esprit, — les yeux grands ouverts, — *est* déjà ce monde meilleur. » Mais l'expérience lui prouve que cette dernière confiance dans la puissance de l'intelligence est, elle aussi, une illusion : « L'esprit humain, soupire-t-il profondément découragé, l'esprit humain n'est pas l'œil du monde aveugle. Il est seulement la conscience qu'a le monde qu'il ne sera jamais éclairé. » Lorm se félicite de ne pas croire que le monde, tout dégoûtant du sang de la lutte pour la vie, a été créé par un être souverainement bon, et il ajoute : «Croire à lui serait blasphémer contre lui. Il n'y a qu'un démon qui puisse avoir créé cet abattoir. » Oui, mais ce démon aurait-il déposé dans le cœur de l'homme l'étincelle divine de la pitié, la pitié qui nous pousse à pleurer et à améliorer le sort de tout ce qui est créé ? « Si croire à Dieu serait blasphémer contre lui, le nier serait peine perdue, car divine est ma douleur, divine ma pitié, divin mon amour... Cette ténébreuse antinomie de deux sentiments qui se combattent renaîtra toujours de nouveau. Et ce qui pourrait les concilier, nulle intelligence n'est capable de le découvrir ici-bas[1]. »

De même que la raison de Lorm est déchirée par le doute, de même son âme est remplie d'un inconsolable deuil. Il prétend avoir dompté le cri du cœur qui demande satisfaction, mais le cœur bat et « frappe contre la porte d'airain du paradis, » qui le sépare du

[1] Cette pièce, une des plus profondes de Lorm, se trouve dans une anthologie publiée par Charles Emile Franzos.

bonheur. Il se dit calme, apaisé, plein d'une heureuse sécurité dans la solitude où il s'est réfugié ; mais, dans une image empreinte d'une sombre grandeur, il nous montre ce qu'il en est de cette quiétude. Il compare l'humanité — et l'humanité c'est lui — à un voyageur égaré, la nuit, dans un bois, alors que des visions sinistres lui apparaissent vaguement, au milieu des ténèbres épaissies autour de lui. Partout un silence mortel ! Les oiseaux dorment dans leur nid, la nuit est muette, les étoiles se cachent derrière le rideau des nuages. Un frisson saisit le voyageur dans l'horreur de cette solitude. Il jette un cri, dans l'espoir que l'écho lui renverra une voix amie, fût-ce celle d'un enfant, fût-ce celle d'un chien. Oh ! que cet écho le remplirait de joie, en rapprochant le but de son voyage ! —Telle l'humanité perdue dans les ténèbres de l'univers. La nuit qui l'entoure est impénétrable, les étoiles là-haut se taisent, et se sentant enveloppée d'une immense solitude, elle prend peur et élève la voix. Rien ne répond. La nuit reste muette, et les astres du ciel se renferment dans un éternel silence.

Quel est le lecteur qui ait senti, ne fût-ce qu'un instant, le grand frisson de l'infini, et qui puisse rester insensible au spectacle de cette âme frémissant devant le problème qui l'obsède, luttant contre ses séductions augustes et terribles, essayant de s'y arracher et de se réfugier dans une abstention stoïque, puis succombant de nouveau à la grande tentation, se replaçant devant l'énigme, l'interrogeant avec angoisses et jetant devant l'impénétrable et éternel secret le cri de détresse su-

prême ? Il faut, il est vrai, un léger effort pour saisir cette âme avec ses luttes, ses nobles agitations et son trouble sacré, à travers l'enveloppe sombre et par moment un peu obscure et dure de sa poésie. Cette poésie n'a pas le charme particulier des produits de la nature : la spontanéité, la simplicité, la naïveté. On la voudrait plus coulante, plus limpide et plus transparente. Elle ne s'élance pas à l'assaut de notre cœur comme le flux de la mer dont les lames larges et volumineuses, se poussant l'une l'autre d'un mouvement de plus en plus pressé, montent, montent toujours sur la grève jusqu'à ce qu'elles viennent battre, noyer et emporter le spectateur qui offre la poitrine à leurs irrésistibles masses. Non ; l'effort qui caractérise la vie intérieure du poète se marque aussi dans son œuvre artistique. On y trouve moins de larges coulées de sentiment que de pointes épigrammatiques et de développements méditatifs et sentencieux. Au lieu de laisser déborder le flot qui jaillit du plus profond de son cœur labouré par le malheur, Lorm l'enferme le plus souvent dans une forme gnômique qui provoque la réflexion plutôt qu'elle ne parle à l'âme. Il laisse trop dans l'ombre le point de départ particulier de son pessimisme, pour ne montrer que le point d'arrivée et insister sur les conclusions générales qu'il tire de son expérience de la vie. Il laisse deviner sa personne au lieu de la mettre en scène, et, par là, il affaiblit un peu la puissance de son œuvre, car la poésie lyrique vit moins de pensées abstraites et générales que de sentiments personnels et individuels. On peut reprocher, en outre, une certaine

monotonie à ses chants trop uniformément tristes et qui ne reproduisent de la vie que le côté tragique, sanglant et plein d'épouvantements. La poésie de Lorm ressemble à ces globes placés dans les jardins et où les objets se reflètent avec une netteté tranchante, mais en revêtant tous la couleur noire. La vie commune a un coloris plus varié, des lignes estompées et des horizons vagues et fuyants qui reposent la pensée et provoquent la rêverie, à côté des contours aigus et des formes arrêtées qui disent telle et telle chose très précise et souvent très fâcheuse et ne disent que cela. Dans la préface de la deuxième partie de son recueil, Lorm déclare qu'il ne chante pas comme l'alouette dans les blés, mais qu'il chante comme le cerf brame après les eaux courantes, qu'il cherche un soulagement dans l'art, que le monde ne le comprend pas et que ceux-là seuls le goûtent dont l'œil est mouillé par les larmes et que les émotions ou l'horreur de la vie ont fait pâlir. Cela est vrai, mais ce qui détourne de lui le public actuel attirera peut-être le public de l'avenir. Si jusqu'ici la foule a écouté de préférence les poètes qui disaient la joie de vivre, le moment n'est peut-être pas très éloigné où elle comprendra plus aisément ceux qui prêtent une voix à la désillusion, au désenchantement, au désespoir. Sans être prophète, on peut prédire que notre vieille Europe est menacée d'une crise terrible qu'on qu'on pourrait appeler la crise du bonheur. Le bonheur, elle l'a cherché pendant de longs siècles dans l'au-delà: l'au-delà s'est peu à peu voilé à ses regards et s'est retiré du domaine de la foi ou de la certitude dans la

sphère des choses douteuses, discutables et discutées. Renonçant à l'au-delà, l'humanité a cherché ensuite le bonheur en-deçà et l'a demandé d'abord à la révolution et à la rénovation politique. Elle commence à se douter que la politique lui réserve d'irrémédiables déceptions, et elle fait appel aux forces sociales. Quand elle s'apercevra que le socialisme est aussi impuissant que la politique à transformer la terre en un paradis, elle s'adressera à la science, et la science, limitée dans ses moyens, trompera à son tour sa confiance. Alors, peut-être, un immense sentiment de lassitude s'emparera de l'humanité ; elle se laissera tomber au bord du chemin, et se sentant perdue dans l'espace sans borne, elle sera saisie d'épouvante devant le grand silence de l'univers et poussera le cri par lequel le voyageur, égaré dans la solitude profonde, cherche à se rassurer. Alors la voix des pessimistes répondra à son angoisse et retentira puissamment dans son cœur. Le caractère un peu général de la poésie de Lorm la rendra accessible à un plus grand nombre de lecteurs. Partis de points divers de l'horizon, se fondant sur des expériences intellectuelles et morales variées, ils pourront s'unir sur les conclusions que Lorm a tirées de ses infortunes particulières, et cette poésie tantôt sarcastique, tantôt résignée, mais toujours douloureuse, rendra bien les sentiments qu'éveillera en eux le mal de vivre.

Cette phase pessimiste sera-t-elle la dernière ? Qui oserait le soutenir ? Il se peut que l'humanité poussée à bout, se révoltant contre un sort trop contraire à ses aspirations, tire un nouveau Christ de son sein et adore

une fois encore un Sauveur enfanté par elle et qui ouvrira à ses yeux éblouis des cieux nouveaux. Il se peut qu'elle soit destinée à osciller perpétuellement entre l'optimisme et le pessimisme, jusqu'à ce que la terre, refroidie sous les rayons de plus en plus pâles du soleil, laisse s'éteindre dans le cœur de ses enfants l'étincelle de vie. La Poésie, dont le sort nous occupe particulièrement : n'a rien à craindre de ces phases diverses d'espoir et de désespérance. Elle les traversera toutes, aujourd'hui rayonnante, demain sombre, mais toujours vivante, tirant sa sève des terrains les plus divers, se fortifiant de toutes les expériences tristes ou heureuses de l'humanité. Elle ne périra que lorsque le dernier homme préoccupé du grand mystère qui nous étreint se couchera pour mourir sur la terre glacée et que, levant une fois encore un regard suppliant vers le ciel muet, il verra le dernier oiseau traverser d'une aile lente les airs silencieux, ainsi qu'une pensée de mort allant elle-même s'éteindre dans l'espace morne et désert. Alors, ce dernier survivant de la grande race suppliciée sera pris d'un frisson plus horrible que tous ceux qu'auront ressentis ses innombrables ancêtres : ce sera le désespoir final, l'agonie suprême — l'agonie de la Poésie.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE

Imprimerie de DESTENAY à Saint-Amand, (Cher.)

Paris. — Typ. G. Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 18491.



